LA PERSE.

IMPRIMERIE DE LEBÉGUE,
A PARIS.



Arméniens.

LA PERSE,

OU

TABLEAU

DE L'HISTOIRE, DU GOUVERNEMENT, DE LA RELIGION, DE LA LITTÉRATURE, etc., DE CET EMPIRE; DES MŒURS ET COUTUMES DE SES HABITANS:

PAR AM. JOURDAIN.

Ouvrage orné de Gravures, faites d'après des peintures persanes.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,
CHEZ FERRA, LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, n° 11;
ET J. B. IMBERT, LIBRAIRE,
BOULEVARD SAINT-MARTIN, n° 27.
1814.

LA PERSE.

LIVRE SIXIÈME.

MOEURS ET COUTUMES.

CHAPITRE XVIII.

Du Nev-rouz, ou Fête du nouvel an.

Nous avons vu précédemment *) que Djemchid, cet illustre prince de la dynastie des Pichdadiens, avait institué une fête destinée à célébrer l'entrée du soleil dans le signe du bélier, époque

*) *Voy.* tome I, pag. 149.

à laquelle recommençait l'année solaire.

Les anciens Persans célébraient cette fête appelée *Nev-rouz*, nouveau jour, e premier du mois de ferverdyn, qui répondait au mois de mars, et commençait leur année. Les réjouissances auxquelles elle donnait lieu se prolongeaient six jours. Le matin du Nev-rouz, un jeune homme, d'une figure charmante, qui représentait le nouvel an, entrait dans la chambre à coucher du roi, au moment où le soleil paraissait sur l'horizon. Qui es-tu? lui demandait aussitôt le roi, d'où viens-tu? où vas-tu? quel est ton nom? etc. — Je suis l'heureux, le béni, répondait le jeune homme; c'est Dieu qui m'a envoyé ici, et j'apporte avec moi la nouvelle année. Un autre jeune homme succédait à celui-ci, et pré-

sentait au monarque un plat d'argent, contenant du blé, de l'orge, de la sésame, du riz, etc. (sept épis et sept grains de chaque espèce), du sucre, et deux pièces d'or. Les ministres, les officiers de l'empire, les sujets même, étaient ensuite conduits au pied du trône. Lorsque les grains offerts étaient changés en pain, on apportait ce pain au roi, qui en prenait un morceau, et distribuait le reste aux assistans, en disant : « C'est aujourd'hui le premier jour d'une nouvelle époque ; il est à propos de renouveler ce que le temps produit. » Au même instant il donnait des robes d'honneur à ses officiers.

Quant aux six jours dont j'ai parlé, le premier, le roi était entièrement occupé du bonheur de son peuple, des moyens propres à le rendre heu-

reux : il donnait le second jour aux savans et aux astrologues ; le troisième, aux prêtres et à ses conseillers ; le quatrième, aux princes du sang et aux grands ; le cinquième, aux enfans de la famille royale : le sixième jour, il le consacrait à ses sujets, et recevait les présens qu'ils avaient coutume de lui offrir.

La conversion de la Perse à l'islamisme fut suivie de l'abolition de cette fête, car le fanatisme des premiers Musulmans n'aurait pu souffrir une solennité qui rappelait une religion autre que celle de Mahomet, autre que cet islamisme qui devait anéantir tous les cultes, et dominer sur la face de la terre. Les Guèbres furent donc les seuls qui continuèrent de célébrer le Nevrouz. Mais, lorsque Mélik-Chah eut

résolu de réformer le calendrier, et créa l'ère qui porte son nom *), les astronomes lui ayant observé qu'il était monté sur le trône le premier jour de l'équinoxe du printemps, et qu'il paraissait convenable de rendre à ce jour sa solennité en mémoire d'un si grand événement, le monarque Seldjoukide, charmé de cette proposition qui flattait son orgueil, l'accepta avec empressement. Depuis cette époque, c'est-à-dire, depuis la fin du cinquième siècle de l'hégire, l'onzième de notre ère, on célèbre le Nev-rouz avec grande pompe par toute la Perse.

M. Morier a assisté à cette fête civile, la seule qu'aient les Persans, et nous en donne la description dans

*) *Voy.* ci-devant, tom. II, pag. 200.

son Voyage : quoiqu'elle ne soit plus liée, comme dans les premiers temps, à la religion du pays, elle a néanmoins conservé plusieurs cérémonies conformes aux anciennes.

Le jour où la solennité doit commencer, les astrologues, vêtus magnifiquement, se rendent chez le roi, ou le gouverneur de la province, et se placent sur une terrasse ou sur un belveder, d'où ils observent le moment de l'entrée du soleil dans le signe du bélier : dès qu'ils l'ont annoncé, la mousqueterie fait de nombreuses décharges ; les timbales, les cors et les trompettes font retentir l'air de leurs sons ; les divertissemens, les jeux commencent par toute la ville, et les grands, aussi-bien que le peuple, se livrent à tous les excès de la joie. Pendant

les trois jours que dure le Nev-rouz, ce ne sont que festins, courses, exercices, spectacles divers; chacun se vêtit de ses plus beaux habits, ou en met de neufs; chacun fait des visites et en reçoit, donne des présens à ses connaissances, qui lui en offrent d'autres en retour. La veille du Nev-rouz, on s'envoie réciproquement des œufs peints et dorés, dont le prix est quelquefois de deux ou trois louis (1).

Lorsque le moment de l'équinoxe est passé, tous les grands se rendent à la cour, et offrent leurs présens au roi : les princes, les gouverneurs des villes les font offrir par leurs agens. Ces présens consistent en bijoux, en étoffes, en pierreries, en parfums, en chevaux, ou même en argent; leur valeur est proportionnée à la fortune et au rang

du personnage qui les donne : car on ne saurait enfreindre cette coutume, et le plus mince officier est obligé de faire son cadeau aussi-bien que le Beylerbey.

Le roi à son tour traite magnifiquement les grands seigneurs. Pendant les trois jours que dure le Ney-rouz, galas, jeux de toute espèce, courses, exercices de danseurs de cordes, concerts, feux d'artifices, rien n'est oublié au palais royal pour multiplier les plaisirs et peindre l'allégresse.

CHAPITRE XIX.

Mœurs et Coutumes des Guèbres, des Arméniens, etc.

SECTION PREMIÈRE.

Des Guèbres.

Les Guèbres sont, comme on le sait, les restes des anciens Persans qui ont refusé d'embrasser la doctrine de Mahomet, et ont conservé la religion de Zoroastre, les mœurs et coutumes de leurs ancêtres, malgré le cours des siècles et les révolutions de leur patrie*). Aux Indes on les appelle *Parsis;*

*) *Voy.* ci-devant, tom. I, pag. 36.

le nom qu'ils portent en Perse paraît la corruption du mot *gaver*, ou correctement *kafour*, infidèle. Les Turcs appellent ainsi les chrétiens, et généralement tous les individus d'une religion étrangère à la leur.

Les anciens Persans diffèrent autant des Persans modernes par leur physique et leur costume, que par leurs mœurs; ils sont petits et robustes, portent la barbe et les cheveux longs, s'habillent d'une veste courte, et se couvrent la tête d'un bonnet de laine fine qui a quelque ressemblance avec nos chapeaux. (*Voy.* la fig. ci-contre.) Leurs vêtemens sont en toile ou en étoffe de laine et de poil de chèvre; ils préfèrent la couleur brune ou feuille morte à toute autre, parce qu'elle sied mieux à leur condition. Quant aux femmes,



Banian et sa femme. Guèbre et sa femme.

il est facile de voir que la misère plutôt que la nature leur a donné ces traits grossiers qui caractérisent la physionomie de la plupart d'entre elles ; car il en est quelques-unes dont les figures sont gracieuses, délicates et spirituelles. Cette même misère a banni de leur esprit tout goût pour la parure et la coquetterie. Rien n'est si éloigné de la galanterie, si proche de la mauvaise grâce, que leur costume.

L'oisiveté est un vice inconnu parmi les Guèbres; tous travaillent, et cette vie active les a affranchis d'une infinité de vices qui déshonorent les sociétés policées. Les uns cultivent la terre; les autres exercent des métiers utiles, foulent, travaillent le poil, font des tapis, des bonnets, des étoffes de laine très fines: ils ignorent les arts libéraux, méprisent

le commerce. L'agriculture est dans leur opinion le plus noble des arts, la profession la plus belle. Ils doivent cette croyance à la religion qu'ils pratiquent; elle leur enseigne que l'œuvre la plus méritoire auprès de Dieu, c'est d'engendrer des enfans, de cultiver une terre en friche, de planter un arbre. Ce principe ne nous donne-t-il pas l'explication de la différence qui existe entre la situation brillante de la Perse dans les temps anciens et son état actuel? Ne justifie-t-il point ce que les écrivains de l'antiquité nous ont rapporté de la fertilité du sol, de la population, de la richesse de cet empire?

Les mœurs des Guèbres offrent l'influence de leur genre de vie, de leurs occupations; elles sont douces et sim-

ples. Les querelles, les contestations viennent rarement troubler leur repos; elles sont jugées par les anciens qui remplissent les fonctions de magistrats, et dépendent du gouvernement persan.

Les Guèbres boivent du vin et mangent de toute sorte de chair, à l'exception de celle de vache et de bœuf, quelle que soit la main qui l'ait apprêtée.

Jamais ils ne s'allient avec les nations étrangères. La femme qu'ils épousent doit être guèbre de naissance; la religion leur défend la bigamie et le divorce; cependant ils peuvent prendre une seconde femme lorsque la première est restée stérile pendant les neuf premières années de son mariage.

J'ai parlé ailleurs *) de leur législateur

*) *Voy.* tom. I, pag. 189 et suiv.

et des dogmes principaux de leur culte. L'érudition de leurs prêtres consiste dans l'astrologie, une légère connaissance du Mahométisme, une connaissance plus légère encore de leur propre religion, qu'ils composent de la réunion d'une infinité de dogmes absurdes, de pratiques superstitieuses, de maximes ridicules. Ces prêtres s'appellent *destour ;* ce sont les *mages* des Grecs : on nomme leur pontife *destour destouran,* destour des destours; il réside à l'*Atech-gah* ou *Pyrée* principal, situé à douze lieues de Yezd, dans une montagne, et est assisté, dans son ministère religieux, par plusieurs destours, chargés, comme lui, d'entretenir le feu sacré.

Les Guèbres évitent toujours avec soin de s'expliquer sur le culte qu'ils

rendent au feu : autrefois il était certainement relatif; peut-être qu'aujourd'hui l'ignorance l'a rendu direct, et qu'ils adorent ce qui n'était, dans l'origine, que l'emblême de la Divinité. Lorsqu'ils prient, ils se tournent vers le soleil; toute prière faite dans une autre position est une idolâtrie. Les prières sont au nombre de cinq; on doit s'en acquitter le jour. Le vendredi est parmi eux, comme chez les Musulmans, *le jour* consacré à la religion et au repos : outre cela ils ont des fêtes, des jeûnes, un pélerinage au Pyrée de Yezd, etc. La principale fête tombe le second mois de leur année; c'est celle du feu et de la lumière.

Les Guèbres portent un grand respect aux morts; la manière dont ils les enterrent mérite d'être remarquée.

Dans le voisinage des endroits qu'ils habitent, ils construisent une tour de trente-ciuq à quarante pieds de haut, d'un diamètre très grand, sans entrée et sans couverture. Dans l'intérieur est un escalier qui tourne autour du mur. Lorsqu'un Guèbre est mort, on porte son corps dans une maison bâtie à cinquante pas de la tour; là, les prêtres remplissent quelques cérémonies avant de l'ensevelir, l'ensevelissent, l'introduisent dans l'intérieur de la tour, en l'élevant au moyen d'une échelle, et le descendent par l'escalier. Une espèce de fosse occupe le milieu de ce cimetière. Les morts y sont rangés les uns contre les autres, sans distinction d'âge, de sexe ni de qualité, couchés sur le dos, ayant les bras croisés sur l'estomac, près du menton, les jambes pla-

cées l'une sur l'autre, et le visage découvert : ils conservent leurs vêtemens, et reposent sur une espèce de lit formé d'un matelas et d'un coussin. On a soin de mettre près d'eux des bouteilles de vin, des grenades, des coupes de faïence, un couteau, et d'autres ustensiles dont la valeur est proportionnée à la richesse de la famille du mort.

SECTION II.

Des Arméniens.

Chah - Abbas I[er], le plus grand monarque de la Perse dans les derniers siècles, se proposa constamment deux choses pendant la longue durée de son règne : de faire fleurir le commerce dans ses Etats, et de les mettre à l'abri des incursions des Turcs. Pour y par-

venir, il dépeupla l'Arménie et en transporta les habitans dans l'intérieur de son royaume, dans le Guilan, le Mazendéran, et à Ispahan où ils composaient la nombreuse population de Djulfah. C'était en effet par l'Arménie que les Ottomans entraient en Perse. Chah-Abbas crut arrêter leurs progrès en mettant un désert entre cette nation et la sienne.

Le succès répondit aux vues de ce grand prince. De laboureurs qu'étaient les Arméniens, ils devinrent très habiles dans le commerce, dans les arts et métiers; ils excellèrent surtout dans l'art de préparer et de travailler la soie. Au bout de quelque temps, on vit leurs nombreuses caravanes, chargées de ce produit, parcourir l'Asie et pénétrer même jusqu'en Europe. Un

commerce très actif s'établit entre la Perse et l'Occident. La Perse exportait une grande quantité de soie, et recevait en échange des draps d'Angleterre et de Hollande, des brocards, des glaces de Venise, de la cochenille, des montres et autres objets : l'or et l'argent qui étaient fort rares en ce royaume, commencèrent à y circuler abondamment; et les Arméniens, agens de ce commerce, devinrent les plus riches négocians du monde.

L'Arménien avait les qualités nécessaires pour assurer un pareil succès. Insinuant, plein de bon sens, économe, frugal, actif, intelligent, il acquérait par beaucoup de peines, de soins et de mouvemens, ce qu'il conservait par une conduite sage et opposée en tout au faste de nos commerçans. Lorsqu'il

partait pour un voyage de long cours, il se chargeait de quelques provisions en farine, biscuit, viandes fumées, fruits secs, dont il rapportait souvent une partie à son retour; lorsqu'il logeait dans les villes, il épargnait sur les frais de son séjour, en habitant avec de ses compatriotes. Ses vivres étaient-ils épuisés, il troquait quelques épiceries ou de la quincaillerie contre des denrées. S'il traversait des lieux habités par des Arméniens, il en était accueilli avec fraternité, et recevait d'eux l'hospitalité : c'était ainsi qu'il traversait à peu de frais une vaste étendue de pays, ne s'écartant jamais de son économie et de sa sobriété ordinaires.

Le nombre et la richesse des Arméniens de Perse ont suivi le sort des regnicoles dans les dernières révolu-

tions. Ce peuple, dont la naturalisation avait enrichi si promptement le royaume, vit dans la pauvreté, et s'anéantit de jour en jour par l'effet de la tyrannie.

Les Arméniens payent à Fath-Ali-Chah une capitation que l'on porte à cinq toumans; leur principale habitation est encore à Djulfah, faubourg d'Ispahan; ils sont gouvernés par un *Kélonter*, qui relève du gouverneur de la ville : la justice leur est administrée par un *Daroga*.

Ils professent le christianisme; mais ils sont schismatiques, et leur croyance diffère en plusieurs points de la nôtre. On les accuse d'être *Eutychiens*, c'est-à-dire, de ne reconnaître qu'une nature en Jésus-Christ, ou de tellement confondre les deux natures, qu'il est im-

possible de les retrouver dans les définitions de leurs docteurs. Le clergé rejette cette hérésie sur la langue arménienne, qui n'a point d'expressions assez précises pour marquer la différence de la *personne* et de la *nature*. Les jeûnes constituent aujourd'hui le fond de leur religion. Ils s'abstiennent de viandes, d'œufs, de poisson, de laitage, d'huile, de beurre, le mercredi et le vendredi; mais, à l'exemple des autres chrétiens orientaux, ils mangent de la viande le samedi.

Les Arméniens ont aussi-bien que nous sept sacremens : le Baptême, la Confirmation, la Pénitence, l'Eucharistie, l'Extrême-Onction, l'Ordre et le Mariage. Ils nient l'existence du Purgatoire, bien qu'ils prient pour les morts.

Le Baptême se fait par immersion, en plongeant l'enfant trois fois dans l'eau, en mémoire de la Sainte-Trinité. Pendant qu'il récite les prières de son rituel, le prêtre tresse un cordon, moitié de coton blanc et moitié de soie rouge; et après l'avoir passé au cou de l'enfant, il fait des onctions avec le Saint-Crême, au front, au menton, à l'estomac, aux aisselles, aux mains et aux pieds, en les accompagnant d'un nombre égal de signes de croix. On baptise les dimanches seulement, à moins que le nouveau-né ne soit en danger. La sage-femme le présente aux fonds, et le parrain le rapporte chez la mère, au son des tambours, des trompettes et des autres instrumens. Celle-ci se prosterne pour recevoir son enfant, et le baiser que

le parrain lui donne sur le haut du front.

On communie les enfans sous les deux espèces, sans attendre qu'ils aient atteint l'âge de la raison. Les jeunes gens se marient de bonne heure; mais ils attendent le temps requis pour la consommation du mariage, dont je vais décrire les cérémonies.

Chez les Arméniens, comme en Perse, ce sont les mères qui marient leurs fils. Après qu'on est convenu des articles du contrat, elles se rendent au logis de la fille, accompagnées d'un prêtre et de deux vieilles femmes; elles présentent à la future une bague de la part du jeune homme, qui paraît dans le même moment, annonçant par sa contenance, la gravité et le recueillement. En vain les regards perçans de la

curiosité, ou d'un amour imaginaire, chercheraient à deviner les traits de la jeune fille; enveloppée dans un voile très-ample, elle ne montre que ses yeux et la masse de sa personne. La veille des noces, le fiancé envoie à sa future les présens d'usage, et reçoit les siens : le jour, les familles se réunissent chez le père de la fille. Le cortége part de sa maisou pour se rendre à l'église.

Dans cette circonstance solennelle, les Arméniens déploient une pompe, un luxe dignes de l'importance de la cérémonie. La marche s'ouvre par un corps de musiciens : un jeune garçon, portant à la main une bougie allumée, les suit. Le fiancé marche après lui, monté sur un cheval richechement harnaché. Tantôt sa tête est

coiffée d'un réseau d'or et d'argent, ou d'un voile de gaze incarnat qui tombe jusqu'au milieu de son corps, et tantôt d'un bonnet ordinaire. Il tient de la main droite le bout d'une ceinture, et la jeune *vierge*, couverte d'un voile blanc, symbole de la pureté de son ame, tient l'autre bout; elle monte également un cheval chargé d'ornemens. Auprès du marié, marchent six hommes portant des plats couverts de viande et des cruches de vin; un jeune homme, vêtu de beaux habits, porte son sabre. Les parens, les amis suivent à cheval, ayant en main des cierges, et marchant sans confusion.

Lorsque le fiancé est entré dans l'église, on distribue les viandes et le vin. Il s'avance ensuite vers l'autel, ayant près de lui sa future. Elle est accom-



Femme Arménienne.

pagnée d'une femme mariée et d'une jeune fille, toutes deux voilées : la première marche à sa gauche, et la seconde à sa droite. Alors, le prêtre commence la cérémonie ; il fait approcher les époux de l'autel, et après avoir récité plusieurs prières, il les bénit en tenant au-dessus d'eux une croix. Leurs têtes sont rapprochées ; celle de la femme est inclinée sur l'estomac de l'époux, en signe de soumission : ils joignent leurs mains, et se promettent fidélité, attachement, secours, dans le bonheur comme dans l'affliction. Le prêtre, à la suite de cette cérémonie touchante, pendant laquelle la musique continue de se faire entendre, les communie sous les deux espèces, et les asperge, ainsi que les assistans, avec de l'eau de rose. Le cortége sort ensuite de l'église dans

le même ordre où il y était entré, et retourne à la maison de l'épousée. Le soir, le marié se couche le premier, après avoir été déchaussé par sa nouvelle compagne, qui n'ôte son voile que lorsque la lumière a disparu.

« Et cette obscurité qui cache leur ardeur
« Semble mettre à couvert leur honte et leur
« pudeur. »

Tournefort, que j'ai mis ici à contribution, dit à ce sujet, en sacrifiant la vérité à la plaisanterie :

« On rapporte qu'il y a des Ar-
« méniens qui ne connaîtraient point
« leurs femmes, s'ils les trouvaient cou-
« chées avec un autre homme. Tous les
« soirs, elles éteignent la chandelle
« avant que de se dévoiler, et la plu-
« part ne découvrent point leur visage
« pendant le jour. Un Arménien qui

« revient d'un grand voyage, n'est point
« assuré s'il trouvera la même femme,
« ou si quelqu'autre femme, pour pro-
« fiter de ses biens, aura pris la place
« de la défunte. »

Les Arméniens approchent des sacremens sans préparation. Les actes les plus sacrés de leur religion, les œuvres qui par leur sainteté exigent tout le recueillement dont est susceptible la faiblesse humaine, ils les remplissent de la même manière dont on se débarrasse d'un devoir pénible ; ils n'ont qu'une piété extérieure à laquelle l'ame participe rarement. Leurs prêtres eux-mêmes les entretiennent dans ces dispositions par leur ignorance et leur bigoterie ; ils ne considèrent de la religion que les pratiques, et ne l'envisagent jamais, selon sa nature véritable,

comme un don fait aux hommes par la Divinité, pour sanctifier à leurs yeux les principes de la morale, et les conduire à la félicité de cette vie par la crainte des peines et l'espoir des récompenses d'une vie future. « Qu'un « Arménien, dit Thévenot, se confesse « d'avoir volé, tué ou commis des « crimes semblables, le confesseur lui « dit que Dieu est miséricordieux ; « mais s'il s'accuse d'avoir mangé du « beurre le mercredi, ou vendredi, ou « un jour de jeûne, oh! c'est un crime « exécrable qu'il ne peut racheter que « par les plus grandes pénitences. »

Le clergé d'Arménie se compose du patriarche qui réside à Utch-Miazin, d'archevêques, d'évêques, de *vertabiets* ou docteurs, de prêtres séculiers et de moines. Le patriarche porte le nom de

catholicos, dénomination que les Arméniens ont prise des Grecs, suivant Procope.

Les églises arméniennes sont d'une grande propreté; elles n'ont qu'un seul autel placé au fond de la nef dans le sanctuaire, auquel on monte par cinq ou six marches. Ce sanctuaire est décoré avec soin, et bien illuminé dans les cérémonies religieuses; aucun séculier, de quelque rang qu'il soit, ne peut y entrer. Le chant religieux est plein de douceur et d'agrément : au lieu de sonnettes on se sert de plaques de cuivre garnies de clochettes, et suspenpendues à un bâton que l'on fait tourner. Cette espèce d'instrument produit une symphonie qui émeut et attendrit le cœur.

SECTION III.

Des Banians.

C'EST ainsi qu'on appelle les Hindous qui sont répandus dans la Perse et y exercent le négoce. Le nom qu'ils portent est une corruption du mot indien *vanik* ou *banik*, négociant.

Les Banians étaient les courtiers les plus fameux du commerce de l'Inde avec la Perse; ils rivalisaient les Arméniens en activité, en intelligence, en industrie, en richesse, et se trouvaient, du temps d'Abbas, au nombre de quinze mille à Ispahan : leur sort a été le même que celui des autres nations qui habitaient la Perse. Tant qu'ils ont trouvé le débit de leurs marchandises, et la sûreté pour leurs propriétés, ils

ont habité ce royaume et l'ont enrichi de l'or de l'Inde; mais le despotisme les a fait émigrer, et aujourd'hui on ne les rencontre guère que dans les provinces méridionales, sur les bords du golfe. (*Voy.* la fig. ci-dev., p. 10.)

Je ne m'étendrai point sur les mœurs, les coutumes et la religion des Banians, car il faudrait alors m'occuper des Hindous, ce qui sortirait du but de cet ouvrage; je renverrai donc mes lecteurs aux nombreux ouvrages anglais qui traitent de cette matière : il me suffira de leur dire que les Banians ont conservé parmi les Persans les coutumes et le culte de leur patrie.

SECTION IV.

Des Curdes.

Ces Curdes qui habitaient principa-

lement les montagnes situées entre la Turquie et la Perse, et ont donné leur nom à une assez grande étendue de pays, sont aujourd'hui répandus sur toute la surface de ce dernier royaume, et conservent au milieu de ses habitans les mœurs sauvages d'un peuple de pasteurs *).

La plupart des Curdes habitent sous des tentes comme les Arabes, vivant de la culture des terres, du produit de leurs troupeaux et de leurs rapines, car ils forment une nation de voleurs; ils ont une langue particulière qui tient plus du Persan que du Turc **). Chacune de leur tribu est gouvernée par un

---

*) *Voy.* ci-devant, tom. I, pag. 31.

**) Le père Garzoni en a publié la Grammaire à Rome, en 1 vol. in-8°.



Persan. *Curde.*

Kan qui réunit la puissance civile et militaire *).

---

*) « Ce bon homme (l'évêque arménien) « s'avisa d'aller faire ses adieux aux Curdes, « et de leur distribuer les restes de notre eau- « de-vie. Nous aurions fort approuvé son pro- « cédé, si nous n'avions pas été de la partie, « et qu'il n'eût pas fallu s'approcher de leurs « pavillons : ce sont de grandes tentes d'une « espèce de drap brun foncé, fort épais et « fort grossier, qui sert de couverture à ces « sortes de *maisons portatives*, dont l'en- « ceinte, qui fait le corps du logis, est un « carré long, formé par des treillis de can- « nes de la hauteur d'un homme, tapis- « sés en dedans de bonnes nattes. Lors- « qu'il faut déménager, ils plient leur mai- « son comme un paravent, et la chargent « avec leurs ustensiles et leurs enfans sur « des bœufs et sur des vaches. Ces enfans « sont presque nus dans le froid; ils ne boi- « vent que de l'eau de glace, ou du lait bouilli

Ils ont rarement des armes à feu, et se servent de l'arc, de la fronde et du

---

« à la fumée des bouzes de vache, que l'on « amasse avec beaucoup de soin, car autre- « ment leur cuisine serait très-froide. Voilà « comment les Curdes vivent en chassant leurs « troupeaux de montagne en montagne. Ils « s'arrêtent aux bons pâturages, mais il faut « en décamper au commencement d'octobre, « et passer dans le Curdistan ou la Mésopo- « tamie. Les hommes sont bien montés et « prennent grand soin de leurs chevaux : ils « n'ont que des lances pour armes. Les femmes « vont partie sur des chevaux, partie sur des « bœufs. Nous vîmes sortir une troupe de ces « Proserpines qui venaient pour voir l'évêque, « et surtout nous, qui passions pour des ours « que l'on menait promener. Quelques-unes « avaient une bague qui leur perçait une des « narines : on nous assura que c'étaient des « fiancées. Elles paraissent fortes et vigou- « reuses; mais elles sont fort laides, et ont

coutelas ; le bouclier est leur arme défensive.

Leur religion est l'Islamisme, altéré par l'ignorance et la superstition ; ils sont ou *sunnites* ou *chites*, selon qu'ils résident en Turquie ou en Perse.

Un petit nombre de Curdes fait son séjour dans les villes et des villages fortifiés, obéissant à des chefs dont le roi de Perse achète les services en temps de guerre.

On peut se rappeler que le célèbre Kérim-Kan *) était issu de la tribu

---

« dans la physionomie un certain air de fé-
« rocité : elles ont les yeux peu ouverts, la
« bouche extrêmement fendue, les cheveux
« noirs comme jais, et le teint farineux et
« couperosé. » TOURNEFORT, Voy. *au Levant*, lettre XVIII.

*) *Voy.* ci-devant, tom. III, pag. 35.

Curde des Zends. Cette nation barbare s'honore d'avoir donné le jour à plusieurs grands hommes, parmi lesquels on compte le sultan Saladin, qui appartenait à la tribu des *Ravadiéh*.

LIVRE SEPTIÈME.

DE LA LITTÉRATURE PERSANE.

CHAPITRE PREMIER.

Des Langues de la Perse avant l'Islamisme.

Les changemens qui s'opèrent dans le langage d'un peuple sont presque toujours la conséquence des révolutions dans le gouvernement; si bien que l'histoire littéraire et l'histoire politique se trouvent étroitement liées, et que l'une peut servir avec succès à éclaircir l'autre. En envisageant la matière sous

ce point de vue, l'examen des variations qu'un idiome a éprouvées à travers le cours des siècles cesse d'offrir une aride analyse de mots, et prend la teinte nécessaire d'intérêt pour être lue avec fruit et agrément. Que mes lecteurs n'appréhendent donc point, qu'en traçant le tableau des progrès du langage persan pendant un période de deux mille ans, je m'enfonce dans le dédale d'une érudition recherchée. Je désire être lu, et cet aveu offre un garant du soin que je prendrai d'écarter de mon sujet toute discussion scientifique, et d'y jeter une agréable variété par le récit de quelques anecdotes piquantes.

L'histoire de cette langue pourrait se diviser en autant d'époques que le royaume a subi de révolutions. Ce n'est

point cependant qu'elle ait été subitement altérée à chaque commotion politique ; mais on peut remarquer que sous chacune des dynasties dont il nous reste des monumens, il s'était opéré un changement notoire dans le dialecte du royaume, spécialement sous les dynasties Sassanides et Musulmanes.

Il est naturel de supposer que dans l'enfance de l'empire persan, sous Caïoumarats et ses sucesseurs, on ne s'occupa guère de cultiver et de polir le langage, qui dans cet âge grossier paraissait suffisamment élégant, s'il était clair et intelligible. Hérodote nous apprend que sous le règne de Cyrus, toute l'éducation des jeunes Persans, depuis l'âge de cinq ans jusqu'à celui de vingt, consistait à monter à cheval, à lancer un javelot, et dans l'étude de

la morale. Xénophon confirme ce récit. M. Jones croit pouvoir traiter de fable l'existence de ces volumes de parchemin, sur lesquels, au rapport de Diodore, les Perses étaient obligés, d'après une certaine loi, d'écrire les annales du royaume. Quoique de telles impostures littéraires se rencontrent fréquemment chez les Grecs, et même parmi les modernes qui ont imité les anciens jusque dans leurs défauts, on ne peut, ce me semble, mettre en doute la véracité de ce fait sans examen, puisque nous voyons aujourd'hui à la cour de Théhéran un ministre chargé d'écrire les événemens de l'année, et d'en offrir le tableau au roi pendant les solennités du Nev-rouz *). On peut donc croire que les anciens Persans,

*) *Voy.* ci-devant, pag. 1.

ceux de la seconde dynastie surtout, n'étaient point entièrement étrangers à l'art d'écrire en vers et en prose. Il n'existe aucune nation, quelque sauvage et grossière qu'elle soit, qui ne célèbre les nobles faits de ses ancêtres, et ne s'excite, par des chansons et des éloges exprimés dans un style cadencé, à imiter leurs actions et leurs vertus. Strabon, auteur très exact, nous apprend que les Perses pratiquaient fréquemment l'usage de chanter leurs anciens héros et leurs dieux, tantôt accompagnés d'instrumens de musique, et tantôt avec la voix seulement. Mais tel a été l'effet des révolutions et des siècles, que nous ne pouvons connaître aujourd'hui leur langage, les règles de leur versification, l'ordre de leurs études.

En vain on aurait recours aux historiens grecs pour jeter quelque jour sur ce sujet : ni Thémistocle, qui parlait le dialecte de Perse aussi bien qu'un naturel, quoiqu'il ne l'eût appris qu'une année *) ; ni Xénophon, dont l'intimité avec le jeune Cyrus suppose la connaissance de la langue, ne diminuent en rien les ténèbres de notre ignorance. Nous pouvons en dire autant des écrivains qui ont accompagné Alexandre dans ses expéditions, et ont écrit sa vie. Quint-Curce, qui a composé en rhéteur une histoire de ce conquérant

---

*) *Themistocles* omne illud tempus (anni unius spatium) literis sermonique *Persarum* dedit, quibus adeo eruditus est, ut multo commodius dicatur apud regem verba fecisse quàm hi poterant, qui *in Perside* erant nati. *Cornel. Nep.* in *Themist.*

d'après les auteurs grecs, semble avoir aussi peu connu les Scythes que les Persans, bien qu'il mette dans la bouche des chefs de ces nations des discours que sans doute ils ne prononcèrent jamais. Je sais bien qu'on trouve semés dans les écrivains grecs et latins quelques mots (2) encore en usage dans la langue moderne de la Perse ; mais il serait aussi déraisonnable de se former une idée complète et exacte d'un langage, d'après une liste de mots corrompus, de phrases mal transcrites, d'épithètes détachées, que de juger sur un petit nombre de lignes du mérite d'un poëme ou d'une composition oratoire.

Si, dédaignant les Grecs, nous consultons les Persans, nous les trouverons dans la même incertitude que nous sur

l'ancien langage de leur patrie. En effet, nous voyons, par différentes médailles des rois parthes, dont la domination s'étendait sur la plus grande partie de la Perse, que la langue grecque remplaça l'idiome des Kaïaniens, et fut en usage dans leur empire après les conquêtes d'Alexandre.

Ce serait ici le lieu d'examiner ce que l'on doit penser des livres attribués à Zoroastre ; mais pourrais-je jeter quelque clarté sur une question qui a long-temps divisé l'Europe ? M. Jones nie l'authenticité de ces livres; et l'on remarque, à la honte de la science, dans ses expressions, le secret plaisir de se venger d'un savant français que l'amour de l'étude et de la vérité avait conduit sous le soleil brûlant de Surate, à travers

mille dangers, et qui s'était permis quelques plaisanteries indiscrètes sur les savans anglais. L'opinion de M. Jones fut répétée par la foule de ces gens qui, n'ayant point assez de science et de critique pour se former un jugement, pensent toujours par les autres, et ne sont que l'écho des paroles d'autrui ; et l'existence actuelle du *Zend-Avesta*, que M. Anquetil soutenait avec la chaleur d'une pleine conviction, fut attaquée de toutes parts. L'opinion de l'Europe savante est enfin fixée. Le *Vendidah* et l'*Izechnéh*, qui paraissent les deux plus anciens morceaux du Zend-Avesta ; le *Boun-Dehech* et les autres écrits dont l'antiquité est moindre, n'ont point été composés, tels qu'ils sont, par Zoroastre ; il faut les regarder, pour la plupart, comme des livres

liturgiques, dans lesquels la doctrine du législateur se trouve fondue et mêlée aux ouvrages d'autres philosophes d'un âge très reculé. Ainsi le Zend-Avesta, malgré les critiques qui en ont été faites, nous offre des monumens respectables, les seuls qui puissent faire connaître les dogmes, la morale et les usages civils et religieux des anciens habitans de la Perse.

Le langage persan, négligé sous les monarques parthes ou arsacides, commença à refleurir lorsqu'Artaxerce eut jeté les fondemens de sa dynastie. La maison des Sassanides, qui occupa le trône de Perse depuis le commencement du troisième siècle jusqu'au milieu du septième, s'appliqua à faire revivre la religion et la langue de Zoroastre. Pendant la durée de

sa puissance, une académie de médecine fut fondée à Djondichapour, ville du Korassan; et comme elle dégénéra peu à peu de son institution première, elle devint une école de poésie, de rhétorique, de dialectique, où les sciences abstraites étaient aussi enseignées. Dans cette célèbre école, la langue persane ne put manquer de s'épurer, et l'ancien idiome fut remplacé par un dialecte élégant et correct, lequel étant constamment parlé à la cour, reçut le nom de *déri*, pour le distinguer du *péhlevi*, qui était le langage commun du pays.

Le règne de Kosrou-Anouchirvan est une époque brillante pour la littérature. Sous le règne de ce grand monarque, la langue s'enrichit d'une foule de productions étrangères, et se per-

fectionna. Agathias nous apprend qu'il se fit traduire les ouvrages des philosophes grecs. Curieux de connaître l'histoire de ses prédécesseurs, il ordonna qu'on rassemblât les livres touchant cette matière, dans toutes les parties du monde. Ces livres furent déposés dans la bibliothèque royale, où ils se trouvaient encore du temps d'Yezdedjerd, qui s'en servit pour faire rédiger une chronique de Perse par le Danichver-Déhcan, homme très savant et philosophe très distingué. Anouchirvan ayant appris par quelques voyageurs que les rois de l'Inde possédaient une collection de fables morales conservées avec grand soin dans leurs archives, il envoya à leur cour son médecin Barzoviah, afin qu'après avoir appris le sanskrit, il

traduisît ces fables en persan. L'intention d'Anouchirvan fut ponctuellement remplie; et Barzoviah, ayant étudié le langage des Brames, et s'étant procuré à grand frais une copie des fables, les traduisit en péhlevi; car le déri était seulement parlé à la cour, et le péhlevi ne cessa d'être en usage jusqu'au moment où les Arabes conquirent la Perse.

Buzurdjumhir ne contribua pas moins qu'Anouchirvan, dont il était le premier ministre et le confident, aux progrès des lettres : non seulement il les protégeait, mais même il les cultivait; et on lui attribue un ouvrage de morale intitulé *Zéfer-naméh*, dont j'aurai occasion de parler plus bas.

Mahomet naquit sous le règne d'Anouchirvan; il se fait même une gloire d'être né du temps de ce prince juste.

Pendant les quarante années qui s'écoulèrent depuis la mort de ce grand monarque, jusqu'à la ruine de la puissance Sassanide, les lettres durent perdre de leur éclat, ou du moins ne s'enrichir d'aucune production nouvelle. L'empire était en proie à de trop grands troubles, pour qu'on pût se livrer à la composition d'ouvrages qui exigent la tranquillité de l'esprit. Sous le règne d'Yezdedjerd, prince faible, mais de mœurs douces et agréables, les sciences et la littérature firent un effort pour se relever de leur assoupissement; mais le zèle fanatique des Musulmans les y replongea bientôt.

CHAPITRE II.

Sort des Lettres en Perse après la ruine des Sassanides.

DANS les premiers temps où Mahomet publia sa doctrine, un marchand arabe qui revenait dans son pays, après avoir parcouru l'Iran, rapporta avec lui quelques romances persanes, qu'il traduisit à ses compatriotes. Elles eurent pour eux beaucoup de charmes; et l'histoire merveilleuse des Géans, du Simourg-Anca, les flatta davantage que les leçons de morale du nouveau prophète. Un chapitre de l'Alcoran, apporté du ciel par l'Ange Gabriel,

arrêta les progrès de cette séduction : le marchand reçut une vive réprimande, et ses romances furent regardées comme des fables pernicieuses, odieuses à Dieu, ainsi qu'à son prophète. Il est probable que cette conduite de Mahomet détermina Omar à anéantir tous les livres étrangers qui tombaient sous sa main. « Ainsi, l'inutile loquacité d'un mar-« chand arabe, dit M. Jones, en met-« tant quelques fables en balance avec « les préceptes du puissant législateur, « causa cet enthousiasme qui porta les « Musulmans à détruire la fameuse « bibliothèque d'Alexandrie, et les « titres historiques de l'empire per-« san. »

Ces mêmes Arabes, de qui nous avons reçu les écrits d'Aristote, qui nous ont transmis les productions scientifi-

ques des Grecs, après les avoir sauvées du naufrage des âges, se faisaient gloire d'une ignorance profonde dans le premier siècle de l'hégire, à l'exemple de leur prophète *) : *ils méprisaient les* sciences, dans la crainte qu'elles n'altérassent la pureté de leur croyance et les dogmes fondamentaux de l'Islamisme. Ils poussèrent si loin le scrupule, selon le célèbre bibliographe Hadji-Kalfa, qu'ils jetèrent au feu les livres qui *tombèrent sous leurs* mains, dans les pays dont ils firent la conquête. Un Musulman ayant présenté au docteur Abdallah, fils d'Abbas, un livre qu'il avait écrit, Abdallah le prit, et le trempa dans l'eau, pour en effacer l'écriture. Il donnait pour

---

*) Mahomet s'honorait du titre d'*ignorant*.

raison de cette conduite, que si les Musulmans s'accoutumaient à écrire, ils perdraient l'habitude de retenir de mémoire les choses qu'ils étaient obligés de savoir : d'ailleurs, que ce qu'on fixait par écrit pouvait être altéré par des interpolations, des suppositions et des changemens; inconvénient qui n'avait point lieu pour ce qui était une fois fixé dans la mémoire. Tel est l'aveuglement du fanatisme !

Ibn-Kaldoun nous apprend que lorsque les Musulmans eurent conquis les provinces de la Perse, et que plusieurs livres de cette nation furent tombés en leur pouvoir, Saad, fils d'Abou-Vaccas, qui les commandait, écrivit à Omar, pour lui demander l'autorisation de faire transporter ces livres parmi ses compatriotes. La réponse

d'Omar fut : « Jetez-les dans l'eau, car « si ce qu'ils contiennent est capable de « diriger vers la vérité, Dieu nous a « conduits par quelque chose de bien « supérieur à cela. Si, au contraire, ce « qu'ils renferment est propre à égarer, « Dieu nous en a préservés. » On jeta donc ces livres dans l'eau et le feu, et ainsi périrent les sciences des Perses.

La chaleur de ce fanatisme se conserva long-temps encore après les conquêtes des Arabes. Daulet-chah, célèbre biographe des poètes Persans, rapporte qu'on présenta à Abdallah, fils de Thaher, émir du Korassan, un jour qu'il se trouvait à Nichapour, un livre où était renfermée l'histoire de *Vamek* et d'*Ozra*, qui était dédié à Anouchirvan. Abdallah répondit : « Nous lisons « l'Alcoran ; toute chose autre que ce

« livre et les traditions du prophète nous
« est inutile : d'ailleurs, cette histoire
« ayant été composée par des *Mages*, la
« lecture nous en est interdite. » Il ordonna donc de jeter le livre à l'eau, et de brûler dorénavant tous les ouvrages écrits en persan, que l'on rencontrerait.

On trouve dans l'histoire plus d'un Omar et d'un Abdallah, qu'un faux zèle religieux a portés à détruire des ouvrages dont nous regrettons la perte : les plus grands hommes même n'ont point été exempts de ce fanatisme. Mahmoud le Gaznévide fait incendier à Rey une bibliothèque très précieuse, parce qu'elle renfermait des livres contraires à la doctrine qu'il pratiquait. Holagou, après s'être rendu maître des châteaux des Ismaëliens, charge Atha-elmulk,

son Visir, de détruire les livres qui contenait les dogmes et l'histoire de cette secte. Quelques écrivains l'accusent même d'avoir fait jeter dans l'Euphrate les livres de la bibliothèque des Califes, après la conquête de Bagdad. A ces traits, j'en ajouterai un autre qui est peu connu.

Lorsque Tripoly tomba au pouvoir des Croisés, conduits par Raymond, comte de Saint-Gilles, un prêtre étant entré dans la bibliothèque de cette ville, et ayant posé, à différentes reprises, la main sur des Alcorans, il déclara qu'elle devait être mise en cendres, et les soldats exécutèrent cet ordre sur-le-champ. Tout périt dans les flammes, à l'exception d'un très-petit nombre de volumes. Cependant cette bibliothèque était, selon l'expres-

sion d'un auteur arabe, *la plus riche* de l'univers, ou du moins des pays musulmans. Elle renfermait trois millions de volumes.

Quels qu'aient été les funestes effets du fanatisme des Arabes sur la littérature persane, il paraît néanmoins qu'il échappa quelques livres au naufrage général, et que la langue se conserva dans les parties nord-est et sud-est de l'Empire. Cette langue fut parlée par le peuple; mais on ne put l'employer dans les actes publics, car le gouvernement de la Perse ayant été confié à des Arabes, ils introduirent dans le royaume leur religion, leurs coutumes et leur idiome. Nous savons, par le célèbre vizir Nizam-elmulk, que depuis les quatre premiers Califes, successeurs immédiats de Mahomet,

jusqu'au temps de Mahmoud le Gaznévide, l'arabe s'employait dans tous les actes publics, et c'était une mauvaise action d'écrire un diplôme en persan; mais Abdelmelek-Kennéri, visir d'Alp-Arslan, fit changer cette coutume, et employer la langue persane dans les actes émanés de l'autorité souveraine.

Quant aux livres qui se conservèrent, on doit mettre au premier rang l'ouvrage connu sous le titre de *Chah-naméh,* dont je vais parler plus amplement ci-après. Nous venons de voir une histoire de Vamek et d'Ozra, écrite sans doute en péhlevi, et présentée au barbare Thaher-ben-Abdallah. Hadji-Kalfa parle, dans sa bibliographie, d'un ouvrage intitulé *Zéfer-naméh*, qui avait pour auteur Buzurdjumhir, visir d'Anouchirvan, et qu'un prince sama-

nide, Noùh-ben-Mansour, fit traduire par son visir. Ce livre avait la forme d'un dialogue : Anouchiryan était l'interlocuteur. Roudégui mit en vers le *livre de Kalilah* et de *Dimnah ;* ce qui prouve que l'original existait en langue persane, ou avait été récemment traduit dans le nouvel idiome, qui ne différait de l'ancien que par les caractères. Le même Hadji-Kalfa fait mention d'une collection d'anciennes histoires de Perse que le célèbre Ibn-Almocaffa, mis à mort en 142 ou 143 de l'hégire, traduisit du péhlevi. Enfin il paraît, d'après l'auteur anonyme du *Modjmil-altévarik*, traité de chronologie très important, que Tabari, et surtout Hamzah-Isfahani, avaient profité, pour composer leurs histoires, d'ouvrages traduits immédiatement du péhlevi.

Si l'on pouvait mettre en doute l'existence de la langue persane parlée, bien que l'Arabe fût l'idiome en usage dans les cours des différens Emirs, un seul passage de Daulet-Chah lèverait toute incertitude. Voici la traduction de ce passage, dans lequel ce même auteur indique l'origine de la mesure dans la poésie moderne des Persans.

« Yacoub-ben Leits *) avait un fils
« en bas âge qu'il aimait beaucoup. Un
« jour que cet enfant jouait aux noix
« avec ses camarades, Yacoub s'approcha
« de la fossette, et prit plaisir à le con-
« sidérer. Le jeune prince jeta ses noix.
« Sept entrèrent dans la fossette, une
« autre resta dehors ; ce qui ne lui
« laissait plus d'espoir de gain : mais,

---

*) *Voy.* ci-dev., tom II, pag. 129.

« dans le même moment, la huitième
« noix fit un tour, et alla rejoindre les
« autres. Alors le jeune prince, rempli
« de joie, se mit à crier :

« *Galtan, galtan, hémi réved ta seri*
« *gou.* »

« Tournant, tournant, elle ira jusqu'au
« bord de la fossette. »

« Yacoub fut charmé de ces paroles,
« et les rapporta à ses courtisans et à ses
« ministres. Ils y trouvèrent un vers ;
« et Abou-Déléf et Bent-el-Kaabah
« l'ayant scandé, ils déclarèrent qu'il
« était de la mesure appelée *Hézedj*. A ce
« vers on en ajouta un autre de même
« quantité, ce qui forma un *beït* ou
« *distique* ; puis, on joignit un second
« distique à ce premier, et ces deux
« distiques réunis s'appelèrent *dou-beïti*
« (deux distiques). Cette dénomination

« resta en usage jusqu'au moment où « les savans la trouvant vicieuse, la « changèrent pour celle de *roubaï*, « *quatrin*. On ne connut long-temps « que cette espèce de poésie. »

Ce passage nous prouve d'une manière évidente que la langue persane était en usage du temps des Soffarides, qui avaient succédé aux Thahérites, et que la poésie moderne des Persans a emprunté ses règles de la poésie arabe.

Mais l'époque de la renaissance des lettres en Perse, de la restauration de la langue, est celle de l'avénement au trône de la famille de Saman. Sous Ahmed-ben-Nasr, vivait Roudégui, qui possédait le double talent de la poésie et de la musique, et est le premier auteur dont on ait un divan ou recueil de poésies. Selon Dajmi, il vint au

monde privé de la vue ; mais, par la force de son intelligence et sa grande sagacité, il savait par cœur l'Alcoran, et commençait à versifier dès l'âge de huit ans. Si les poésies de Roudégui n'avaient point la grâce et l'élégance des compositions d'un temps postérieur, elles acquéraient un grand prix lorsqu'il les chantait en s'accompagnant du luth ; car il touchait en perfection de cet instrument et avait une très belle voix. Ahmed le combla d'honneurs si grands, qu'il n'y a point d'exemple qu'un prince ait jamais traité un poète avec autant de distinction : aussi sa fortune était-elle immense ; il traînait à sa suite deux cents serviteurs, et quatre cents chameaux portaient ses bagages. En preuve de son talent pour la poésie et la musique, les écrivains persans rapportent

que l'émir Ahmed étant allé de Bokara, sa capitale, à Mérou, et y prolongeant son séjour, les courtisans qui affectionnaient Bokara, s'adressèrent à Roudégui pour obtenir le retour du prince. Il fut convenu qu'il saisirait un moment favorable pour chanter une pièce de vers à la louange de Bokara, et dont l'effet devait être d'inspirer au prince le désir d'y retourner. Roudégui choisissant en effet un jour où les plaisirs de la table avaient mis l'émir en bonne disposition, prit son luth et chanta les louanges de la ville. Ahmed, touché des peintures vives et gracieuses du poète, se décida à reprendre la route de sa capitale. Roudégui a traduit en vers le livre de Calilah et Dimnah, et a composé plusieurs *mesnévi* et plusieurs odes.

Sous le règne des Samanides, on trouve encore des poètes, des savans, des écrivains distingués, parmi lesquels on peut placer Abou-Ali-Mohammed-albalgami, qui traduisit en persan, pour l'émir Abou-Saléh-Mansour, dont il était visir, la chronique de Tabari; les sciences suivaient les progrès des lettres. Bokara renfermait des académies célèbres, des professeurs d'un mérite très-élevé, des bibliothèques où l'on pouvait acquérir des connaissances de toute espèce. Kondémir nous apprend qu'Avicenne, le prince des médecins musulmans, ayant guéri miraculeusement l'émir Nouh d'une maladie très grave, il obtint de ce prince la jouissance de sa bibliothèque, où étaient rassemblés beaucoup de *livres anciens et modernes très précieux*. Le même

auteur ajoute que le feu ayant pris par hasard à la bibliothèque, et ayant consumé tout ce qui s'y trouvait, quelques courtisans accusèrent Avicenne d'avoir été l'auteur de l'incendie, afin de s'approprier les connaissances que ces livres contenaient.

CHAPITRE III.

Réflexions sur la Langue et la Littérature persanes.

On ne peut donc douter que la langue persane n'ait été constamment parlée après la conquête de la Perse par les Arabes, et cette langue paraît être le péhlevi. Toutefois le grand événement qui rendit les Perses sectateurs de l'Islamisme, dut apporter de grands changemens dans cet idiome; ses caractères furent abandonnés pour l'alphabet des Arabes, auquel on ajouta quatre lettres, *pé*, *gué*, *jé*, *tché*, afin de rendre des sons qu'il n'exprimait point. L'usage introduisit ensuite une foule de

mots, d'expressions, de phrases tirées de l'Alcoran, que le temps naturalisa; si bien que pour posséder à fond le persan, il est indispensable de connaître préalablement l'arabe. Ce que je dis peut s'appliquer aux langues de toutes les nations chez lesquelles le Mahométisme s'est introduit. Il en est de l'arabe, à leur égard, comme du latin par rapport à l'italien et au français; je dois même dire que la plupart des verbes persans se forment par la réunion d'un nom d'action ou infinitif arabe, et d'un verbe auxiliaire persan, et se construisent avec les mêmes prépositions que le verbe arabe.

L'homme est naturellement porté à mépriser ce qu'il n'entend point; tandis qu'il loue sans mesure les connaissances dont l'acquisition lui a coûté beaucoup

de peines : on aime à cacher, à justifier son ignorance, à faire briller son savoir, à n'estimer que lui. Dans notre amour, nous ressemblons à ces sauvages qui s'imaginent que le soleil se lève et se couche pour eux seuls, et que les flots de la mer apportent sur les rivages de leurs îles seulement les perles et le corail. Ainsi, la langue persane a été critiquée à l'excès par des gens qui ne l'avaient point étudiée, ou n'avaient lu que de mauvais auteurs; et elle a été louée à outrance par les Orientalistes, dont la vie avait été consacrée à en acquérir la connaissance. Ce mépris exagéré, ces louanges excessives égarent l'opinion, et il m'est difficile d'émettre aujourd'hui un jugement quelconque sur cette langue, sans me trouver en contradiction avec d'illustres savans.

Cependant, je vais hasarder mon opinion, après avoir déposé toute partialité.

On pourrait appeler, à juste titre, la langue persane *) l'Italien de l'Asie : l'un et l'autre langage ont des conson-

---

*) Les orientaux se servent d'une fiction ingénieuse pour caractériser les trois principales langues de leurs contrées. « Le ser-« pent, disent-ils, voulant séduire Ève, se « servit de l'arabe, langue forte et persua-« sive. » — Èvè s'adressa à Adam en persan, idiome de la séduction, de la tendresse et de l'amour. — L'ange Gabriel, chargé de les expulser du paradis, leur ayant en vain adressé la parole en arabe et en persan, se servit à la fin du turc, langue menaçante et semblable au tonnerre qui gronde. A peine eut-il commencé à s'exprimer, que la frayeur s'empara d'eux, et ils sortirent en toute diligence du séjour de la félicité.

nances mélodieuses et agréables ; l'un et l'autre ont des diminutifs qui donnent de la grâce à la diction ; l'un et l'autre possèdent une douceur, une mollesse, une harmonie qui charment l'oreille, et conviennent à la peinture des passions douces, des images gracieuses, des beautés de la nature. M. Jones trouvait les sonnets persans aussi propres à l'harmonie musicale qu'aucun air de Métastase.

Une des propriétés de cette langue est la faculté accordée à l'écrivain d'employer des mots composés. Il peut à son gré unir un participe et un nom, un adjectif et un substantif, deux noms, pour former des adjectifs qui donnent plus de douceur et d'agrément à sa diction ; et en cela, il faut avouer que les poètes persans l'emportent sur ceux

des autres nations. Voici quelques exemples de ces mots composés : *dil-férib*, qui ravit les cœurs ; *gul-afchan*, qui répand les roses ; *dil-azar*, qui tourmente les cœurs ; *djéhan-ara*, qui orne le monde ; *rouh-afza*, qui rafraîchit l'esprit ; *koun-riz*, qui répand le sang ; *kob-roui*, beau d'apparence ; *kob-douáz*, doué d'une belle voix ; *chirin-déhen*, sucré de bouche, dont la bouche est aussi douce que le sucre ; *koch-alhan*, qui a des accens agréables ; *péri-peïker*, qui a la figure d'un ange ; *Iasmin-boui*, qui exhale une odeur de jasmin ; *thouti-koftar*, qui parle comme un perroquet ; *guntchéh-leb*, dont les lèvres ont la fraîcheur du bouton de rose, etc. Les poètes se plaisent à accumuler ces mots composés, qui souvent forment seuls un

distique. Les vers suivans nous en offrent un exemple :

« *Une jeune fille* dont la figure était sem-
« blable à la lune *), qui exhalait une odeur
« de musc, ravissait le cœur,
« Réjouissait, séduisait l'ame, et égalait
« la pleine lune par sa beauté. »

On voit que sous ce rapport le persan se rapproche de l'allemand et l'anglais; mais ce n'est pas le seul point de ressemblance qu'il ait avec ces deux langues. Comme elles, il a un grand nombre de verbes irréguliers, qui se divisent en treize classes; deux futurs, dont l'un se forme avec le verbe auxiliaire *vouloir ;* enfin, en persan comme dans l'allemand, le verbe se rejette à la fin de la phrase.

---

*) *Voy.* ci-devant, Liv. IV., pag. 198.

Cependant il faut avouer que cette facilité dont jouit tout écrivain de se composer des mots, si elle contribue à la richesse de la langue, quelquefois à la concision de l'expression, nuit le plus souvent à la force et à la vigueur du style, qui devient brillanté, ampoulé, plutôt que gracieux.

« Sous quelque jour que l'on consi-
« dère la langue persane, dit M. Scott-
« Waring, il faut avouer qu'elle possède
« cette grâce et cette facilité d'expres-
« sion à laquelle un si petit nombre de
« langues modernes puissent prétendre.
« On conviendra encore, en dépit de
« l'ignorance complète de la critique
« européenne, qu'on doit au génie
« persan plusieurs ouvrages qui se font
« lire avec un vrai plaisir. Je ne vois
« nullement pourquoi l'on querellerait

« un auteur sur les moyens par les-
« quels il veut nous plaire : dès que
« son intention est remplie, qu'avons-
« nous à opposer ? En asseyant nos
« jugemens sur ce principe, nous pour-
« rons concevoir une opinion assez
« avantageuse de la langue persane et
« de ses productions ; mais, si nous
« persévérons à assujettir un idiome et
« une poétique étrangère aux règles de
« notre critique, le persan sera l'objet
« de nos mépris, et nous ne verrons que
« des écrivains pitoyables dans les plus
« beaux génies dont la Perse s'honore. »

Cette dernière réflexion d'un homme plein d'esprit et de goût est d'autant plus juste, que la littérature persane s'éloigne de toutes les règles qui régissent la nôtre. Un de ses grands défauts est le manque d'ouvrages de goût et de

critique. Cet art de la critique, qu'on pourrait appeler moderne, les Orientaux l'ignorent absolument. Ils écrivent pour être admirés, non pour qu'on les comprenne ; et ils s'abandonnent sans mesure à toute l'exagération de leurs idées, à l'enflure du style, à l'absurdité des métaphores les plus extravagantes, à la bizarrerie des figures les plus incohérentes ; enfin, à tout le désordre d'une imagination vive, brillante, mais qui ne connaît point de règles. Jamais ils ne négligent un mot qui donne la rime et la cadence à la phrase, bien qu'il choque la raison ; et ils saisissent avidement toute occasion de jouer sur les mots, ou d'employer des expressions peu usitées, et qui peuvent se prêter à plusieurs sens. C'est surtout dans la prose ; dans ce genre de style,

qui admet et exige même la simplicité, que ces défauts se retrouvent avec le plus d'abondance. Les historiens les plus estimés écrivent avec enflure et sans méthode; une surabondance d'imagination remplace la force des pensées. Au lieu de réflexions profondes, d'aperçus bien médités, de discussions raisonnées, ils accumulent les images les plus exagérées *), recherchent le parallélisme des idées et des mots, reproduisent la même pensée sous différentes formes d'expressions, prennent soin que chaque mot de l'un des membres dont se compose une période ait un mot de même mesure qui lui corresponde dans le membre suivant, observent même la rime; mais ils cousent

---

*) *Voy.* les chapitres suivans.

les faits à la suite les uns des autres sans critique, et sèment leurs récits de faits ridicules et de fables extravagantes. Je ne leur reprocherai point de sacrifier la noble indépendance de l'histoire à une reconnaissance mal entendue, à une servile adulation ou à la crainte; d'élever jusqu'aux nues les actions les plus simples; d'attribuer à leurs héros des qualités qu'ils n'ont jamais eues, de leur prêter des vertus dont le nom était pour eux une énigme. On sait aujourd'hui qu'une histoire est un panégyrique où l'on dit le bien seulement, si toutefois on ne le suppose point; mais j'avouerai qu'ils manquent de délicatesse dans l'expression de la louange, et qu'ils ignorent absolument ces tournures spirituelles, ces allusions adroites, enfin, toutes ces figures de style qui ménagent

la pudeur de l'objet loué et de l'écrivain louangeur, ôtent au mensonge son aspect hideux, et atténuent le dégoût qu'inspire une basse flatterie. Les beautés qu'offrent les prosateurs persans résident presque toutes dans les mots, dans l'harmonie et la cadence du style, dans une foule de *concetti*, que l'on apprécie sans pouvoir les rendre. Je connais peu d'ouvrages qui se lisent avec autant de plaisir que l'*Anvar-Sohaïli* *), modèle parfait de grâce et d'élégance dans les expressions, de hardiesse, de variété, de richesse dans les images et les idées, et qui, par le mécanisme de la diction, le choix des mots, approche beaucoup des compositions en vers. On peut en dire autant de l'Histoire

---

*) *Voy.* quelques chap. plus bas.

de Tamerlan, par Chéréf-eddin-Ali-Yezdi. Mais que l'on traduise fidèlement ces ouvrages dans notre langue, et ils ne seront point supportables.

Le jugement que je viens de porter, sans qu'aucun titre littéraire m'accorde le droit de m'ériger en censeur, paraîtra peut-être trop défavorable aux partisans de la littérature persane ; néanmoins il repose sur l'expérience, et j'aurai l'occasion d'en prouver la vérité par des exemples dans le cours de ce livre.

Je n'ai parlé que de la prose persane, dont la plupart des défauts disparaissent dans la poésie, qui admet les élans d'une imagination même déréglée.

La poésie est de tous les genres de littérature celui que les Persans cultivent avec le plus de succès, et vers

lequel les porte un penchant naturel. Pour exprimer leur opinion sur cet art divin, ils comparent la prose aux agrémens naturels d'une jeune mariée, et la poésie aux ornemens dont elle relève ses attraits. Par une métaphore plus hardie et non moins ingénieuse, ils se servent d'un même mot pour désigner l'art de disposer des perles et de versifier : les perles sont les paroles choisies, les idées gracieuses et brillantes, les images nobles, douces, fortes ou sublimes ; la composition entière forme le collier, qui a d'autant plus de prix et d'éclat, que le poète a mis plus d'art et de talent à choisir et à mettre en œuvre la matière dont il est formé.

Cette partie de la littérature persane est un parterre de roses, de fleurs char-

mantes, auquel les orientalistes n'ont dérobé que de légers bouquets, bien que plusieurs productions choisies avec discernement, rendues avec goût, épurées par la critique, méritassent de passer dans notre langue. Si la poésie des Arabes a plus de vigueur et d'énergie; si elle est plus propre à peindre les grandes passions, les sentimens élevés, à rendre les images d'une haute conception; si dans son tour resserré d'expression, elle se montre avare de mots et riche de pensées, on doit convenir que souvent sa concision dégénère en sécheresse, et la prive de cette cadence soutenue qui fait le premier charme des vers.

La poésie persane a un caractère tout opposé, et, loin qu'elle pêche par trop de concision, on pourrait lui re-

procher l'enflure et la prolixité. Gracieuse comme le langage de Pétrarque, du Tasse, de Métastase, elle a comme lui cette harmonie des consonnances, cette richesse d'images, cette pompe d'expressions, ce charme propre aux mots, qui nous enchantent dans les poètes italiens. Je ne prétends point toutefois établir un parallèle parfait entre les deux poésies : ce serait en vain qu'on chercherait dans cette partie de la littérature persane des compositions poétiques qui pussent rivaliser ces poèmes grandement conçus dont l'Italie s'honore, et où les brillantes couleurs de l'imagination ne servent qu'à parer l'édifice créé par le génie. Il faut l'avouer, le prestige, le mérite de la poésie persane résident presque en entier dans les pensées, dans les détails, nul-

lement dans l'ensemble d'un tout, dont les différentes parties soient habilement coordonnées et dépendantes les unes des autres; mais ce défaut est commun à tous les poètes orientaux, sans qu'on doive pour cela en négliger l'étude. Chaque littérature a ses beautés particulières, son caractère propre: en répandre la connaissance, c'est enrichir sa propre langue. D'ailleurs, aujourd'hui que les productions de l'antiquité ont été commentées, traduites, imitées de toutes les manières, ne pouvons-nous pas espérer de trouver dans une littérature encore vierge, quelques pensées nouvelles, quelques tours d'expressions, dignes d'être naturalisés?

J'ai cru ces réflexions utiles, avant de reprendre l'histoire de la littérature persane.

CHAPITRE IV.

Suite de l'histoire de la Littérature persane. — Règne de Mahmoud Chah-naméh Ferdouci.

Cette dynastie des Samanides, dont la plupart des princes se plurent à cultiver les lettres et à protéger les hommes à talens, avait donné à la littérature persane une impulsion qui ne fit que s'accroître sous les monarques suivans. Les rois, les princes, les émirs, les gouverneurs des villes même, entretinrent à leur cour des poètes destinés à célébrer leurs vertus, à chanter leurs hauts faits, à immortaliser leur

nom. Peut-être que l'amour des lettres les dirigeaient moins dans les faveurs qu'ils accordaient, que l'orgueil et le désir d'acquérir quelque célébrité ; cependant il est digne de remarquer qu'en général les Orientaux sont plus, qu'aucun autre peuple, sensibles aux charmes de la poésie et de l'éloquence, et honorent ceux que la nature a doués de ces dons précieux.

Tandis que les Samanides marchaient à leur ruine, que leur empire était la proie des guerres civiles, les hommes de lettres trouvaient un asile à la cour des rois du Karizme et des princes Bouïdes; mais bientôt la puissance de ceux-ci fut forcée de plier devant celle des Gaznévides, famille célèbre que les talens de Sébektéguin portèrent au trône, et qui parvint, sous Mahmoud,

à un degré de gloire dont le cours des siècles n'a pu altérer l'éclat.

Ce Mahmoud, grand conquérant et monarque très pieux, pour ne point dire fanatique, se vit à peine maître du trône, qu'il appela à sa cour les plus grands hommes de son siècle. Abou Rihan Albirouni, Alfarabius, Abou'l kaïr, plusieurs autres savans illustres, des poètes très célèbres, en firent l'ornement. Daulet-Chah nous apprend que ce prince entretenait quatre cents poètes, auxquels il avait donné pour chef Ansari, poète très distingué, et qui mettait en vers le récit des actions de son protecteur. Tous les poètes et les hommes de lettres de l'empire étaient obligés d'adresser leurs productions à Ansari *), pour

*) Ansari mourut en 431 de l'hég., 1040 de

qu'il en fît son rapport au Sultan. Vers le même temps florissaient Adhairi, qui s'est acquis une grande réputation par ses *Igrac* et ses *Ichticac*, et Asédi-Thousi, le maître de l'Homère persan.

Mais le plus célèbre de tous les grands hommes de cette époque est, sans contredit, l'immortel Ferdouci, auquel on doit le *Chah-naméh*, histoire ancienne de la Perse, en vers.

D'épaises ténèbres couvrent l'histoire du livre qui a servi de fondement à la production de son génie.

Les auteurs persans ne sont point d'accord sur l'origine et l'époque de la

---

J. C.; il avait composé une ode de cent quatre-vingt distiques, où se trouvaient décrites toutes les actions du sultan : ses richesses et son crédit étaient immenses.

composition du *Chah-naméh*. Selon les uns, il aurait été écrit sous le règne d'Yezdedjerd, d'après les nombreux ouvrages historiques que renfermait la bibliothèque d'Anouchirvan ; au pillage de Médaïn il serait tombé entre les mains d'un Abyssin, qui l'adressa à son prince comme un présent digne de lui être offert ; traduit en Abyssin, il aurait bientôt passé dans l'Inde, où Yacoub-Leïts le fit chercher. Un prince ordonna à son visir de le traduire. Celui-ci s'adjoignit quatre savans qui avaient la connaissance de l'ancienne langue de la Perse, et le travail fut achevé l'an 168 de l'hégire. De nombreuses copies s'en répandirent dans la Perse. Les Samanides lurent cette traduction avec tant de plaisir, qu'ils chargèrent le poète Dakiki de la

mettre en vers; mais à peine celui-ci eut-il rimé mille distiques, qu'il périt assassiné.

Selon un autre récit, un prince de la famille d'Anouchirvan, nommé Kor-Firouz, ayant été forcé de s'expatrier, vint à Gaznah sous le règne de Mahmoud; il errait dans les environs du palais lorsqu'il fut rencontré par l'Imam ou l'aumônier du Sultan, auquel il raconta ses malheurs. L'Imam, comme c'était sa coutume, lui offrit ses services, et sa proposition ayant été acceptée, il le présenta au Sultan. Mahmoud était assis au milieu d'un grand nombre de poètes qui récitaient leurs vers, lorsque Kor-Firouz fut introduit en sa présence. On venait d'apporter du Sédjestan un livre où était contenue l'histoire ancienne de la Perse.

Mahmoud avait ordonné qu'on le mît en vers; et chaque poète, empressé de répondre à ses désirs, offrait les essais de sa muse. La palme devait être décernée en ce jour. Kor-Firouz, instruit de cette circonstance, dit à l'Imam qu'il y avait dans son pays un ouvrage semblable. Lorsque Mahmoud eut entendu cela, il en éprouva beaucoup de joie, et il envoya quelqu'un dans le Farès pour chercher ce livre, car Kor-Firouz n'y pouvait retourner. Le livre fut en effet rapporté. Dans le même temps un prince du Kerman, sachant avec quelle ardeur Mahmoud rassemblait les ouvrages historiques, lui adressa un homme de la famille de Chapour-dzou'lactaf, nommé Azerberzyn, qui s'était beaucoup occupé de cet objet. L'auteur persan dont j'ai

tiré ces détails ajoute, que « parmi les « hommes qui travaillèrent à rédiger « l'histoire de Perse, était un nommé « Servazad, issu de la famille de Sam-« Nériman, et très-savant dans l'his-« toire de Sam, de Zal et de Roustem. « A l'aide de ces différens moyens, se « forma l'*Histoire des rois de Perse*, « *qui fut présentée au sultan Mah-* « *moud*. »

Ce que je viens de dire suffit pour prouver l'incertitude de l'origine du *Chah-naméh* : on peut toutefois assurer que les Persans possédaient encore après l'invasion des Arabes, plusieurs ouvrages historiques écrits en péhlevi, qui auront probablement été rassemblés, et d'après lesquels le *Chah-naméh* aura été composé.

Quoi qu'il en soit, différens princes

tentèrent en vain de faire mettre cette histoire en vers. Dakiki, que les Samanides avaient chargé de cette belle entreprise, ne put que la commencer. Mahmoud, voulant exciter une noble émulation, ouvrit un concours dans lequel Ansari obtint la couronne; mais nous ne connaissons point la production qui la lui mérita. Asédi, plusieurs fois engagé par le Sultan à versifier le *Çhah-naméh*, s'en excusa sur son âge et la faiblesse de son talent. Enfin Ferdouci entra dans la lice, et s'élevant avec la force de l'aigle au-dessus de ses rivaux, il composa ce poëme immortel que l'on a comparé, avec plus d'enthousiasme que de vérité, aux productions d'Homère et de Virgile.

Ferdouci était fils d'un laboureur ou d'un jardinier de Thous, ville du Ko-

rassan ; il s'appelait Hassan. Ferdouci, ou correctement Firdevci, est un surnom qui fut donné à son père ; parce qu'il prenait soin d'un jardin délicieux nommé *Firdevs*, paradis.

Comme les peuples se plaisent à accompagner la naissance des grands hommes de quelque prodige, on rapporte qu'au moment de sa naissance, son père le vit en songe se tourner du côté de l'Occident, et élever sa voix, dont le bruit fut répété par tous les échos d'alentour. Frappé de cette vision, Ishac, c'est le nom du père de Ferdouci, alla la répéter à un homme très savant dans l'explication des songes, qui y vit le signe de la célébrité de son fils, et lui prédit que les talens poétiques du jeune enfant seraient l'objet des discours du monde entier. Cette

explication était naturelle : la poésie conduisait alors aux honneurs. Mnisarchus, interrogeant l'oracle d'Apollon sur la naissance de son fils, en reçut cette réponse, qui ressemble beaucoup à celle du *prophète* persan : « Heureux Mnisarchus ! le ciel te promet un fils ; le monde sera rempli de sa renommée, et lui décernera avec des cris de joie la couronne sacrée. »

Ayant éprouvé quelque vexation du gouverneur de Thous, Ferdouci vint à Gaznah pour porter ses plaintes à la cour ; il y demeura quelque temps sans obtenir justice ; et comme il était privé de fortune, il se mit à faire des vers pour assurer son existence. Un jour il s'introduisit chez le poète Ansari, sous un costume grossier, et qui allait lui attirer le mépris, lorsqu'il ravit l'ad-

miration des assistans par son esprit. Ansari lui ayant proposé plusieurs vers très difficiles afin d'essayer son talent, ils furent pour lui l'occasion d'un nouveau triomphe : alors Ansari l'admit dans sa société. C'était dans le temps que Mahmoud pressait les poètes de la cour de mettre en vers le *Chah-naméh*. Aucun d'eux ne se sentait assez de génie pour un tel travail. Ferdouci n'hésita point à s'en charger. Dès-lors Mahmoud, qui avait été charmé de quelques pièces composées par ce poète à son honneur, lui fit donner un logement dans son palais, et ordonna qu'on lui assignât une pension, et qu'on lui fournît tout ce qui serait nécessaire pour son entretien et sa subsistance.

Ferdouci passa quatre années à Garznah, occupé de son entreprise, et

quatre autres années à Thous sa patrie. Au bout de ce temps, il présenta à Mahmoud quatre parties de son poëme qui étaient entièrement achevées. Mahmoud en fut très satisfait; et Ferdouci continua son travail avec la même ardeur, recevant de temps à autre des marques de la faveur du prince. Son bonheur était parfait, lorsqu'un courtisan puissant, dont il avait refusé de chanter les louanges, résolut de le perdre : il l'accusa de tenir à la secte des Carmathes. Cette ruse eut d'autant plus de succès, que Mahmoud pratiquait la doctrine des Sunnites *), et se déclarait l'ennemi de tous ceux qui n'avaient pas les mêmes opinions que lui. Ferdouci eut beau protester de la pu-

*) *Voy.* ci-devant, tom. IV, pag. 17.

reté de sa croyance, il ne fut point écouté, et tomba dans la disgrâce, livré même à la crainte que le ressentiment du prince n'allât jusqu'à mettre ses jours en danger. Enfin, ayant terminé une autre partie de son histoire, il la présenta à Mahmoud. Au lieu des récompenses qu'il avait droit d'attendre, il reçut 60,000 drachmes. Plein de ressentiment il prit la somme, alla aux bains, donna 20,000 drachmes à celui qui en avait le soin, 20,000 autres à un marchand de liqueur, et distribua en aumônes les 20,000 qui lui restaient. S'étant ensuite procuré l'exemplaire du *Chah-naméh* qu'il avait offert à Mahmoud, il y ajouta une satire virulente, dans laquelle il se livrait à toute son indignation pour la conduite du prince à son égard. Cette satire est regardée

comme le plus beau morceau que les Persans possèdent dans ce genre. J'en traduirai quelques passages.

« Vois la générosité de ce pauvre
« monarque ! chante ses louanges, et
« demande le prix de tes veilles.

« La chose la plus vile est préférable
« à un tel roi, qui n'a ni foi, ni mœurs
« ni religion.

« Le sultan Mahmoud est sans doute
« privé d'intelligence, puisque son cœur
« rejette la générosité ;

« Mais que peut-on attendre du fils
« d'un esclave, quoiqu'il possède un
« trône !

« Elever des gens qui sont indignes
« de la grandeur, n'est-ce point jeter
« de la poussière dans les yeux, perdre
« le fil de la raison, nourrir un serpent
« dans son sein ?

« Un arbre qui porte des fruits amers,
« quand même vous le planteriez en
« paradis, que vous l'arroseriez avec
« l'eau du fleuve de l'éternité, que vous
« humecteriez ses racines du miel le
« plus doux, il conserverait toujours
« sa nature, et ne cesserait de produire
« des fruits amers.

« Mettez l'œuf de la corneille,
« déposé dans l'obscurité, sous le paon
« du verger du paradis, et tant que cet
« oiseau le couvrira, nourrissez-le avec
« des figues de ce jardin, au lieu de
« millet; donnez-lui de l'eau de la fon-
« taine de *Selsébil;* *) que l'ange Ga-
« briel même souffle sur cet œuf, l'œuf
« de la corneille n'engendrera jamais
« qu'une corneille; le paon du verger
« aura travaillé en vain.

---

*) Fontaine du paradis.

« Otez un serpent de son repaire ;
« placez-le dans un parterre de rose,
« où il goûte un doux repos ; satis-
« faites tous ses désirs : abreuvez-le
« de l'eau de la fontaine de vie, ja-
« mais il ne sera votre ami, et fi-
« nira par vous empoisonner de son
« venin.

« Qu'un jardinier arrache le petit
« d'un hibou à sa solitude, pour le pla-
« cer dans son jardin ; que le rameau
« du rosier serve de lit à cet oiseau
« pendant la nuit ; que son trône soit
« à l'aurore le sommet de la hyacinthe,
« il retournera à son nid obscur et
« désert, dès qu'il aura recouvré la
« liberté de ses ailes.

« Ce n'est point à faux que notre
« prophète a dit :

Toute chose retourne à son origine.

« Si tu passes auprès d'un marchand « d'ambre, tous tes vêtemens en con- « serveront l'odeur. Approche-toi de « l'atelier d'un serrurier : tu n'en rap- « porteras que du noir.

« Qu'y a t-il d'étonnant de ne rien « tirer de bon d'un mauvais naturel ? « Peut-on ôter à la nuit son obscurité ?

« N'attendez rien du fils d'un homme « impur; car un nègre, bien qu'il se « lave, conserve sa couleur.

« Si le monarque puissant avait en « partage la délicatesse et l'honneur, « il apprendrait par ce discours la « science de la libéralité; il aurait reçu « de l'exemple des monarques anciens, « la leçon que je lui donne aujour- « d'hui; il n'obscurcirait point ainsi sa « gloire; il récompenserait mieux mon « ouvrage.

« O Mahmoud ! toi qui soumets les
« contrées[1], si je ne t'inspire aucune
« crainte, du moins crains la Divinité.
« Pourquoi m'as-tu traité avec mépris ?
« N'appréhendes-tu rien de mon esprit,
« dont les coups sont aussi dange-
« reux que ceux d'un glaive sangui-
« naire ? »

A la lecture de cette satire, Mahmoud entra dans une colère qu'il est plus facile de concevoir que d'exprimer. Ce grand prince, qui avait étendu sa domination sur de vastes contrées, voyait sa puissance bravée par le fils d'un jardinier, et ses nombreuses armées ne lui offraient aucun secours contre les atteintes qu'il portait à sa gloire. Il fit chercher Ferdouci pour le punir de son insolence, sans pouvoir le trouver, et la satire se répandit en peu de temps

partout l'empire, et se grava dans les cœurs.

Cependant, Ferdouci se tint caché dans Gaznah pendant quatre mois; il vint ensuite à Hérat, puis à Thous; et après avoir fait ses adieux à sa famille et à sa patrie, il se retira à Rostemdar, auprès du gouverneur de cette ville, qui le reçut avec bonté, et lui offrit cent soixante pièces d'or pour qu'il effaçât le nom de Mahmoud de sa satire. Ferdouci ayant consenti à cela, il revint à Thous, y vécut dans l'obscurité et dans l'oubli, et y mourut en 411 de l'hégire, 1020 de J. C. Cependant Mahmoud poursuivait le cours de ses conquêtes. Un jour qu'il écrivait au roi de Déhli, il se tourna vers son Vézir Ahmed-Méimendi, et l'interrogea sur le parti qu'il faudrait prendre si ce prince re-

fusait de céder à ses propositions. Le ministre répondit par ce vers du *Chah-naméh* : « Si la réponse n'est pas con-« forme à tes désirs, garde-toi, Afra-« siab, de remuer la massue et d'en-« trer en lice. » Mahmoud se rappela alors l'injustice qu'il avait commise envers Ferdouci, et s'informa de son sort. Méimendi saisissant cette occasion, lui dit que ce poète était vieux, infirme, et qu'il vivait ignoré dans sa patrie. Aussitôt le Sultan fit charger douze chameaux d'indigo, et les envoya en présent à Ferdouci. Lorsque les chameaux arrivèrent à la porte de Thous, ils se rencontrèrent avec le corps de cet illustre poète qu'on allait mettre en terre. On porta les présens à sa sœur, qui les refusa, en disant : « *Je n'ai que « faire des richesses des rois.* »

Si nous devons en croire Daulet-Chah, la mort aurait surpris Ferdouci avant qu'il eût terminé son ouvrage. Sentant sa fin approcher, il appela près de lui Asédi-Thousi, qui avait été son maître, et lui confia la crainte où il était que personne ne pût achever de mettre en vers le Chah-naméh. Asédi le tranquillisa, en promettant de s'en acquitter lui-même; et en effet, étant sorti de chez son élève, il se mit à travailler la nuit et le jour suivant; et lorsqu'il retourna près de Ferdouci, il lui présenta quatre mille distiques qui terminaient le poëme. Le travail d'Asédi commence au premier moment de l'invasion des Arabes en Perse, et à l'arrivée de Mogairéh-ben-Chobed près de Yezdedjerd : ainsi il comprend le récit des

guerres de Saad-ben-Vaccas, général arabe, contre les princes persans, et la conclusion du Châh-naméh. Mais le même Daulet-Chah observe que les critiques distinguent facilement le style d'Asédi de celui de Ferdouci. Je ne sais si cette anecdote mérite quelque confiance; toutefois Ferdouci avoue, dans le cours de son poëme, qu'il avait passé trente ans à le composer; qu'il était âgé de soixante-six ans lorsqu'il le termina, et que l'ouvrage entier contenait soixante mille distiques *).

---

*) Voici comment Ferdouci s'exprime sur ces faits:

« Soixante mille distiques peuvent-ils n'of-
« frir que des paroles dignes d'éloges et capa-
« bles de plaire?

« Personne ne voit un livre écrit en persan
« qui contienne trente centaines de distiques.

Les rois ont succédé aux rois, de nouvelles dynasties aux anciennes ;

« Si vous recherchez dans ce poëme les « mauvais distiques, ils seront vraisemblablement au-dessous de cinq cents.

« Un tel monarque, un prince généreux « (Mahmoud) qui dans le monde brille entre « tous les rois, n'a point jeté un regard sur ces « récits, la faute en est aux langues malignes « et à la mauvaise fortune.

« Un homme à mauvaise langue a porté en« vie à mes succès ; mes marchandises ont « perdu de leur valeur auprès du monarque : « lorsque le ministre lira au souverain ces dis« cours élégans, il en reconnaîtra le mérite in« trinsèque.

« Alors je recevrai de ses trésors un prix « qui me comblera de joie. Puissent les gens « mal intentionnés être toujours loin de lui ! « Ensuite il (le ministre) me rappellera au « souvenir du monarque : peut-être qu'alors « les peines que j'endure, semblables à une « [illegible]ce, produiront leurs fruits.

les ouvrages des hommes ont cédé aux efforts du temps ; la face poli–

« Puisse la couronne et le trône de ce prince « être éternels ! sa fortune briller d'un éclat « plus grand que le soleil ! Le prophète a dit « que la science est un secours pour l'homme. « Il faut éprouver la tristesse et la joie ; il faut « goûter de toutes sortes d'amertumes et de « breuvages âcres en cette vie. Les jeunes gens » savans et d'un heureux naturel n'acquièrent « point les talens sans passer par des épreuves. »

Ailleurs il dit :

« A Dieu ne plaise que tu aies jamais un « méchant pour ami ! Le monde passe égale- « ment pour les grands et les petits : pourquoi « l'homme sage se laisserait-il donc aller au « chagrin ? Bien des hommes plus grands et « plus petits que moi ont cessé d'exister. Ne « sortirai-je donc point de mon assoupisse- « ment ? Lorsqu'il a passé soixante-six ans de « sa vie, l'homme que le dépit anime ne doit-il « pas revenir à des sentimens de bonté ?

tique de la Perse a été renouvelée plusieurs fois ; la langue a éprouvé l'influence de ces révolutions ; et cependant Ferdouci vit, jeune encore, dans le souvenir de l'Orient : sa renommée, pleine d'éclat et de force, se tient debout au milieu des ruines de tout genre, semblable à ces pyramides *dont la masse indestructible a fatigué le temps*. Par quel effort du génie une

---

« Puisque j'ai terminé cet ouvrage digne de « renommée, on parlera de moi sur toute la « face de la terre. Non, je ne mourrai plus ; « je suis assuré de vivre, maintenant que j'ai « répandu la semence de mes discours. Tout « homme doué de raison, d'esprit et de piété, « comblera ma mémoire de bénédictions après « mon trépas. »

Ferdouci s'exhortait, à ce qu'il paraît, dans ces vers, à se consoler de l'injustice de Mahmoud par l'espoir de l'immortalité.

telle réputation a-t-elle donc été acquise? Est-ce par la grandeur des conceptions, la richesse des images, le sublime des pensées, le charme du style? ou le Chah-naméh ressemblerait-il à ces monumens dont l'antiquité fait le seul mérite, et qu'une vieille admiration, consacrée par le cours des âges, a seule garantis de la destruction?

M. W. Jones, dont la brillante imagination égalait les vastes connaissances, et qui parlait plutôt en enthousiaste qu'en sage critique d'une littérature qu'il cultivait avec ardeur et succès, plaçait le Chah-naméh presque sur la même ligne que les poëmes d'Homère. Un voyageur anglais, M. Scott-Waring, dont on ne saurait trop louer l'instruction variée et la critique, tout en avouant la grande réputation du

Chah-naméh dans la Perse, est très éloigné de le comparer aux productions du prince des poètes de l'antiquité, et le jugement qu'il en porte mérite toute confiance.

« C'est improprement, selon moi, qu'on a donné le nom de poëme épique au Chah-naméh, et que S. W. Jones l'appelle une suite de poëmes épiques.

« Il renferme une période de trois mille sept cents ans. Quoique les critiques n'aient point assigné la durée d'action de l'Epopée, il ne paraît pas qu'elle puisse s'étendre aussi loin ; c'est d'ailleurs plutôt un poëme historique, comme la Pharsale de Lucain, qu'un poëme épique, comme l'Enéide et l'Iliade : on peut le définir un poëme historique, animé par les créations de la fable.

« Il ne semble pas que le poète ait voulu le faire tourner au profit de la morale, ni qu'il ait eu en vue autre chose que d'embellir des faits qui étaient venus jusqu'à lui par tradition, ou qu'il avait trouvés dans les légendes des Guèbres. Les récits sont embrouillés et confus, et ne peuvent être compris que par la connaissance antérieure du corps de l'ouvrage; les épisodes sont intercallés dans les épisodes; la paix et la guerre se succèdent; les siècles s'écoulent sans que le poëme éprouve aucun changement dans sa conduite; le même prince continue de résister aux armes des Persans; le même héros conduit ces derniers à la gloire. Il a fallu supposer la succession de deux Afrasiab et de deux Roustem, pour diminuer l'embarras et la confusion de la fable

entière. Le caractère de Nestor produit les plus grands résultats. Son éloquence, l'expérience que ses longues années lui ont acquise, lui donnent le pouvoir admirable d'apaiser les dissensions d'un conseil divisé; mais à quoi le grand âge de Zal et de Roustem est-il utile, puisqu'ils le partagent avec tout le monde? »

Cette opinion se trouve en partie confirmée par celle d'un illustre orientaliste, M. Silvestre de Sacy.

« Quelque jugement que l'on porte
« des morceaux où le talent du poète
« se montre avec le plus d'avantages,
« il nous semble qu'en beaucoup d'en-
« droits il reste au-dessous de quel-
« ques-uns des historiens persans qui ont
« écrit en prose, tels que Chéref-eddin-
« Ali, Yezdi, Mirkond, Kondémir,

« Vassaf....... Il est d'ailleurs bien dif-
« ficile que le genre même de poésie
« dans lequel est composé le Chah-
« naméh, ne nuise essentiellement à la
« force et à la noblesse d'expression,
« ainsi qu'à la variété de style qu'exige
« l'épopée. Des distiques composés sur
« une mesure constamment la même,
« formés de deux vers qui riment en-
« semble et renferment presque tou-
« jours un sens complet, ne présentent
« que de faibles moyens au génie poé-
« tique, quand il s'agit de grandes com-
« positions. Une seule observation fera
« sentir tout le défaut de ce genre de
« poésie; c'est que très fréquemment
« des distiques peuvent être omis,
« ajoutés ou déplacés; que dans chaque
« distique, l'ordre des mots peut être
« interverti; que des expressions peu-

« vent être substituées à d'autres sans
« que la suite des idées en souffre, sans
« même qu'il soit possible de déter-
« miner quelle leçon mérite la préfé-
« rence. C'est ce qu'on éprouve à chaque
« instant dans le Chah-naméh, quand
« on en compare deux ou trois manus-
« crits (3). Il est peu de pages qui n'of-
« frent des exemples de distiques trans-
« posés, omis ou interpolés, et peu de
« distiques qui ne présentent plusieurs
« variantes. »

Ces dernières observations sont d'une exactitude rigoureuse ; et pour peu qu'on ait lu quelques pages du Chah-naméh, on est fatigué de ce retour constant des vers, qui

Seuls et jetés par ligne exactement pareille,
De leur chute uniforme importunent l'oreille.

Cependant, en y réfléchissant bien,

on trouve, ce me semble, la cause de la célébrité de ce poëme dans sa matière et dans son étendue.

Ferdouci avait choisi un sujet qui devait intéresser la nation. A l'époque où il vivait, la Perse renfermait un grand nombre de familles qui, bien qu'elles eussent embrassé l'Islamisme, tenaient toujours à la noblesse de leur origine, et se prétendaient issues des anciennes maisons de Perse. Les unes voulaient descendre des héros du Sistan, de la maison de Zal et de Roustem; les autres, des princes du Farès; d'autres enfin, des souverains du Mazendéran ou des différentes provinces de la mer Caspienne : il n'y avait point de dynastie musulmane qui ne fît remonter son empire à quelque ancien roi Sassanide. Avec quel enthousiasme ne dut-

on pas recevoir un poëme qui célébrait les faits sur lesquels reposait cette noblesse, l'immortalisait, en transmettait les titres aux âges les plus reculés! Le Chah-naméh devint pour la Perse ce que les poëmes d'Homère étaient pour la Grèce, des archives où chaque famille allait chercher l'histoire de ses ancêtres. Le Chah-naméh a encore un genre de mérite qui le rapproche de l'Iliade et de l'Odyssée. Ferdouci avait composé son poëme d'après des sources originales; il avait connu plusieurs ouvrages écrits en ancien persan, ou récemment traduits de l'idiome des Sassanides. Ces livres se perdirent avec le temps; mais le Chah-naméh survécut; et comme on n'ignorait point la nature des matériaux employés par Ferdouci, les écrivains des siècles pos-

térieurs n'eurent d'autre guide que ce poëme, d'autre autorité que la sienne, pour tracer l'histoire ancienne de la Perse. Aussi le Chah-naméh est-il mis par les historiens au nombre des ouvrages originaux, *asli.*

L'étendue du Chah-naméh excita une admiration égale à l'enthousiasme qu'inspira son sujet. Jusqu'alors les poètes avaient publié quelques odes destinées à célébrer les vertus ou les hauts faits d'un prince, mais ils ne s'étaient jamais livré à la composition d'un ouvrage de longue étendue. *) En vain les monarques Sassanides, les Samanides, avaient formé le projet de faire mettre en vers l'histoire du royaume,

*) Il faut faire une exception en faveur de Roudégui : nous avons vu précédemment qu'il mit en vers le livre de Cahilah et de Dimnah.

afin qu'elle se fixât plus facilemeut dans la mémoire. Les poètes s'excusaient à l'envi sur l'immensité du travail ; mais Ferdouci, plein de confiance dans son talent, l'entreprit; et après trente ans de travaux, il mit au jour un poëme de cent vingt mille vers.

D'autres raisons que nous n'avons point aujourd'hui les moyens de connaître, contribuèrent peut-être également à la célébrité du Chah-naméh. Peut-être ce style aujourd'hui si simple avait-il à cette époque un genre de beauté que le goût européen ne peut apprécier ; peut-être l'imagination de Ferdouci avait-elle enfanté une partie de ces récits fabuleux qui remplissent l'histoire des deux premières dynasties ; peut-être enfin les Persans mettaient-ils un grand prix à un livre dans lequel les

mots arabes se trouvaient en très petite quantité, et où la langue nationale existait dans sa pureté.

On se rappelle de ces acteurs, connus sous le nom de *Rhapsodes*, qui détachaient des fragmens d'Homère, et parcouraient la Grèce ravie de les entendre. Les uns chantaient la valeur de Diomède; les autres, les adieux d'Andromaque; d'autres, la mort de Patrocle, celle d'Hector, etc. Ferdouci a éprouvé le même sort. De nos jours encore, des espèces de bouffons courent les villes et la campagne, et récitent et mettent en action différentes épisodes du Chah-naméh; ils choisissent de préférence les hauts faits de Roustem. Le peuple, charmé de récits qui flattent l'orgueil national, en rappelant les exploits des héros de l'antiquité persane,

se presse autour d'eux, les écoute avidement, et préfère ce genre de plaisir à tout autre.

Il est temps de mettre nos lecteurs à même de juger du style du Chah-naméh, en leur en offrant quelques extraits. J'aurai soin de choisir des morceaux qui puissent donner une idée du talent du poète dans le genre sublime et gracieux.

Dans le passage suivant, Sam raconte à Manoutchéher ses exploits contre les Dives du Mazendéran.

« Dès que le roi parut, Sam baisa la « terre et s'avança à sa rencontre. Ma- « noutchéher était assis sur un trône « d'ivoire; une couronne de rubis et « d'émeraudes brillait sur sa tête. Il « complimenta le héros, le fit asseoir,

« près de lui, et l'interrogea sur les « Dives du Mazendéran, guerriers va-« leureux, dont la férocité dans les « combats égalait celle des loups affa-« més. » Sam répondit en ces termes à ses questions :

« Grand roi ! puisses-tu vivre éter-« nellement et être à l'abri des perfides « desseins des méchans ! J'arrivai à cette « ville des Dives, de ces Dives plus ra-« paces que les lions, plus légers que « les coursiers arabes : vous prendriez « pour des tigres de combats ces guer-« riers qu'ils appellent *Segsar*. Dès « qu'ils apprirent mon arrivée, ils « commencèrent à perdre la tête ; c'é-« tait l'effet de ma réputation : ils sorti-« rent tous de la ville, après y avoir jeté « le trouble et la confusion. Cependant « les armées s'ébranlèrent et le jour fut

« obscurci *). Les unes couvraient les
« colines, les autres les vallées : la
« crainte s'empara de mes troupes. Je
« songeais au moyen d'y remédier, lors-
« que soulevant ma massue du poids de
« soixante-dix mans (livres), j'ai laissé
« mon armée dans la plaine, et je me
« suis avancé contre ces terribles enne-
« mis. Sous mes coups sont tombés
« leurs têtes; par ma vaillance ont été
« flétries les grâces de leurs visages.
« Cependant le neveu du monarque
« puissant, de Salem, se dirigeait vers
« moi à la tête de ses combattans, sem-
« blable à un loup. On le nommait
« Kurkvaï; sa taille égalait la hauteur
« du cyprès. Issu de Dhohac par sa

---

*) Par le nombre des combattans.

« mère, il avait une bravoure telle que
« ses guerriers n'étaient que poussière
« auprès de lui. La poussière que ce
« héros fit voler répandit la pâleur sur
« les visages de nos vaillantes troupes.
« Alors j'ai levé cette massue qui d'un
« seul coup abat ses adversaires, et je me
« suis précipité au milieu des bataillons
« ennemis. Mon coursier pousse un hen-
« nissement plus terrible que le cri de
« l'éléphant ; la terre est agitée comme
« les flots de la mer en fureur : mes
« guerriers reprennent courage, et se
« jettent, têtes baissées, contre leurs
« adversaires. Kurkvai entend ma voix ;
« il entend le bruit des coups de cette
« massue, qui pulvérise la tête des hé-
« ros. Dans le désir de me combattre,
« éléphant terrible, il s'approche de

« moi et cherche à me prendre dans la « cavité de son filet *). Prévoyant ses « desseins, j'ai évité le péril; et saisis- « sant en main l'arc de Kaïan et la flèche « ferrée de bois de peuplier, j'ai fait « voler cette flèche plus rapidement « que l'aigle ne s'élève, et l'ai enfoncée « dans le sein de Kurkvai, qu'elle a « dévoré comme la flamme. Mon arc « fut si puissant, que son casque fut « cloué à son cerveau. Je le vis s'avan- « cer à l'instant comme un éléphant « ivre de rage : il avait en main un « glaive indien. Je croyais, ô grand « roi! à son impétuosité, que les mon- « tagues allaient s'ébranler de terreur. « Plus il se hâtait, plus je l'attendais « de pied ferme. J'attendais qu'il fût

*) Il est ici question du kémend, de cette espèce d'arme dont j'ai parlé ci-d., t. III, p. 178.

« assez proche pour pouvoir le com-
« battre. Lorsque j'ai vu ce héros va-
« leureux près de moi, j'ai étendu mes
« bras, et, le saisissant par sa cein-
« ture, semblable à un lion, dans ma
« fureur, je l'ai renversé de son che-
« val, et lui ai plongé mon épée dans
« le sein. L'armée, témoin de la mort
« de son roi, tourna le dos; les val-
« lées, les colines, les déserts, les
« montagnes, servirent d'asiles aux
« fuyards : dix mille ennemis, tant fan-
« tassins que cavaliers, ont couvert la
« campagne de leurs cadavres. Avant
« le combat, Kurkvai, ce monarque,
« ce guerrier plein d'audace, en con-
« duisait trente mille. Quel pouvoir,
« ô prince! les méchans auraient-ils
« sur ta fortune, sur les serviteurs de
« ton trône? »

Voici une description qui donnera une idée des *similitudes* employées par Ferdouci.

« Barzev regardait les dix guerriers
« qui s'avançaient ; il était comme un
« lion errant et affamé qui cherche
« une proie. Aussitôt il se revêtit de
« sa cotte de maille et se ceignit les
« reins d'une ceinture d'or ; sa tête
« disparut sous un large casque turc,
« et son carquois se remplit de flèches
« meurtrières. Rien ne pouvait égaler
« la vivacité de ses mouvemens ni la
« la terreur qu'il inspirait ; tantôt il
« demeurait suspendu aux harnois de
« son coursier, et tantôt il se tenait
« ferme et droit sur la selle, et alors
« il ressemblait à une montagne qui
« s'agite. Quand il s'avançait, ainsi
« qu'un nuage menaçant, avec son

« long javelot et son sabre éclatant
« comme le diamant, on l'aurait pris
« pour le firmament chargé d'étoiles,
« pour le jour qui luit, pour une ri-
« vière qui coule au milieu d'une prai-
« rie. Etendait-il ses bras, dont la lon-
« gueur égalait celle des branches du
« platane; on aurait dit un arbre
« d'acier. »

Les descriptions d'un genre agréable sont très brillantes dans le Chahnaméh. L'auteur veut-il peindre un jardin délicieux : « la rose, dit-il, y
« fleurit perpétuellement; les bordures
« de ses parterres sont couvertes de tu-
« lipes et d'hyacinthes; l'air en est doux
« et parfumé. On n'y éprouve ni les excès
« de la chaleur ni ceux du froid; mais il
« y règne un éternel printemps; le ros-
« signol ne cesse de faire entendre ses

« concerts dans ses bosquets enchan-
« teurs; la gazelle se joue sur ses cô-
« teaux. »

Le poète veut-il donner une idée de la pompe qui accompagnait Kosrou dans ses marches; il développe toute la richesse de son imagination.

« On conduisait avec l'illustre Kos-
« rou trois cents chevaux de main,
« dont les harnois étaient garnis d'or-
« nemens d'or; à leur suite marchaient
« à pied onze cent soixante serviteurs
« du monarque, la main armée d'une
« lance; puis mille quarante beaux gar-
« çons, qui, sous des habits de bro-
« card, portaient des cuirasses, et mar-
« chaient armés de sabres. Derrière eux
« venaient sept cents fauconniers, au
« soin desquels étaient confiées diverses
« sortes d'éperviers et de faucons : trois

« cents cavaliers les suivaient, condui-
« sant tous des panthères. On voyait
« après eux soixante-dix lions et tigres
« enchaînés et serrés étroitement dans
« des couvertures de brocard de la
« Chine : ils étaient habilement dressés
« pour la chasse, et avaient la gueule
« fermée par des chaînes d'or. Là,
« marchaient aussi sept cents chiens,
« qui prenaient la biche à la course au
« milieu des plaines. Un milier de mu-
« siciens destinés à accompagner de
« leurs instrumens le plaisir de la
« chasse, venaient ensuite, montés sur
« des mulets, et portant sur la tête
« une couronne d'or. Pour le trans-
« port du trône, de la tente royale,
« des tapisseries, des drapeaux, des
« tentes, des bêtes de chasse, le cor-
« tège était accompagné de cinq cents

« chameaux. Deux cents esclaves en-
« tretenaient des cassolettes allumées,
« dans lesquelles ils faisaient brûler
« l'ambre et le bois d'aloës ; deux cents
« jeunes gens attachés au service du
« monarque portaient des narcisses et
« du safran : tous marchaient en avant,
« afin que le vent venant à souffler,
« portât de toutes parts l'odeur de ces
« parfums. Ces jeunes gens étaient pré-
« cédés par cent chameaux chargés
« d'eau musquée, qu'ils répandaient
« sur la route où devait passer Kos-
« rou, afin que si le zéphir s'éle-
« vait, il portât cette eau aromatisée
« sur le prince, rejeton d'une tige il-
« lustre. Trois cents jeunes gens sem-
« blables à des rois l'accompagnaient,
« couverts de vêtemens de diverses
« couleurs. C'était au milieu de ce

« brillant cortège que s'avançait Per-
« viz, orné du diadême et de pendans
« d'oreilles, et vêtu d'une riche étoffe
« tissue d'or. Des bracelets, un collier,
« une ceinture d'or, dont les agrafes
« étaient ornées de pierreries précieu-
« ses, composaient sa parure. »

J'ajouterai encore ici la description que Ferdouci fait de la cour de Féridoun.

« Jamais aucun printemps ne vit et
« ne verra un tel roi. Dans ce paradis,
« règne toujours la saison printannière;
« sa terre est toute ambre; les pierres
« sont en or pur; le roi a pour demeure
« le ciel le plus élevé. Aucune mon-
« tagne n'égale la hauteur du portique
« de ses palais; aucune plaine ne possède
« l'étendue de son hippodrome. Lors-
« que j'arrivai à son palais, sa tête entra

« en conseil secret avec les astres *).
« D'une main il tenait un éléphant, et
« de l'autre un lion. La terre était au-
« dessous de lui comme un marche-
« pied ; des éléphans portaient son
« trône d'or ; le cou des lions vigou-
« reux était orné de colliers, de pierres
« précieuses. Je me suis avancé avec
« pompe vers le monarque. J'ai vu son
« trône composé de turquoises précieu-
« ses ; il y siégeait tel que la lune au mi-
« lieu du firmament. Sur sa tête était
« une couronne de pierres précieuses. »

Ces différens extraits suffiront, je crois, pour donner à mes lecteurs une idée du genre de style et de l'imagination de Ferdouci.

---

*) Le poète, comparant le monarque au maître du ciel, lui donne les astres pour conseillers.

CHAPITRE IV.

De quelques poètes persans; de Féleki, de Kacani et d'Anvéri; — du genre de poëme nommé Cassidéh.

Tandis que Ferdouci s'immortalisait par le Chah-naméh, un grand poète, Abou'lola, ravissait l'admiration des Arabes par les accens sublimes de sa muse, par des odes pleines de poésie, où il se plaisait à imiter les anciens poètes de sa nation. Sa réputation ne se renferma point dans l'Arabie seulement, mais elle se répandit dans toute la Perse, où ses productions excitèrent un enthousiasme général. Les poètes ambitionnèrent la faveur de se for-

mer sous un si grand maître. Les élèves les plus illustres d'Abou'lola furent Féléki et Kacani, qui ne se rendirent pas moins célèbres par leurs poésies que par leurs connaissances en astronomie et dans les sciences exactes. Ces deux poètes vécurent sous la protection de Manoutchéher, prince du Chirvan. Kakani, voué aux exercices de la religion, haïssait la dissipation d'une vie passée dans le tumulte et les plaisirs de la cour. Pour s'assurer de sa personne, le prince le fit enfermer dans son palais; mais le pieux prisonnier trouva le moyen de s'échapper.

Les œuvres de ces poètes portent le cachet de l'école où ils avaient été formés : elles sont très-éloignées de la douceur et de l'harmonie qui ca-

ractérisent les productions poétiques de Ferdouci, de Djami et des écrivains persans. On y trouve un grand nombre d'expressions, de phrases même purement arabes. Les auteurs persans avaient conçu un tel amour de cette langue, que c'était parmi eux un mérite d'intercaller des vers arabes dans une pièce écrite en persan. On peut se rappeler qu'à l'époque de la renaissance des lettres, les auteurs occidentaux se plaisaient également à orner leurs écrits de phrases grecques et latines. Dans ce distique,

Celle dont la présence chasse les ténèbres les plus épaisses est venue me trouver la nuit.

D'où peut me venir, me suis-je écrié, cette faveur de la fortune?

le premier vers est arabe, et le second persan.

Voici cet autre exemple d'alliance de cette nature.

« *Jusqu'à quand attendrai-je , mon ami ,*
« *dans cette maison obscure ?*

« Jusqu'à quand tiendrai-je le doigt sur ma « bouche, et la tête sur mon genou ? Accours, « ô échanson ! apporte d'heureuses nouvelles. « Quand donc mes jours reviendront-ils pros- « pères comme ils l'étaient ? »

La mort de Mahmoud livra les provinces orientales de la Perse à de grands troubles, qui eurent sans doute de l'influence sur la littérature, et en ralentirent la culture. A cette époque nous trouvons plusieurs poètes originaires de Déhli, ou qui y habitaient. Cependant les hommes de lettres trouvèrent un protecteur plein de zèle et de noblesse dans le sultan Sind-

jar, le Seldjoukide. Sa cour, comme celle de Mahmoud, fut fréquentée par un grand nombre d'écrivains en tout genre, parmi lesquels il faut distinguer Anvéri, le Catule des Persans.

Anvéri naquit dans le voisinage d'Abiverde, ville du Korassan; il fit ses études à Thous, dans le célèbre collége, *Médresséh Mansouriéh*, et obtint un égal succès dans les lettres et dans les sciences. Le hasard développa le charme de ses talens, et lui ouvrit le temple de la fortune. Un soir qu'il était tristement assis sur la porte du collége, les équipages de Sindjar vinrent à passer. Parmi les personnes qui composaient le cortége, il distingua un homme richement vêtu, monté sur un cheval paré avec luxe, et servi par de nombreux esclaves. Il s'informa de son rang

et de son emploi. On lui dit que c'était le poète de la cour. « Quoi! s'écria-t-il, les vers sont honorés à ce point? J'en jure par le Très-Haut, je veux éclipser sous peu tout ce qu'il y a de poètes à la cour du Sultan. » L'imagination exaltée, il compose la nuit même une ode en l'honneur de Sindjar, et la lui présente le lendemain. Le génie imprime à toutes ses productions un caractère qu'on ne saurait méconnaître; et Anvéri, bien que cette pièce fût son coup d'essai, y avait semé, parmi des imperfections, les traits de sa belle imagination. Ils n'échappèrent point au prince. Charmé des louanges adroites du jeune poète, il l'admit au nombre des beaux esprits de sa cour.

Si Anvéri n'eût été que poète, peut-être aurait-il connu le bonheur par-

fait ; mais il s'avisa d'étudier l'astronomie, et de s'adonner à l'astrologie. Les mensonges d'un poète flattent l'amour propre, et n'ont ordinairement de conséquence fâcheuse que pour celui qu'ils regardent, en l'aveuglant sur ses défauts ; mais un astrologue, dont les pronostics n'ont pas moins de crédit en Perse, que l'oracle de Delphe en Grèce, ne s'amuse point impunément de la crédulité du vulgaire. Quelque temps avant la grande conjonction qui, suivant les tables Alphonsines, eut lieu en 582 de l'hégire, 1186 de Jésus-Christ, Anvéri prédit que le jour où cette conjonction s'effectuerait, il s'élèverait un ouragan si furieux, que les arbres et les maisons même en seraient renversés. Qu'on juge de la consternation et de l'effroi de la mul-

titude à cette terrible prédiction ! et de sa fureur, lorsque ce jour-là même, elle vit le temps calme et serein, et le vent si tempéré, que les lampes des mosquées n'étaient même point agitées !

Les ennemis d'Anvéri ne laissèrent point échapper cette circonstance pour le perdre dans l'esprit de Thogrul, prince régnant alors. Cédant sous le poids de la douleur, harcelé par le peuple, en butte aux traits de la satire et de l'épigramme, Anvéri prit la fuite; et après avoir erré quelques temps, il se retira à Balk, où il abjura ses erreurs en astrologie, et mourut en 597, 1200 ou 1201 de J. C. Anvéri s'est exercé dans plusieurs genres de poésies, et dans tous il fait preuve d'un esprit brillant, d'une imagination féconde; mais il excelle surtout dans l'é-

loge. S'il le cède à Hafiz dans la *gazel*, ou poésie érotique, il l'emporte sur Kacani, Nizami, Sadi et Djami, dans la *cassidéh*. Mais avant d'offrir à mes lecteurs quelque échantillon du talent d'Anvéri, il ne sera pas inutile de leur donner l'idée du genre de composition auquel les Orientaux donnent le nom de *cassidéh*.

La poésie doit son origine à l'exaltation des divers sentimens dont l'homme est susceptible. Ainsi, chez quelques peuples, les différens genres qu'elle admet semblent suivre les divisions des passions. Chez les Hébreux et les Grecs, l'élégie était uniquement réservée à la plainte; l'ode, à la peinture de toutes les passions fortes; l'idylle, malgré le vague de cette dénomination, demandait un style tempéré, égal, et princi-

palement dirigé vers la douceur et l'élégance. Je doute que cette espèce de classification se retrouve chez les Orientaux : il semble, au premier abord, que leurs différens poëmes prennent différens noms, moins d'après le style dont ils sont écrits, les sentimens qu'ils peignent, que d'après la mesure, l'ordre et le nombre des vers qui les composent.

La *cassidéh*, par exemple, tient de l'ode, de l'idylle et de l'élégie. Elle se rapproche de l'ode, en ce qu'elle célèbre les grandes actions, les plaisirs de l'amour, les charmes de la beauté, avec l'enthousiasme qui caractérise cette espèce de poëme; elle a de commun avec l'idylle, qu'elle se plaît dans les descriptions champêtres, la peinture des sentimens doux, des objets natu-

rels; comme l'élégie, elle exprime la douleur et les regrets: enfin, elle usurpe aussi le ton de la satire, et lance par fois les traits aigus du ridicule et de la malignité.

Selon M. Gladwin, la *cassidéh* doit se composer au moins de douze distiques : elle ne peut en avoir plus de cent, d'après W. Jones. L'usage est de la commencer par deux ou trois distiques composés d'hémistiches rimans; c'est ce qu'on appelle *méthla*. Lorsque le poète veut redoubler cette mesure, il doit en prévenir dans l'hémistiche précédent. Ce genre est surtout très ancien chez les Arabes, qui l'ont communiqué aux Persans. Les poëmes fameux, connus sous le nom de *Moallacah*, portent le titre de *cassidéh*.

Nous possédons deux *cassidéh* d'An-

véri, que l'on peut regarder comme des modèles parfaits de poésie persane pour la beauté des images, la force ou la grâce des pensées, la richesse des détails, l'élégance des similitudes. L'une est une *ode* en l'honneur de l'Atabec Maudoud-ben-Zengui; l'autre une *élégie* sur la captivité du Sultan Sindjar. M. de Chézy a bien voulu me donner la traduction qu'il a faite de la première de ces pièces, en me permettant d'en faire usage. Cette marque d'amitié était une trop bonne fortune pour que je ne la fisse point tourner au profit de mon ouvrage et à l'agrément de mes lecteurs; ils reconnaîtront dans les grâces de cette traduction la plume élégante à laquelle nous devons le poëme de *Medjnoun* et de *Léïlá*.

Voici, autant qu'on en peut juger

d'après le poëme même, à quelle occasion il a été composé. Anvéri avait fait un voyage à Bagdad, pour s'attirer les faveurs de Maudoud, et il paraît qu'après les avoir obtenues, il les perdit par les intrigues des courtisans. Dans sa cassidéh, après avoir célébré les beautés de Bagdad, il suppose que son amie s'oppose à son voyage. Cependant il part, arrive à la cour, et est frustré dans ses espérances. Alors sa bien-aimée vient le retrouver, et lui reproche de ne l'avoir point écoutée : cependant elle relève son courage abattu, et l'engage à adresser de nouveaux vers à Maudoud. Anvéri s'en excuse sur l'impuissance de son talent, et confie à sa maîtresse le soin de célébrer les vertus du prince. Cette pièce est un modèle de basse flatterie : Anvéri y fait même

preuve d'une grande maladresse, en injuriant les courtisans; mais ces défauts ne s'auraient obscurcir les beautés poétiques dont elle étincelle.

ODE

En l'honneur de Maudoud-ben-Zengui *).

« Environs enchanteurs de Bagdad, site rempli d'attraits, séjour de l'urbanité et des vertus aimables, non, il n'existe pas dans l'univers de contrée plus séduisante ! Les regards glissent

---

*) Ce Maudoud était fils de l'Atabec, célèbre dans nos croisades sous le nom de *Sanguin*, et frère de *Nouradin*. Il mourut en 565 de l'hégire, 1170 de J. C. Il régna à Moussoul ; je ne sais pourquoi Anvéri le fait résider à Bagdad.

mollement sur ses prairies émaillées, comme sur un riche tapis nuancé des plus vives couleurs. Le zéphir seul souffle dans ces beaux lieux; il porte dans l'ame une douce sérénité, et de la glèbe humide des campagnes s'élève un parfum plus ravissant que l'ambre; l'air le plus pur, intimement uni à la terre végétale de ce sol favorisé, lui fait produire des fruits aussi suaves que le *Thoba* *), et, roulant en mollécules imperceptibles parmi les eaux qui l'arrosent, il leur communique la salubrité du *Kautzer* **).

*) Le *Thoba* est le nom de l'un des arbres qui embellissent le paradis.

**) C'est un fleuve du paradis des Mahométans, qui coule dans le huitième ciel. Selon quelques commentateurs *matériels* de l'Alcoran, le cours du Kautzer est d'un mois

« Sur les bords fleuris du Tigre, des groupes de jeunes garçons, plus beaux que les Kataïens au teint de neige, se livrent sans cesse à mille jeux folâtres; et dans les riantes vallées qui l'avoisinent, des chœurs de jeunes filles, aussi attrayantes que les beautés célèbres de

---

de marche ; ses rivages sont d'or ; les cailloux qu'il roule des perles et des rubis ; son sable a l'odeur du musc, son eau la blancheur et la douceur du lait, et son écume l'éclat des étoiles : quiconque boit une seule fois de l'eau de ce fleuve céleste, est pour jamais désaltéré. Les docteurs mystiques et qui aiment à tout allégoriser, prétendent que le Kautzer offre le symbole de la multitude des connaissances surnaturelles, qui viennent toutes se perdre dans l'unité de Dieu.

*) Le Kataï paraît être la Chine septentrionale.

Kachemire *), se présentent de toutes parts à la vue enchantée.

« Mille petites barques éclatantes sillonnent avec rapidité la surface du fleuve, et lui donnent l'aspect d'un nouveau ciel étincelant d'innombrables feux.

« Au temps heureux de l'année où le soleil radieux brille dans le signe le plus élevé de la splendeur, lorsqu'au lever de l'aurore le zéphir promène sur les fleurs son haleine embaumée, une pluie de perles descend des nuages dans la coupe élégante de la tulipe, et le sein de la verdure semble receler une mine de parfums. Au coucher du soleil, le ciel, coloré par le reflet pourpre d'un million de roses, offre à l'œil l'image d'un parterre ravissant; et au lever de

*) Province occidentale de l'Inde.

ce bel astre, la terre étincelante de l'émail des fleurs, semble avoir dérobé au firmament ses plus brillantes étoiles. Là, à demi-cachée sous un voile de verdure, la rose couverte des perles de la rosée, s'épanouit comme la joue vermeille des jeunes beautés du Kataï ; ici, semblable à une coupe de cristal où pétille un vin coloré comme l'ambre, le narcisse, mollement incliné sur sa tige, exhale les plus suaves odeurs ; plus loin la tulipe aux vives couleurs étincelle comme une cassolette élégante où brûleraient le musc et l'aloès le plus précieux : tandis que de toutes parts le rossignol, par son gosier flexible, l'alouette, par ses chants aériens, l'emportent, dans leurs doux accords, sur la plus belle mélodie.

« Tels sont les charmes que possède

cette heureuse contrée. Séduit par le plus doux espoir, je résolus de m'y rendre ; et, sous un augure favorable, je me disposais à échanger contre les fatigues du voyage le repos que je goûtais au sein de mes amis.

« Il était l'heure de la prière du soir ; et le soleil, en se plongeant sous l'horizon, paraissait un vaisseau d'or, qui, privé de ses agrès, se perdait au vaste sein des mers. Bientôt une zône de feu ceignit l'immense base de la voûte céleste, comme une large frise d'or dont serait entouré le dôme élégant d'un temple de lapis; les étoiles, comme autant de Péris lumineuses, déploraient sous le voile du deuil l'absence du soleil; et les *filles de Naach* *), dans

---

*) Ce sont les trois étoiles de la queue de l'ourse.

leur révolution autour du pôle, laissaient sur la plaine azurée la trace brillante de leurs pas : on eût pris la voie lactée pour des bandes de narcisses semés à travers un champ de violettes; et les Pléiades, se levant derrière le sommet des montagnes, se détachèrent comme sept perles éclatantes sur un fond d'azur.

« Ainsi le ciel, en découvrant à chaque instant mille figures nouvelles, paraissait déployer aux regards des mortels les merveilleux tapis du célèbre Many *).

« Saturne, dans le signe du Capricorne, brillait comme une lampe lointaine suspendue sous un portique silencieux; et dans le signe des Poissons,

*) C'est Manès, auquel les Orientaux accordent un talent merveilleux dans la peinture. *Voyez* ci-devant, tome II, page 38.

Jupiter jetait un éclat pareil à celui d'un bel œil légèrement caché sous un voile parfumé. Mars, dans l'un des bassins de la Balance, étincelait comme la liqueur purpurine dans un vase de cristal ; et le brillant Mercure et la belle Vénus, comme l'amant et la maîtresse, brillaient intimement unis dans le signe du Sagitaire.

«Pendant que le firmament, en magicien habile, enfantait ainsi en se jouant les plus admirables prestiges, je disposais tout pour mon départ.

« Tout à coup mon élégante amie, belle comme l'aurore à son lever, vint me surprendre. De ses doigts de rose elle outrageait impitoyablement l'hyacinthe parfumée de sa noire chevelure ; et, dans sa colère, l'émail de ses dents éblouissantes laissait sur ses lèvres ver-

meilles une cruelle empreinte. De son œil languissant, comme un tendre Narcisse, s'échappait un torrent de larmes; elles brillaient sur ses boucles ondoyantes, comme les perles tremblantes de la rosée suspendues à l'herbe des champs; et bientôt sous les coups d'une main sacrilége, la rose délicate de ses joues prit la teinte bleuâtre du pâle Lotus.

« Voilà donc, perfide, me dit-elle enfin, d'un ton ironique, voilà donc cet amour inviolable, ces sermens que la mort seule pouvait rompre!.... Hélas! aurais-je jamais pu me figurer que, semblable à un ennemi sans pitié, tu te préparais à m'abandonner aussi indignement!... Non, je t'en conjure, ne t'éloigne pas; ne flétris pas pour moi le rameau du bonheur; ne me prive pas

de ces doux regards, ne me livre pas au désespoir. Quoi! tu pourrais changer contre un ciel orageux les précieuses draperies de cette tente tutélaire? tu pourrais préférer une terre dure et sablonneuse à cette couche voluptueuse formée des plus rares étoffes de la Grèce? Dieu n'a-t-il pas dit lui-même que la présence d'un ami était l'image du paradis; et ces paroles véridiques, *le voyage est l'image de l'enfer*, ne sont-elles pas sorties de la bouche de Mahomet?

« Où voudrais-tu donc porter tes pas, toi qui ne connais d'autre nuit que l'ébène de ma noire chevelure? Où pourrais-tu te plaire, toi qui ne connais d'autre aurore que l'éclat de mes yeux? Et dans cette contrée, où tu veux t'exiler, est-il un seul sage qui t'égale

en savoir? est-il un seul savant qui puisse entrer en lice avec toi? Mille Platon pourraient s'instruire à ton école. Tu l'emportes à toi seul sur mille Aristote. Tes profonds calculs d'astronomie eussent confondu l'esprit de Ptolomée lui-même; et Abou-machar *) se fût avoué vaincu, s'il avait disputé de mérite avec toi. Non, il n'est pas dans l'Irac un seul sage pour qui la poussière qui s'élève sous tes pas ne fût un collyre précieux **).

« Douce idole, lui répondis-je, sus-

*) C'est l'astronome arabe que nous connaissons sous le nom corrompu d'Albumazar.

**) Ces louanges qu'Anvéri s'adresse n'ont rien qui doive nous étonner. En Perse, un poète porte ses ouvrages aux nues sans paraître ridicule. Cependant nous trouvons parmi nous

pends, de grâce, ces plaintes, qui m'accablent; tranquillise-toi, et fie-toi au destin. Prends patience ; ne cherche pas à éluder l'ordre de la Divinité. Hélas ! ce n'est pas volontairement que par notre séparation, je te livre à

---

des poètes dont l'orgueil n'est pas moindre. On peut se rappeler ces vers de Scudéri :

J'ai vécu dans la cour, j'ai pratiqué les princes ;
J'ai connu Richelieu, j'en fus plus estimé ;
Et dans la belle ardeur dont j'étais animé,
L'Europe m'a connu dans toutes ses provinces.
Pour moi, plus d'une fois le danger eut des charmes,
Et mon poil tout poudreux a blanchi sous les armes.

. . . .

Il est peu de beaux arts où je ne sois instruit.
En prose comme en vers mon nom fit quelque bruit,
Et par plus d'un chemin je parvins à la gloire.

Malherbe se loue avec moins de pudeur encore.

Les ouvrages communs durent quelques années ;
Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

des peines aussi cruelles ; mon cœur est étranger à ce barbare dessein : mais les destins suprêmes en ont ainsi ordonné. Eh ! qui peut se soustraire à leurs immuables décrets ! Que dans tes foyers paisibles, une douce occupation abrège donc pour toi le temps de mon absence, et qu'un astre favorable me guide heureusement dans ce pénible voyage. A ces mots, elle me quitta, non sans redoubler de pleurs.

« Cependant une lumière argentée se répandait déjà sur la voûte azurée ; et bientôt l'astre éclatant du jour parut à l'Orient, sous un voile de roses. Semblable à l'esclave attentif au signal du départ, je m'élançai sur un jeune coursier aux jambes nerveuses, au large poitrail, à la croupe de cerf, au ventre effilé, au sabot aminci, à la longue

encolure. Souple comme le tigre, audacieux comme l'aigle, attaque-t-il l'ennemi, dans son ardeur impétueuse il devance les vents; est-il poursuivi, le vol de la corneille est moins rusé que sa course rapide : mais quand il s'abandonne, sans contrainte, à tous ses mouvemens, il déploie dans sa belle démarche toute la grâce du faisan des montagnes. De Kaboul il eût entendu le son des timbales de la Grèce, et à la distance des Indes à Suse, le corps le plus délié n'eût point échappé à sa vue perçante.

«C'est sur ce noble animal que je fis mon entrée dans Bagdad. Bientôt la nouvelle de mon arrivée parvint aux oreilles du Monarque du monde, et ce grand prince daigna m'admettre au nombre de ceux qui approchaient de

son trône. Dans l'espoir que cet illustre souverain m'accorderait quelque distinction, et que je brillerais à sa cour comblé d'honneurs et de biens, je composai en son nom un ouvrage dans le style le plus pur et le plus élégant. Deux mois me suffirent pour achever cette riche composition, qui, semblable aux ouvrages d'Aristote, où vivra à jamais le nom d'Alexandre, pourrait seule transmettre sa mémoire à la postérité la plus reculée. Jamais, du vaste océan de mon imagination, je n'avais extrait de perles aussi parfaites que celles que j'employai pour orner mon ouvrage, et l'on m'a dénié le don de la poésie. Pourquoi m'en offenserais-je ? Est-ce ma faute, s'il n'existe pas à cette cour un esprit en état d'apprécier un semblable trésor.

« Oui, j'en jure par l'éclat même de mes vers, par leur brillante harmonie; j'en jure par ce Dieu tout puissant, qui, par sa simple volonté, et sans aucun secours, a donné l'existence à cette immense voûte; par l'essence du savoir, où tant de grands hommes ont puisé l'immortalité; par la vive lumière de l'intelligence, noble prérogative de l'homme de génie; par la force de l'éloquence capable de dompter un éléphant ivre, de soumettre un lion furieux. J'en jure par la vigueur de Roustem, la justice d'*Anouchirvan*, la gloire de Kosrou et la puissance de Nouder*); par Abou-bekr, Omar, le terrible Othman et le sage Ali **). J'en jure par la pous-

*) *Voy.* ci-dev., tom. II, pag. 75 et 105.

**) Les quatre Califes successeurs de Mahomet.

sière des pieds du grand *Cothb-eddin* *), serment aussi puissant que tous ceux que je viens de proférer. Je le jure, il n'est personne dans tout ce pays qui puisse se mesurer avec moi dans l'arêne de l'éloquence; et si quelqu'un révoque en doute ce jugement avantageux que je semble porter de moi, que Dieu décide entre nous au jour où la vérité brillera dans tout son lustre.

« J'étais ainsi en butte à l'injustice, lorsqu'un matin, à l'heure où le souffle du zéphir berce mollement les sens de son haleine parfumée, les paupières encore affaissées sous le poids du sommeil, je vois près de ma couche cette idole à la taille svelte, au sein de lys.

«Eh bien! me dit-elle, avec une grâce

*) C'était le surnom de Maudoud.

charmante, comment s'écoulent ici tes jours? Ne te repens-tu pas d'avoir fermé l'oreille à mes avis sincères? Hélas! je t'ai assez conjuré de ne pas t'éloigner, de ne pas payer mon amour par cette noire ingratitude; et tu le vois, perfide! le mal retombe avec justice sur son auteur. — Oh! maîtresse que j'adore, de grâce ne m'accable pas par ces cruels reproches, car, dans les premiers jours de mon arrivée, la fortune s'était empressée de me combler de ses faveurs; mais depuis, le roi, tout occupé de grands projets de conquêtes, n'a pas eu un moment à donner à ses adorateurs. — Eh bien! que ce revers n'abatte point ton courage; relève-toi, et par un nouvel effort de ta muse, captive l'attention de ce puissant monarque, dont le front auguste vient

d'être couronné par la victoire.— Mon esprit est trop faible, lui répondis-je, pour un sujet aussi sublime ; mais si tu te crois toi-même assez bien inspirée pour chanter dignement le grand nom de Maudoud-ben-Zengui, qu'il retentisse aujourd'hui dans tes vers. Aussitôt cette digne rivale des célestes *houris* modula cet éloquent panégyrique à mon oreille étonnée.

« O toi dont les actions glorieuses répandent sur ton trône un éclat inaltérable ; toi dont les augustes décrets font fleurir en tous lieux l'empire de la justice, mille Khacans *), avec toute leur

---

*) Ce titre répond à celui d'empereur puissant ; il a été porté par la plupart des princes qui ont régné dans le Turkestan. *Voyez* aussi tome III, page 82.

puissance, seraient à peine dignes de veiller aux portes de ton palais, et les simples échansons chargés du soin de tes banquets, l'emportent sur mille Césars. Plein d'un noble courage, tu t'élances avec intrépidité sur le fer menaçant des lances, et la confiance de ta justice te fait supporter avec calme les revers de la fortune. Quelle tête ennemie résisterait au tranchant de ton invincible épée ; quel cœur parjure échapperait au fer acéré de ta lance, lorsqu'au moment de ta colère, le lion audacieux ne peut supporter l'éclat de ton glaive vengeur ; lorsque le tigre lui-même fuit, saisi d'épouvante, à l'aspect de ton poignard étincelant !

« O toi dont la noble générosité a relevé de ses ruines le temple sacré de la bienfaisance ; toi dont la main libérale

a détruit, jusque dans ses fondemens, le hideux repaire de l'avarice, comment mon esprit troublé oserait-il s'élever jusqu'à toi ? Comment, d'une langue balbutiante, exprimerais-je dignement le transport qui m'anime?

« Et ces deux jeunes princes, tendres rejetons de l'arbre auguste de ta grandeur, illustres nourrissons que la gloire et l'honneur se disputent à l'envi le soin de former et d'instruire, qui m'inspirera des chants dignes d'eux ?

« Séif-eddin, dont toutes les actions tendent déjà à illustrer l'empire; Azzeddin, déjà célèbre par les plus rares vertus. Le premier, par sa mâle conduite, semble tracer un modèle à la justice elle-même; et la générosité de son frère, comme une mère féconde, enfante chaque jour mille nouveaux bien-

faits. Oui, Seldjouc*), parmi les rois, peut seul rivaliser de gloire avec Azz-eddin; et quel autre que l'illustre Sindjar pourrait être comparé au jeune Séif-eddin? Puissent-ils vivre à jamais environnés de gloire! puisse leur auguste père trouver toujours en eux les plus fermes appuis de son trône!

« Daigne approuver, ô grand roi! ce faible tribut de mes éloges, et pardonne si j'ose rappeler à ton auguste souvenir un de tes esclaves, languissant dans l'oubli. Il se flattait, en te consacrant son talent poétique, d'avoir part à tes faveurs; il espérait obtenir chaque jour une nouvelle considération à ta cour; et par le plus fatal destin, on fait aujourd'hui aussi peu de cas de lui

---

*) *Voy.* ci-devant, tom. II, pag. 185.

que du plus vil artisan. Oh ! si tu daignais jeter sur lui un regard favorable, si tu lui permettais de baiser le seuil de ton palais, avec quelle reconnaissance il célébrerait tes louanges ! Le nom de son illustre protecteur retentirait à jamais dans ses chants immortels.

CHAPITRE V.

Du poète Férid-eddin-Atthar.

QUELQUE temps après Anvéri, parut le célèbre Chéik Férid-eddin-Atthar. A la fois moraliste sévère, poète habile et *Sofi* fervent, il a laissé, sous le titre de *Pend-naméh*, *) livre de conseil, un traité de morale qui n'est pas moins estimé des Persans, que ne le sont

*) M. Silvestre de Sacy a donné la traduction française de cet ouvrage, dans le second volume des *Mines de l'Orient*, et y a joint la vie de Férid-eddin, extraite de la *Biographie poétique* de Daulet-Chah : c'est de ce morceau que j'ai extrait la plus grande partie de ce qu'on va lire.

parmi nous les Maximes de la Roche-foucault.

Férid-eddin était, comme Anvéri, natif du Korassan ; il avait reçu le jour dans le bourg de Ker-ken, près de Nichâpour, vers le mois de déc. 1216*). Son père exerçait la profession d'épicier, et il l'exerça lui-même jusqu'au moment où il quitta le monde pour la vie retirée. Il est curieux de connaître l'occasion qui attira à la secte des mystiques, un de ses plus beaux ornemens. Un jour que notre Chéik était assis sur le devant de sa boutique, un religieux, très avancé dans la vie spirituelle, se présenta à sa porte, jeta ses regards, avec précipitation, dans la boutique : bien plus, ses yeux se remplirent de larmes,

*) Chaban, 613.

et il poussa de profonds soupirs. Férid-eddin l'interrogea sur la cause de ses pleurs, et voulut le faire retirer. Le Derviche lui répondit : « Seigneur, « quant à moi, je suis bien leste, car « je n'ai que ce froc ; mais vous, avec « ces sacs pleins de drogues, quand il « faudra partir, comment vous y pren- « drez-vous ? Il m'est bien aisé de sortir « de ce bazar : vous, pensez à arranger « vos paquets et votre bagage. » Ce discours fit sur Férid-eddin une vive impression de douleur : il abandonna sa boutique, et se retira dans le monastère de Rokn-eddin Accab, l'un des plus profonds et des plus parfaits adeptes de la doctrine contemplative à cette époque. Au bout de quelques années, il entreprit le pélerinage de la Mecque. Le reste de sa vie fut consacré aux exercices de

la piété la plus parfaite. Pendant le cours de soixante-dix ans, il s'occupa à recueillir les traits les plus remarquables de l'histoire des Sofis et des Chéiks. Il mourut en 1230 de J. C., dans les massacres commis par les armées mogoles. On rapporte qu'un Mogol voulant le tuer, un autre lui dit : « Laisse vivre ce vieillard ; je te donnerai mille pièces d'argent pour prix de son sang. » Le Mogol paraissant vouloir l'épargner, Férid-eddin, lui dit : « Garde-toi de me vendre à ce prix, car tu trouveras tes gens qui m'achèteront plus cher. » A quelque distance de là, le Mogol voulant encore le tuer, une autre personne lui dit : « Ne tue pas cet homme ; je t'en donnerai une sachée de paille. — Vends-moi, dit alors le vieux poète, car c'est tout ce que je vaux. »

Le recueil des poésies de Férid-eddin, non compris la collection de ses *Mesnévis*, est de quarante mille vers. Parmi ses ouvrages très nombreux, on distingue une *Vie des Saints*, et le *Mantak al-their*, Traité de morale.

Telle était la sévérité de ses principes en religion et en morale, qu'elle a mérité à ses discours la dénomination de *fouet religieux*. « On peut dire de lui, qu'il « était abîmé dans l'océan de la contem-« plation, et qu'il plongeait dans les « profondeurs de l'intuition de la Di-« vinité. Ce Chéik était, pour l'étendue « de ses connaissances, une vaste mer, « et il n'employait son énergie qu'à « dompter ses inclinations. Les secrets « les plus divins de la spiritualité « s'offraient à découvert devant lui dans « sa cellule, comme des beautés encore

« vierges qui ôtent le voile dont étaient
« couverts leurs attraits; et les vérités
« les plus impénétrables se présentaient,
« dans son obscure retraite, avec la
« même familiarité et la même inti-
« mité dont une jeune épouse use envers
« son époux. »

J'ai eu occasion de parler précédemment de ces religieux fanatiques, auxquels les Persans donnent le nom de *Sofis* *). Pour donner une idée des opinions de ces mystiques et de leur style, je placerai ici quelques extraits du *Pend-naméh* de Férid-eddin.

---

*) *Voy.* ci-devant, tome IV, pag. 88 et suiv.

Des qualités d'un Derviche *), *et de l'estime que mérite sa profession.*

«Si tu possèdes la science et le discernement, recherche la compagnie des Derviches, et embrasse leur profession. Ne fréquente pas d'autre société que la leur; éloigne-toi le moins qu'il te sera possible de leur présence. L'amour des Derviches est la clé du paradis; ceux qui les haïssent sont dignes de malédiction. L'habit qui les couvre est simple et sans ornemens; ils ne se laissent pas entraîner par les désirs ni

---

*) Ce terme désigne, comme le remarque l'auteur du Commentaire écrit en langue turque, *celui qui marche dans la voie des commandemens de Dieu*, c'est-à-dire, celui qui fait profession d'une piété parfaite.

les passions du vulgaire. Comment l'homme pourra-t-il trouver la voie qui conduit au palais du Tout-Puissant, s'il ne commence par fouler aux pieds la tête orgueilleuse de la concupiscence? L'homme qui marche dans la voie de Dieu ne s'attache point à la beauté des palais ou des jardins; il consacre son cœur aux peines et aux privations les plus cuisantes. Quand tu élèverais ton palais jusqu'au ciel, tu n'en serais pas moins enseveli un jour sous la terre. Ta force et ta puissance fussent-elles égales à celle de Roustem, tu seras enfin réduit comme Béhram *) au séjour du

---

*). Je ne sais quel est le *Béhram* auquel l'auteur fait ici allusion : peut-être est-ce Béhram-gour, qui, après avoir signalé son règne par de grandes conquêtes et des actions d'une bravoure, d'une intrépidité sur-

tombeau. Mon fils, ne perds point de vue l'éternité; ne mets point ta joie dans les biens passagers de ce monde. Sois patient au milieu des afflictions de cette vie; et, dans la prospérité, rends grâces au Tout-Puissant.

Du Dépouillement; — du Renoncement universel.

Si tu désires jouir d'une joie et d'une tranquillité parfaites, embrasse un entier renoncement. Si tu es sage, tu imiteras la conduite des hommes prudens, et tu te joindras à eux. Le dépouillement, ô mon fils, consiste à renoncer à tout désir : comprends bien ce que signifie la solitude. Le premier degré

---

prenantes, finit misérablement sa vie, étant tombé dans un fossé où son ardeur pour la chasse l'avait précipité.

du dépouillement, c'est de dire un éternel adieu à toutes tes convoitises : c'est plus encore, c'est se séparer entièrement de tous les plaisirs. Si tu fais une fois un divorce sans retour avec toutes tes passions, alors tu n'auras point ton pareil dans la vertu du renoncement. Si tu renonces à toute espérance des choses créées, tu auras alors tout le mérite d'un parfait détachement. Lorsque Dieu sera ton unique appui, ton ame sera véritablement et parfaitement solitaire. Abandonne les biens du monde pour ceux de l'éternité; dépouille-toi de tes vêtemens précieux : si tu parviens à ce bonheur, tu posséderas le vrai détachement. Si, pour l'amour de Dieu, tu quittes tous les biens de ce monde, et que tu en laves tes mains, on prendra de toi des leçons de la vie solitaire. Va,

mon fils, détache-toi de tout, tiens-toi dans la solitude, deviens aussi bas que la poussière, afin d'être un jour assis au-dessus de ce qu'il y a de plus élevé. Eloigne-toi de l'orgueil, de l'amour propre, et de l'attachement à ton propre sens : connais-toi toi-même, et ne t'agite point de côté et d'autre. Celui qui marche autour d'un brasier de charbons, a ses vêtemens noircis et gâtés par la fumée ; et celui qui s'est approché d'un parfumeur, contracte une portion de son odeur agréable. Mon fils, fréquente la société des gens de bien, éloigne-toi du commerce des méchans. Cher ami, ne cherche point à former de liaisons avec le pécheur ; si tu le fais, tu lui deviendras semblable. *Fakir*, hâte-toi de fuir loin des prévaricateurs, afin que tu ne sois pas con-

sumé par les flammes cruelles de l'enfer. La société du méchant est semblable à un feu dévorant; car il ne se plaît qu'à faire du mal aux hommes : il est cruel et indomptable. Tu deviendras vertueux dans la société des hommes vertueux; mais si tu fréquentes les méchans, tu leur ressembleras. Celui qui est uni d'amitié avec les gens de bien, sera admis dans le séjour des amis de Dieu. Mon fils, ne t'écarte point du sentier de la loi. Si tu t'attaches aux rameaux, tu trouveras le tronc. Si ton pied sort du chemin de la loi, tu tomberas dans l'égarement, l'affliction et les angoisses. Quiconque marche dans le sentier de l'erreur, n'aura pour fruit de son imprudence que le néant et la vanité. Ne cherche que Dieu, et éloigne-toi de de toute action vaine et coupable : ne

te distingues que par la libéralité et l'humanité : l'homme qui ne choisit point la voie droite, aura pour demeure les tourmens de l'enfer. Mon frère, ne poses point le pied dans les sentiers de Satan, pour ne point t'attirer sa confusion et une mauvaise renommée. Celui qui marche dans la voie de la vérité, craint nuit et jour la colère du Roi tout-puissant. Mon fils, que ton occupation soit de résister, afin que tu ne tombes pas honteusement dans le feu de l'enfer.

En quoi consiste la Vie religieuse.

SAIS-TU, mon fils, ce que c'est que la pauvreté? Si tu l'ignores, je vais te l'apprendre. Un Fakir, quoique dénué de tout et couvert de haillons, se con-

duit aux yeux des hommes comme s'il était dans l'abondance. Pressé de faim, il témoigne autant de joie que s'il était rassasié; il n'a que de l'amitié pour ses ennemis. Quoiqu'il paraisse vil, méprisable et faible quand il s'agit d'obéir à Dieu et d'accomplir ses préceptes, il ne le cède point à l'homme le plus entreprenant. Comme son cœur est rempli, quoique sa main soit vide, on croirait, à le voir, qu'il est couvert d'embonpoint et capable d'emporter la balance. Mon fils, associe-toi avec les Derviches, et livre-toi à l'imitation de leur vie, afin que le Créateur te prenne sous sa garde. Celui qui est l'ami et le compagnon des Fakirs, sera admis dans le palais de l'éternité.

De quatre Choses qui sont dangereuses.

Quatre choses, mon frère, sont pleines de dangers ; évite-les avec soin : la faveur des princes, la société des méchans, l'amour du monde et le commerce des femmes. La faveur des princes est un feu dévorant ; la société des méchans est la mort de l'ame. Le monde, ainsi qu'un serpent, renferme un venin secret et funeste, quoiqu'à l'extérieur il soit orné des plus brillantes couleurs. Son apparence n'offre rien que de flatteur et d'attrayant ; mais son poison est dangereux à l'ame. Ce serpent qui brille d'un éclat enchanteur porte avec lui un venin mortel : l'homme prudent se garde bien de l'approcher. Ne t'arrête pas, comme un enfant imprudent, à la beauté des cou-

leurs qui frappent tes regards ; ne te laisse pas enchanter, comme une femme, par les charmes d'un éclat séduisant ou d'une odeur agréable. Le monde, semblable à une femme dont les années ont détruit les appas, se pare comme une jeune épouse, et cherche tous les jours à s'attacher un nouvel amant. Heureux l'homme qui, après avoir été uni à cette séductrice, lui a tourné le dos et déclaré un éternel divorce. *) En présence de son époux, ses lèvres sont parées d'un sourire gracieux ; mais la morsure de ses dents cruelles cause une mort inévitable.

---

*) Le texte porte : (la répudier trois fois). On sait que les Mahométans peuvent répudier leurs femmes et les reprendre : mais celle qui a été répudiée trois fois ne peut retourner avec son mari, qu'après avoir passé dans la couche d'un autre.

CHAPITRE VI.

De Sadi, et de ses ouvrages.

C'est une chose vraiment digne de remarque que le pouvoir de la poésie sur l'esprit des plus farouches conquérans orientaux. Parmi les nombreux tyrans, les princes barbares qui ont inondé de sang les plaines de la Perse, il n'en est aucun qui n'ait possédé sous ses tentes ou dans son palais, qui n'ait entretenu à sa cour, ou conduit dans les guerres, des savans, des hommes de lettres, et surtout des poètes. Peut-être objectera-t-on que cette faveur accordée au mérite tirait son origine de l'intérêt personnel, et que ces princes

mogols et turcs, en le protégeant, voulaient s'attirer des panégyristes chargés de transmettre leurs faits à la postérité, et d'en fixer le souvenir dans la mémoire des hommes, en revêtant le récit de leurs faits des charmes de la poésie. Mais cela même n'est-il point un hommage flatteur? n'offre-t-il point un aveu de la puissance accordée à cet art divin? Quelle autre que la *fille des dieux* pouvait étendre son influence sur ces cœurs de roche, nourris de sang et de carnage!

A peine ces Turcomans vagabonds s'étaient-ils établis sous le ciel pur de l'Iran, que leurs ames s'ouvriren. ux doux accens de la poésie; ils n'ava: nt point encore quitté leurs habitudes sauvages, et déjà ils versaient les faveurs les plus grandes sur le talent poéti-

que. On vit la cour des Atabecs devenir l'asile des lettres; on vit des mosquées s'élever dans toutes les parties de leur domination, et le mérite en tout genre recevoir, dans les honneurs et les distinctions flatteuses, les seules récompenses dignes de lui. Mais aucune des différentes branches d'Atabecs, qui élevèrent leur puissance, en Perse et en Syrie, sur les ruines de la maison de Seldjouc *), n'a montré un aussi grand penchant pour les sciences et les lettres que la famille de Salgar **), dont la domination s'étendait sur le Farès. La plupart de ces princes se distinguèrent par la protection qu'ils ne cessèrent de leur accorder; et parmi ces princes,

---

*) *Voy.* ci-devant, tome II, pag. 185.

**) *Voy.* la note (10) du tome II.

l'histoire a consacré à jamais le nom de l'Atabec Abou-Bekr-Mohammed, fils de Saad. Ce fut sous le règne de ce généreux souverain que florissait l'illustre Sadi, le prince des moralistes persans, le poète le plus harmonieux, le plus élégant, le plus sensé qu'ait produit l'Orient.

Ce grand homme naquit à Chiraz l'an 571 de l'hégire, 1175 de J. C. On lui donna le nom de Sadi, parce que son père avait été attaché au service du prince Saad, père d'Abou-Bekr. Le surnom de *Mosleh-eddin* dont on l'honnora dans la suite, signifie le bien de la religion. Sadi vint à Bagdad, où il fit ses études dans le *Médresséh-Nizamiéh*, collége fondé par le visir Nizamalmulk *), sous le célèbre historien

*) *Voy.* la note (9) du tome II.

Abou'lfaradj-Ibn-Djouzi ; il nous déclare lui-même, dans l'un de ses ouvrages, de quelle manière s'écoula sa vie.

« J'ai passé beaucoup d'années à par-
« courir le monde ; j'ai vécu avec toutes
« sortes de gens ; il n'est point de coin
« de terre d'où je n'aie tiré quelque
« profit ; j'ai dérobé un épi à chaque
« gerbe. »

Cependant ce fut moins par goût que forcé par les circonstances, qu'il adopta ce genre de vie.

« Sais-tu pourquoi j'ai si long-temps
« vécu dans les pays étrangers ? La
« cruauté des Turcs m'a chassé de ma
« patrie, et j'ai pris la fuite en voyant
« l'univers en désordre comme la che-
« velure d'un Ethiopien. Ces Turcs,
« quoique enfans des hommes, n'en

« avaient pas moins la cruauté des
« loups. Dans l'intérieur des villes je
« voyais des citoyens doux comme des
« anges; mais en-dehors les armées en-
« nemis ressemblaient à des troupeaux
« de lions rugissans. A mon retour la
« tranquillité était rétablie dans nos
« contrées, et ces tigres avaient re-
« noncé à leurs mœurs sauvages. Voilà
« comme j'ai vu autrefois le monde en
« proie à la discorde et aux misères de
« toute espèce. »

Sadi parcourut l'Asie mineure, l'E-
gypte et l'Inde. Ayant été pris par les
Francs dans la Terre-Sainte, il tra-
vailla aux fortifications de Tripoli. Un
marchand d'Alep le racheta de cette
captivité moyennant dix écus d'or, et
lui en donna cent autres pour la dot de
sa fille qu'il lui fit épouser; mais le

mariage fut pour lui la source de peines cuisantes ; il éprouva que l'or ne constitue point le bonheur, et paya sa liberté par les tourmens de tout genre que sa femme lui causa : il s'en plaint souvent dans son *Gulistan*.

Daulet-Chah nous apprend qu'il s'acquitta quatorze fois du pélerinage de la Mecque. Il rapporte dans son Boustan, qu'étant à Soumenat, il tua le Kélonter d'une pagode de ce lieu. Vers la fin de sa vie, il s'était retiré dans un monastère, près de Chiraz, et n'en sortait point. Il donnait une partie de son temps à la prière, et passait le reste dans la contemplation ; car il avait embrassé la doctrine des Sofis et se plongeait dans la mer ténébreuse de la mysticité.

Selon l'auteur du *Tarik-guzidéh*,

chronologie écrite en persan, il mourut le 17 de dzoulhedjah, 690 de l'hégire ; mais l'auteur des *Nafahât* place sa mort au mois de chaoual 690. Un distique rapporté par Daulet-Chah nous apprend qu'il quitta ce séjour d'illusion, cette demeure terrestre, en chaoual 691 de l'hég., 1291 de J. C., et c'est à cette date que je donne la préférence.

Dans un de ses ouvrages, il avait fait l'épitaphe suivante, qu'il désirait qu'on mît sur son tombeau :

« O toi qui foules aux pieds ma sé« pulture, passant ! souviens-toi des « gens de bien qui m'ont précédé « dans la vie. Pourquoi craindrait-il « de retourner en poussière, celui qui « n'était qu'un peu de terre quand il « vivait ? Il est humblement entré « dans la terre, et comme les vents,

« il a assiégé le monde entier : il ne
« restera pas long-temps poussière,
« car les vents le disperseront sur
« l'étendue de l'univers. Cependant,
« tant que le jardin de la science a
« fleuri, aucun rossignol n'y a fait
« entendre de plus doux accens. Ne
« serait-il pas bien surprenant qu'un
« tel rossignol fût mort, et qu'on
« ne vît pas éclore une rose sur sa
« tombe *) ? »

Sadi était d'un caractère très enjoué, fécond en saillies, et plein de

---

*) Les prédictions de Sadi rappellent la fameuse ode d'Horace :

Non usitata, nec tenui ferar.--
Penna.

Ovide dit de même :

Jamque opus exegi, etc.

douceur et d'amabilité. Bien qu'il se livrât avec ardeur à une vie retirée et contemplative, il fréquentait les grands, qu'il amusait par ses mots heureux, qu'il instruisait par ses maximes, qu'il charmait par l'élégance de son langage. Son monastère était visité par la foule des savans, des hom- de cour, des princes même : chacun ambitionnait l'honneur de voir un si grand homme.

Sa science était profonde et variée ; et si nous devions en croire Kœmpfer, il aurait joint à la connaissance de toutes les langues de l'Orient, celle du latin ; il aurait même lu et médité les œuvres du philosophe Sénèque : mais une telle érudition, en la supposant vraie, n'ajouterait rien à sa gloire. Contentons-nous de le considérer

comme poète, comme moraliste, et, sous tous les rapports, nous le trouverons digne de notre admiration.

Les poésies de Sadi sont appelées par les Persans la *salière des poètes;* elles sont très-nombreuses; et la collection complète de ses œuvres, connue sous le titre de *Koulliet*, forme un volume très-épais. Mais, parmi ses ouvrages, il en est deux qui ne sont pas moins répandus en Europe que dans l'Orient, et forment les vrais titres de sa gloire littéraire. L'un, intitulé *Gulistan, Pays des roses*, a été publié, avec une traduction latine, par Gentius : le premier livre en a été traduit en français. L'autre porte le titre de *Boustan*, *Vergèr:* on n'en a imprimé jusqu'à ce jour que de courts extraits.

Ces deux ouvrages sont dédiés à

l'Atabek Abou-bekr : le premier a été présenté l'an 656, et le second l'an 655 de l'hég. L'un et l'autre peuvent être regardés comme des traités de morale.

Le *Gulistan* se divise en huit chapitres, dans lesquels Sadi traite successivement des mœurs des rois et des hommes religieux, de la modération dans les désirs, des avantages du silence, de l'amour et de la jeunesse, de la vieillesse, des signes de la bonne éducation, de la conversation. Il est écrit partie en prose et partie en vers; la morale s'y présente toujours sous la forme d'ingénieux apologues, ou de traits historiques, qui se terminent par une sentence ou une maxime de sagesse.

Le *Boustan* a été composé avant le

Gulistan, ainsi qu'on vient de le voir. Il est écrit entièrement en vers, et se divise en dix chapitres, dont quelques-uns traitent de la même matière que les chapitres du Gulistan : ils ont pour sujet la justice, le gouvernement, la crainte et l'amour de Dieu, la bienfaisance, la générosité, l'humilité, etc.

Si l'auteur déploie avec éclat son talent poétique dans le Boustan, on doit convenir qu'il s'y livre sans mesure à son penchant pour le style mystique, et que les charmes de ses vers ne peuvent racheter la monotonie, l'obscurité des expressions d'une piété contemplative et d'une imagination exaltée par l'ardeur de l'amour divin. Le Gulistan, au contraire, est écrit d'un style clair et fleuri ; les anecdotes en sont pi-

quantes, les sentences pleines de justesse; de force, de grâce et de délicatesse : les vers dont il est semé, tirés du Boustan, renferment toujours quelque belle pensée, et jamais la raison n'y est sacrifiée à la rime ou à de puériles antithèses, de vains jeux de mots, comme il arrive fréquemment chez les poètes persans. Sadi se montre l'égal d'Horace, lorsqu'il traite de l'inconstance de la vie : s'il peint les tourmens ou les plaisirs de l'amour, son langage est tantôt digne de Tibule et tantôt de Catule. Il s'exprime avec la sensibilité de l'un; il a la grâce et l'esprit du second. Parle-t-il de la Divinité, ses pensées s'élèvent à la hauteur du sujet et ses expressions deviennent dignes du Psalmiste. Quoi de plus élevé que cette pensée!

« Chaque feuille d'un arbre vert est
« pour le sage un feuillet du livre qui
« lui enseigne l'existence du créateur. »

On chercherait vainement dans les autres poètes des descriptions plus riches, plus gracieuses que les siennes. Qu'y a-t-il de plus parfait que cette peinture du printemps ?

« Les arbres étaient couverts d'une
« robe de feuilles vertes, aussi brillante
« que celle dont se parent les riches
« dans les plus beaux jours de fête.
« Nous nous trouvions alors dans les
« premiers jours de mai ; le rossignol,
« penché sur la cime des arbres, dé-
« ployait sa voix harmonieuse ; des
« perles de rosée étaient suspendues aux
« feuilles des roses pourprées ; elles res-
« semblaient par leur éclat aux gouttes
« de sueur qui tombent des joues ani-

« mées d'une jeune fille en colère. La
« terre paraissait couverte d'une écla-
« tante poudre de verre pilé ; des bou-
« quets de fleurs aussi brillantes et non
« moins nombreuses que les Pléïades,
« pendaient aux branches.

« Ici était un parterre arrosé par des
« ruisseaux limpides, comme ceux du
« paradis; là, un verger peuplé d'oi-
« seaux, dont les chants mélodieux sur-
« passaient les vers les mieux cadencés.
« D'un côté, on voyait des fleurs de
« toutes couleurs; de l'autre, des fruits
« de toute espèce. Le vent qui circulait
« entre les arbres, avait étendu sous
« leur ombrage un tapis agréablement
« bigarré. »

J'ai dit qu'il présentait les leçons de sa morale sous la forme d'anecdotes ou d'ingénieux apologues. Il me serait fa-

cile d'en multiplier les preuves, et de confirmer par de nombreux exemples les éloges que je donne à ce grand poète, dont la lecture a toujours eu pour moi beaucoup de charmes. Ne pouvant m'étendre comme je le désirerais, je n'offrirai ici que deux ou trois extraits de ses œuvres.

« J'ai entendu dire qu'autrefois une
« pierre et de l'argent avaient la même
« valeur dans la main des hommes
« pieux : ne crois point que ceci n'ait
« point de sens. Lorsque tu te trouves
« content, la pierre et l'argent ne sont-
« ils point d'une égale valeur pour toi ?
« Va dire à ce derviche qui postule la
« faveur des princes, qu'un sultan est
« plus pauvre que lui. Une drachme fait
« la richesse d'un gueux ; et Féridoun,
« quoique maître du trône de Perse, se

« trouvait dans la médiocrité. La puis-
« sance, la fortune ne sont qu'illusions:
« un pauvre est un roi qui prend le
« nom de gueux. Le pauvre qui ne vit
« dans l'esclavage d'aucun désir, ne te
« semble-t-il point plus heureux que
« ce monarque plein de soucis?

« On dit qu'une couronne qui se trou-
« vait dans les eaux du Tigre, tint un
« jour ce langage à un homme pieux:
« Je donnais autrefois des lois à un
« vaste empire; ma tête avait l'éclat
« d'une lune dans son plein. Le ciel et
« la fortune s'unissaient pour me favo-
« riser; j'avais pris, par un effet de
« mon bonheur, la province d'Irac. Je
« dévorais dans mon cœur la conquête
« du Kerman, lorsque le *Kirm*, *) ce

---

*). Il y a dans l'original un jeu de mots

« ver destructeur, a dévoré mon cer-
« veau.

« Le monde, mon ami, n'a de durée
« pour personne; fixe ton affection sur
« l'auteur de l'univers, et cela te suf-
« fira. Ne t'endors point dans les bras
« caressans d'un perfide, qui a immolé
« ses favoris après les avoir long-temps
« caressés. Lorsqu'une ame pure a des-
« sein de s'échapper de cette terre, que
« lui importe de prendre son vol de
« dessus le trône ou le fumier?

« A chaque souffle s'écoule un ins-
« tant de la vie, et nous ne nous aper-
« cevons de sa fuite que lorsqu'elle est
« prête à nous quitter.

---

que je ne puis rendre qu'imparfaitement entre *Kérman*, nom d'une province, et *Kirman*, nom d'une espèce de ver.

« O toi qui sommeilles depuis un
« demi-siècle, puisses-tu sentir le prix
« du petit nombre de jours qui te restent!

« Le doux sommeil retient le piéton,
« et l'empêche de commencer sa mar-
« che avec l'aurore.

« Celui qui arrive, bâtit une maison:
« il s'en va, et a travaillé pour un
« autre qui a de nouvelles fantaisies.
» Personne n'achève la maison.

« Ne te lie point avec ce monde dont
« l'amitié a si peu de solidité; il est
« indigne de tes affections. Le bon et le
« méchant meurent également; heu-
« reux donc l'homme qui laisse une
« bonne renommée. Mets toi-même
« dans ta tombe les provisions *) du
« voyage; fais-toi précéder par les

*) C'est-à-dire, les bonnes œuvres.

« objets que personne ne pourra t'en-
« voyer.

« Une goutte d'eau tomba des nuages,
« et fut couverte de confusion en con-
« templant la vaste étendue des mers.
« Où suis-je, dit-elle ? qu'est-ce que
« la mer ? et que suis-je moi-même ?
« Si tout cela existe, est-il bien vrai
« que j'existe aussi ? Tandis qu'elle
« s'examinait avec dédain, une coquille
« à perles la prit et la conserva. Le des-
« tin voulut que cette faible goutte d'eau
« devînt le plus précieux joyau des
« rois. Elle trouva son élévation dans
« son abaissement, et elle passa du néant
« à la lumière. »

CHAPITRE VI.

De Djélal-eddin-Roumi et de Kosrou-Délhévi.

DANS le même siècle, illustré par Sadi, deux poètes justement célèbres, Djélal-eddin-Roumi et Kosrou-Déhlévi, ravissaient, le premier dans l'Asie mineure, et le second dans l'Inde, l'admiration de leurs contemporains, par le charme de leurs vers et la ferveur de leur piété.

Djélal-eddin, auteur du recueil très célèbre de *Mesnévi*, était né à Balk. Son père, Boha-eddin-Véled, jouissait dans cette ville des honneurs les plus distingués sous le règne de Mohammed-

Karizm-Chah. S'étant adonné avec ardeur à la doctrine des Sofis, il se mit à la prêcher, et s'acquit une si grande réputation, que les grands et le peuple s'empressaient de recevoir ses avis et d'écouter ses *saintes* prédications. Le nombre de ses disciples se multiplia à un tel point, que le roi du Karizm en conçut de la jalousie, et témoigna sa haine à Boha-eddin en plusieurs occasions. Boha-eddin irrité quitta Balk, et jura qu'il ne rentrerait jamais dans cette ville ou dans le Korassan, tant que Mohammed occuperait le trône. Il partit donc, traînant à sa suite sa famille et ses domestiques. En passant par Nichâpour il reçut la visite de Férid-eddin *), qui fit présent au jeune

*) *Voy.* ci-devant, pag. 174.

Djélal-eddin de son ouvrage intitulé *Asrar-naméh*, le livre des secrets, et prédit que cet enfant deviendrait un jour le plus zélé partisans de la secte des Sofis. La marche de Boha-eddin ressemblait à un triomphe; de toutes parts la foule des grands se pressait sur sa route; chacun enviait le bonheur de s'instruire sous un si grand homme. Notre pieux docteur se dirigea vers l'Arabie, fit le pélerinage de la Mecque et de Médine, visita, à son retour, les lieux saints de la Syrie, et après avoir erré quelque temps, il se fixa à Iconium, dans l'Asie mineure. La renommée de sa piété, de ses vertus, l'y avait précédé. Fiers de posséder ce trésor de science, les habitans de l'Asie mineure accoururent de toutes parts pour entendre les paroles excellentes qui découlaient

éloquemment de ses lèvres, se former sous lui à toutes les pratiques d'une dévotion épurée par la contemplation, et s'initier aux mystères sublimes de la mysticité. En peu de temps Iconium se peupla des disciples de Boha-eddin. Ce grand personnage mourut en 631 de l'hégire, 1233 de J. C. A sa mort son fils devint le chef de la secte fondée par son père, et le surpassa par ses vertus *sofistiques* et ses rares talens pour la poésie. Retiré du monde, plongé dans les vastes champs de la méditation, dans un anéantissement total de son être, dont il ne sortait que pour révéler aux hommes les augustes secrets de la spiritualité, il vécut comme le modèle le plus parfait des Sofis contemplatifs, et cette perle précieuse de l'Océan de la mysticité quitta ce monde fragile et pé-

rissable l'an 1292 de J. C., à l'âge de soixante-neuf ans. Son tombeau se voit encore à Iconium.

Rien n'égale la célébrité dont Djélal-eddin jouit parmi les Derviches et les Sofis. Le livre sublime où il a déposé les productions de son génie, le recueil des *Mesnévis* *), est regardé comme l'ouvrage le plus parfait qui ait jamais été écrit dans le style allégorique de la secte; mais telle est l'obscurité de ces *Mesnévis*, qu'on ne peut aujourd'hui les comprendre qu'à l'aide d'un dictionnaire destiné à expliquer le sens dans lequel les mots sont employés. On sait que Djélal-eddin est le fondateur de la fameuse secte des Derviches Mevlévi

*) Un *Mesnévi* se compose de distiques égaux en mesure, et formés de deux hémistiches rimans.

dont j'ai parlé ailleurs. (Tom. IV, p. 88 et suiv.)

Jamais Tibule n'eut d'accens plus doux que le *rossignol* de Déhli, que Kosrou Déhlévi, dont le cœur, après avoir brûlé d'un amour charnel, se plongea dans les pieuses extases d'un amour divin. Jamais aucun poète ne peignit avec plus de grâce, de chaleur, de vérité, la plus vive des passions et les transports d'une ame ravie par la contemplation de Dieu et des mystères de l'existence.

Ce poète célèbre était Turc d'origine. On dit qu'il appartenait à la horde des Hézaréh-Ladjin qui habitait les environs de Carchi ou Carci. Cette horde ayant abandonné la Transoxane, passa dans l'Inde du temps de Gengis-Kan. Mahmoud, père de Kosrou, en

était l'*Emir* et le *Méhter*. L'accueil gracieux et honorable qu'il reçut du vice-roi de Déhli, le sultan Bagal-Chah, détermina son séjour dans cette contrée; il obtint même le rang d'Emir dans les armées de Déhli, et mourut en faisant la guerre aux infidèles. Son fils hérita de sa dignité, et servit le prince avec honneur; mais son ame ayant goûté le parfum de la vie spirituelle, il renonça au monde, et embrassa la vie de Fakir, dans laquelle il persévéra jusqu'à sa mort, arrivée en 715 de l'hég. 1315 de J. C.

Kosrou était contemporain de Sadi. Ces deux poètes, faits pour s'apprécier, professaient l'un pour l'autre une grande estime, et s'adressèrent mutuellement des vers; on dit même qu'ils se visitèrent. Les poésies de Kosrou restèrent

long-temps dispersees, et ce ne fut que par les soins et les recherches du sultan Baïsancor-Bahadur-Kan, que l'on parvint à les réunir en *divan*. Ce poète dit dans un de ses petits traités, que le nombre de ses vers s'élevait à moins de cinq cent mille distiques, et à plus de quatre cent mille. On vante beaucoup ce distique, qui fait partie d'une pièce de vers en l'honneur de la Divinité :

« La poule sauvage ne se désaltère jamais
« par une goutte d'eau sans qu'elle n'élève ses
« regards vers le ciel. »

Voici une *gazel* qui pourra donner une idée du style de Kosrou :

« J'allai trouver mon médecin. Je
« lui dis : Je suis malade ; je veille
« depuis le commencement de la nuit

« jusqu'aux premiers rayons de l'au-
« rore. Quel est mon mal ?

« Le docteur, après avoir tenu mon
« pouls, me répondit avec un sourire :
« Je pense que l'amour est ta seule ma-
« ladie. Qu'elle est, dis-moi, le nom
« de ton amie ?

« Cours la trouver ; confie-lui l'état
« de ton cœur : dérobe au rubis de ses
« lèvres l'objet de tes désirs, afin de
« conserver tes jours.

« J'allai donc près de mon amie. Je
« lui dis : O toi qui possèdes un cœur !
« mon ame ressent la blessure profonde
« de l'amour que tu lui inspires : jette,
« de grâce, un regard sur moi.

« Qui es-tu ? d'où viens-tu ? me ré-
« pondit-elle. J'ai mille amans dont le
« cœur est blessé comme le tien, et qui
« assiègent ma porte. Quel est ton nom ?

« Je suis, répondis-je, ton amant
« fidèle : amant sans espoir ! Je suis un
« nouveau malheureux, un être privé
« de la raison, soumis à ta domina-
« tion....! Sais-tu maintenant quel est
« mon nom ?

« O Kosrou ! me répliqua-t-elle
« alors, ne t'afflige point; que ton cœur
« se livre à la joie. Je te donnerai de
« mes lèvres, plus douces que le sucre,
« ce qui peut calmer tes désirs.

CHAPITRE X.

Hafiz.

Chiraz, que M. de Rzewuski appelle l'*Athènes* de la Perse, produisit, à un siècle de distance, deux des plus grands poètes de l'Orient. Il n'y avait point un demi-siècle que Sadi n'existait plus, lorsque Hafz, l'Anacréon persan, parut sur la scène du monde, et illustra sa patrie. La littérature n'était alors florissante que dans le Farès qui avait peu souffert des invasions des Mogols. Tandis que le royaume de Perse éprouvait toutes les horreurs de la guerre et recevait la loi de princes d'une religion étrangère, et pour les oreilles des-

quels les sons mélodieux de la poésie persane devaient avoir peu de charmes, les Atabecs et les Modhaffériens mettaient leur gloire à protéger le talent littéraire. Ce fut sous le règne de ses derniers princes que naquit Hafiz. Son nom propre était Mohammed ; son surnom *Chems-eddin*, le soleil de la religion. Hafiz est le nom qu'on donne aux gens pieux qui retiennent l'Alcoran par cœur, et le répètent dans les mosquées ou sur les tombeaux.

Sa vie ne présente aucun événement remarquable : il était trop ami du repos, de la paix de l'ame, pour courir après la fortune et les biens de ce monde. Il dit dans une de ses chansons :

« O toi qui es dans l'ivresse du vin, et vêtu
« d'un habit où l'or éclate de toutes parts,»

« lorsque tu passes près de moi, donne un
« baiser à Hafiz, qui n'est *couvert que d'un*
« *habit de laine.* »

Sa réputation s'étant répandue au loin, les princes s'empressèrent de rechercher sa société, et lui offrirent de grands présens pour l'attirer près d'eux; mais leurs offres ne purent l'arracher au sol délicieux de Chiraz. Il consentit une seule fois à faire un voyage à Yezd, pour rendre visite au prince de cette ville; mais notre poète éprouva le même sort qu'Anacréon chez le tyran de Sicile; il n'en reçut aucun présent. Comme le lyrique grec, il s'en vengea en consacrant la mesquinerie du prince par des vers satiriques, et en la rappelant plusieurs fois dans ses chansons. La société des moines et des derviches avait plus d'agrément pour lui

que le séjour des palais : cependant il fréquentait quelquefois les grands , et les divertissait par ses saillies et sa vive gaieté. On dit que Tamerlan, dans une de ses expéditions du Farès, visita Hafiz, et lui reprocha ce vers où le poëte dit :

Si ce jeune turc de Chiraz voulait recevoir mon cœur,
Je donnerais Samarcande et Bokara pour prix de cette tache qui relève sa beauté.

« Tu donnerais, dit le farouche con-
« quérant, pour prix d'une mouche de
« beauté, Samarcande et Bokara, villes
« chéries que je me suis plu à embellir
« du fruit de mes conquêtes ? — Hélas !
« prince, répondit Hafiz, c'est à cette
« prodigalité que je dois la pavreté dans
« laquelle vous me voyez aujourd'hui. »
Cette répartie plut tellement à Ta-

merlan, qu'au lieu d'invectives, il combla le poète de caresses.

Hafiz jouit d'un bonheur dont Sadi avait été privé. Il se maria, et trouva une épouse tendre et ornée de belles qualités : il goûta dans cette heureuse union la félicité la plus parfaite. La mort la ravit avant lui. Dans une de ses odes, il s'exprime ainsi sur cette perte :

Heureux, je désirais atteindre le terme de la vie avec une telle compagne ;

Mais nos forces n'ont point égalé nos vœux.

Plus digne que moi de la félicité, elle est allé rejoindre la troupe des anges, d'où elle avait émigré pour venir en ce monde.

Ce grand poète mourut en 794 de l'hég. 1391 de J. C., selon Daulet-Chah, qui diffère de Hadji-Kalfa.

Les louanges qu'il avait adressées au vin, ses expressions d'un amour mondain, l'avaient fait soupçonner d'impiété; en sorte qu'à sa mort on agita si l'on devait déposer son corps dans le cimetière commun des Musulmans, ou le jeter dans une fosse séparée. Les docteurs s'assemblèrent et résolurent de décider la question, en tirant le sort dans son Divan. Ils ouvrirent le livre, et tombèrent sur ce passage :

Garde-toi d'injurier le cadavre de Hafiz,
de le laisser sans sépulture.
Quand même il serait plongé dans un océan de crimes,
Il ne s'en élèverait pas moins vers les cieux.

On consulta le sort une seconde fois, et on rencontra cet autre passage :

J'ai vécu chargé d'injures; mais, plus heu-

yeux, je jouis entre les élus de la récompense de mon amour.

On regarda ces paroles comme l'expression de la volonté divine, et Hafiz fut enterré avec les plus grands honneurs.

« Hafiz est généralement reconnu « pour un prodige d'éloquence. Ses « ouvrages renferment une multitude « de choses qui sont au-dessus de l'in- « telligence de l'homme. Il affecte tou- « jours des expressions énigmatiques, « et son style porte l'empreinte des « sentimens d'un Fakir : aussi lui don- « ne-t-on le surnom de *Lissan-el-* « *garib*, c'est-à-dire, langue mysté- « rieuse. Sa manière d'écrire est sim- « ple et sans gêne ; mais elle cache « toujours un grand sens et des pen- « sées profondes et combinées. La poé-

« sie était le moindre des talens de « Hafiz; il excellait dans un grand « nombre de connaissances. »

Telle est l'opinion des Persans sur le mérite de Hafiz ; opinion exprimée par Daulet-Chah : ils en ont une autre sur le sens de ses poésies. Les uns prétendent que sous les symboles de l'amour du vin, de tous les plaisirs des sens, de la débauche, quelquefois même de l'irreligion, Hafiz célèbre les attributs, les bienfaits de la Divinité, et l'ardeur de l'amour divin dont il était embrasé; les autres, au contraire, prenant ses expressions à la lettre, le considèrent comme un homme livré à toute l'effervescence des passions: et en effet, il faut avouer que si quelques phrases de ses chansons prêtent à un sens mystique, il en est un bien plus grand nombre qui

ne peuvent s'entendre que dans le sens littéral; et aux yeux de tout homme raisonnable, Hafiz, malgré son spiritualisme exalté, n'en passera pas moins pour un libertin plein d'esprit, d'imagination et de chaleur, souvent l'égal d'Anacréon, dans l'expression brûlante de son amour.

Nous ne connaissons d'Hafiz qu'un divan de *gazel*, ou recueil de chansons, dont M. de Rzewuski porte le nombre à cinq cent soixante-neuf environ.

La *gazel* est un genre de poëme qui tient de l'ode et de la chanson; elle diffère de la *cassidéh* *), en ce qu'elle ne peut jamais se composer de moins de cinq distiques, et de plus de treize;

---

*) *Voy*. ci-devant, pag. 147.

elle s'en éloigne encore en cela, que dans la cassidéh le poète doit suivre et développer un même sujet sans s'en écarter, au lieu que dans la gazel il suffit que chaque distique forme un sens complet, et il peut passer indifférem-ment d'un sujet à un autre, exprimer des pensées indépendantes l'une de l'autre : le désordre de l'imagination constitue même la beauté principale de la gazel. On voit que sous ce rapport elle a le même caractère que l'ode.

Voici trois gazels qui donneront une idée du genre d'Hafiz.

I.

« Je presse la rose sur mon sein ; ma « main tient un vin délicieux ; mon amie « se rend à mes désirs : monarque du « monde, tu es aujourd'hui mon es-« clave !

« Qu'aucun flambeau n'éclaire les scè-
« nes de la nuit; la lune du visage de
« ma bien-aimée n'est-elle pas dans son
« plein ?

« Qu'aucun parfum ne brûle dans la
« salle du festin; à chaque instant une
« odeur délicieuse s'échappe des bou-
« cles de sa chevelure.

« Ne me parle ni de la douceur du
« musc, ni de celle du miel; je ne veux
« que le nectar que je puise sur des
« lèvres suaves.

« Dans notre doctrine, le vin nous
« est permis; mais, sans ta présence,
« ô rose délicate ! il nous est défendu.

« Lorsque le chagrin de ton absence
« remplit mon cœur désespéré, alors je
« me retire dans le fond de ma cellule.

« Que me parles-tu de réputation : a-
« t-elle aucun prix pour moi ? A quoi

« bon m'entretenir d'un nom dont je ne
« fais aucun cas ?

« Mon oreille n'est attentive qu'aux
« sons de la flûte, à l'harmonie de la
« harpe : mes yeux ne s'attachent qu'au
« rubis de tes lèvres, qu'à la coupe qui
« circule.

Lassif, ivre d'amour, pétulant, j'aime le vin,
dis-tu ;
Mais quel homme en cette ville est autre que
moi ?
Ne révèle point nos goûts au chef du quartier;
Comme nous il persévère dans l'amour du bon
vin.

« Hafiz ! ne reste jamais un instant
« sans une coupe et une maîtresse ; car
« nous sommes dans la saison des roses,
« du vin et du printemps.

II.

« Jeune homme, verse du vin dans

« ma coupe ; car déjà le calice de la
« tulipe est rempli de la couleur écla-
« tante de cette liqueur. A quoi servent
« tous tes discours frivoles ? Quand
« mettras-tu fin à tes paroles insensées ?
« Laisse-là cette fierté et ces superbes
« dédains : souviens-toi que le temps a
« vu se flétrir la robe brillante des Cé-
« sars, et la couronne des monarques
« Kaïaniens tomber en poussière. Le
« souffle du zéphir t'avertit du peu de
« durée de la jeunesse. Verse-moi,
« jeune homme, cette potion salutaire
« qui guérit les chagrins de l'ame. Il
« ne faut pas se fier aux caresses trom-
« peuses du temps et à ses attraits sé-
« ducteurs : malheur à celui qui n'est
« pas en garde contre sa malice. Donne-
« moi, au nom de Hatem-Tai *),

*) Arabe célèbre pour sa générosité.

« donne-moi une coupe de cette li-
« queur, afin que nous n'attirions pas
« sur nous les justes reproches dus à
« l'avarice. Engage tous les dons de la
« fortune, pour te procurer le jus de
« la vigne. L'homme rigide et austère
« a-t-il laissé quelque chose après lui?

« O Hafiz! tes vers, quoiqu'écrits en
« langue persane, sont répandus depuis
« l'Egypte et la Syrie, jusqu'à l'empire
« des Grecs. »

III.

« Deux tendres amis et deux verres
« d'un vin vieux, une paisible oisiveté,
« un livre et l'ombre d'un bocage, ce
« sont des biens que je ne sacrifierais pas
« pour tout le bonheur de ce monde et de
« l'autre, quand tous les hommes tom-
« beraient à mes pieds pour m'engager

« à y renoncer. Quiconque sacrifie le
« bonheur d'une jouissance paisible et
« sans ambition aux biens de la for-
« tune, est un insensé qui vend Joseph
« pour le prix le plus vil. Au jour
« du malheur, il faut triompher du
« soucis avec une coupe pleine de vin;
« car il n'est personne en qui l'on puisse
« mettre sa confiance. Au milieu du
« tourbillon des vents qui se combattent
« dans ce parterre, on ne peut distin-
« guer la rose d'avec le jasmin. Viens
« avec moi : ni ton austère piété, ni
« mon libertinage, ne changeront rien
« au sort de cet univers. Aie patience,
« ô mon cœur ! le maître du monde
« n'abandonnera pas cette pierre pré-
« cieuse aux mains destructives de l'au-
« teur de tout mal : le monde est cor-
« rompu, son tempérament est ruiné.

« O Hafiz ! que peut, en ce malheur, la « prudence du médecin le plus sage, et « les avis du plus rigide Brahmina ! * »

---

*) L'élégante traduction de ces deux dernières *gazels* est due à M. le baron Silvestre de Sacy. Voyez *Notic. et Extr. des man. de la Bibl. impér.*, tom. IV.

CHAPITRE X.

D'Ali-Yezdi; — de l'Emir Ali-chir, et de quelques poètes de son temps.

La plupart des successeurs de Tamerlan, et ce conquérant lui-même, protégèrent les lettres. Sous leurs différens règnes on vit paraître plusieurs grands poètes, des historiens et des moralistes célèbres.

Parmi les historiens, je place au premier rang Chérif-eddin-Ali, natif de Yezd. Cet écrivain, dont les compositions en prose *égalent les pierres les plus précieuses*, et les vers *les perles les plus fines*, vivait sous le règne d'Ibrahim, fils de Chah-Rok, qui l'honorait beaucoup et le tenait toujours à

sa suite. Ce fut par les ordres de ce prince qu'il entreprit d'écrire l'histoire de Tamerlan ; et après plusieurs années de travaux, il mit au jour le modèle de l'éloquence et le prototype de l'élégance du style. Les grâces de la diction n'en constituent point cependant le principal mérite. Son histoire est le monument le plus véridique qui nous reste pour connaître l'histoire d'un des plus grands conquérans qu'ait produit l'Asie. Ibrahim avait fait rassembler à grands frais toutes les pièces originales qui pouvaient éclaircir le récit des faits de son aïeul ; il avait appelé de toutes les parties de son empire les hommes qui avaient été au service de Tamerlan, et ce fut d'après ces matériaux et ces données qu'Ali composa son ouvrage. Il le termina en 828, et mourut en 856 de

l'hég. : il fut enterré dans le voisinage d'Yezd, sa patrie. Le *Zéfer-naméh*, livre de la victoire, c'était ainsi qu'il avait intitulé son histoire, fit grand bruit dans le monde : on y admira la richesse des images, la beauté et la grâce des pensées, la pureté et l'harmonie de la diction ; on le plaça au rang des livres qui devaient honorer à jamais la littérature persane. L'ouvrage a été traduit en turc ; et M. Petits de la Croix en a donné une version française, d'après laquelle on prendrait, il faut l'avouer, une idée bien désavantageuse du style d'Ali-Yezdi.

Mais jamais, dans les derniers siècles, la littérature persane ne brilla d'un plus grand éclat que sous le ministère d'Ali-Chir, grand homme d'état et poète célèbre.

Issu d'une des familles les plus illustres de la tribu des Djagataï, né d'un père qui occupait un poste éminent à la cour de Babour-Bahadur, Ali-Chir reçut une éducation brillante, et entra dans le monde avec les vertus les plus précieuses, les plus heureux talens, embellis par les charmes de l'instruction. Après avoir été élevé aux honneurs sous le sultan Abou'l-Cassem-Babour, il devint premier ministre du sultan Hosseïn-Mirza. C'est un spectacle digne de la postérité que cette époque de la vie d'Ali-Chir : on eût pu dire que les lettres étaient montées sur le trône avec lui, car le Sultan l'honorait de toute sa confiance ; et, au faîte des honneurs, il ne cessait de les cultiver. Après avoir donné le jour aux affaires de l'Etat, il réunissait le soir

dans son palais les plus beaux talens de la Perse, animait la conversation par ses saillies, charmait l'académie par ses ingénieuses productions, entretenait l'émulation, décernait des palmes au talent, et digne émule de Mécène, portait les lettres à leur perfection, par les faveurs dont il les honorait. Mirkond, Kondémir, Djami étaient les illustres contemporains de ce grand ministre. Ce fut par ses ordres que Mirkond entreprit son grand ouvrage connu sous le titre de *Rouzat-alsafa*, Jardin de la pureté, qui embrasse l'histoire générale de la Perse depuis les temps les plus anciens jusqu'à la fin du neuvième siècle *), et qu'on peut regarder comme le monument historique le plus

*). J'ai donné la notice de ce grand ouvrage dans le neuvième volume des *Notices*.

précieux que possède l'Orient, outre qu'il offre un modèle unique d'élégance et de pureté de style. Mirkond mourut en 903 de l'hég., le 22 juin 1498 de J. C.

Kondémir, son fils, sans avoir acquis une célébrité égale à la sienne, n'en est pas moins un grand écrivain. Ses deux ouvrages historiques, l'*Habib-alsayyar*, l'Ami des vies particulières, et le *Kilasset-alakbar*, la Pureté des histoires, sont d'une grande

---

et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque impériale, et j'y ai ajouté le texte et la traduction française de l'*Histoire des Ismaëliens*. Je saisis cette occasion pour payer le tribut de ma vive reconnaissance au savant illustre qui a bien voulu m'aider de ses conseils, me diriger dans ce travail épineux, l'enrichir de ses notes, en un mot, le rendre digne du précieux recueil où il figure.

importance pour l'histoire politique et littéraire de la Perse. Je mettrais même l'*Habib-alsayyar* au-dessus du *Rouzat-alsafa*, quoiqu'il n'en soit en grande partie que l'abrégé, parce qu'il donne à la suite du règne de chaque prince des renseignemens sur les grands hommes qui ont vécu à cette époque, et qu'il contient des détails sur quelques dynasties dont Mirkond n'a point parlé: au surplus, ces deux ouvrages, réunis au *Kilasset elakbar*, forment un corps complet d'histoire persane. J'ignore l'époque de la mort de Kondémir; je sais seulement qu'il termina l'Habib-el-sayyar en 930 de l'hég., 1523 de J. C.

Je ne dirai rien de Djami, le Pétrarque des Persans, car mes éloges ne pourraient rien ajouter à l'idée que l'on prendra de son talent dans la charmante his-

toire de Medjnoun et Léilha, traduite en français par M. de Chézi. Ce que je puis assurer, c'est que je n'ai jamais lu ce petit roman, où les aventures sont très simples, sans admirer le talent du traducteur, qui a su conserver à l'original toutes ses grâces et la teinte du style oriental, et rendre agréables des images et des idées que sa plume élégante et fidèle était seule capable de faire passer convenablement dans notre langue.

Vers la même époque, vivait l'historien Abdalrezzac, né en Hérat en 820 de l'hég., 1417 de J. C. Son père remplissait dans l'armée du sultan les fonctions de Cadi et de Pich-namaz. A la mort de celui-ci, en 841 de l'hég., 1437-8 de J. C., il présenta au prince un petit commentaire qu'il avait composé sur un traité du Cadi Adhad-

eddin, et eut l'honneur de baiser la main du Sultan : il fut ensuite attaché à son service. Vers la fin de sa vie, il eut une mission dans l'Inde, vit des choses merveilleuses dans ce voyage, et revint sain et sauf en Korassan, où il mourut en 887 de l'hég., 1432 de J. C. On a d'Abdalrezzac, sous le titre de *Mathla-alsaadéïn,* Lever des deux constellations, une histoire des Timourides, depuis le Sultan Abou-Saïd-Bahadur, jusqu'au Sultan Abou-Saïd-Kourkan, Cet ouvrage, très important par les faits qu'il contient, l'est aussi sous le rapport des détails géographiques que l'auteur y a consignés.

C'est encore au neuvième siècle de l'hégire, à ce siècle illustré par un si grand nombre d'hommes distingués en tous genres, qu'appartient Hosséïn-

Vaëz, fameux commentateur de l'Alcoran, et auteur de l'ouvrage connu sous le titre d'*Anvar-Sohaïli*, *) les lumières de Canope. C'est la traduction persane des livres de Kalilah et de Dimnah, dont j'ai déjà parlé plusieurs fois.

Hosséïn-Vaëz était un trésor de science. Versé dans l'étude des traditions prophétiques, dans la jurisprudence, doué d'un talent merveilleux pour la poésie, il possédait aussi des connaissances très étendues en astronomie: il exerçait les fonctions de pré-

*) Dans ce titre, l'auteur a fait allusion à l'émir Sohaïl, auquel il dédia son ouvrage. On a encore de Hosseïn-Vaëz un traité de morale intitulé *Aklac-Mehséni*. Son commentaire sur l'Alcoran porte le titre de *Djévaher eeltafsir*, *les Pierres précieuses de l'explication*.

dicateur dans une mosquée de Hérat. Un organe étendu et sonore donnait un nouveau prix à ses éloquens discours. Il mourut en 920 de l'hég., 1514 de J. C.

L'*Anvar-Sohaïli* est le modèle parfait d'une diction fleurie. Le style, par la richesse et la variété des images, par la hardiesse des métaphores, par le nombre et la cadençe des mots, par le parallélisme des phrases, se rapproche beaucoup des compositions poétiques. Le texte de cet admirable ouvrage a été imprimé dans l'Inde avec beaucoup de soin.

Enfin dans les derniers siècles qui viennent de s'écouler, la Perse a encore produit une histoire de Chah-Abbas le Grand, et une autre de Nadir-Chah : celle-ci a été traduite en français par l'illustre Jones.

CHAPITRE XI.

De la Morale.

Le style parabolique et sententieux a existé de toute antiquité dans l'Orient. S'il y avait quelque sujet qu'il importât de faire connaître au vulgaire, de graver dans sa mémoire, enfin de lui rendre familier, des hommes auxquels ce genre de talent mérita le nom de *sages*, l'ornaient d'un style agréable et plein d'anthithèses, le paraient des charmes d'une élocution brillante et variée, et le renfermaient dans des périodes courtes, arrondies et cadencées. Ces sages employaient le langage de la poésie, ou pour mieux dire les

poètes étaient eux-mêmes ces hommes privilégiés, chargés d'embellir ce qu'il y avait de beau. Les poètes sont comptés, par le fils de Sirach, parmi les illustres et les sages des premiers âges : dans les temps anciens, les Grecs donnèrent également aux poètes le nom de *sages* ou *sophistes*. Nous lisons dans Anacréon que « Vénus était appelée la « déesse au teint de rose par les *sages*. » Pindare s'exprime ainsi en parlant des héros : « Comblés d'honneurs, ils ont, « par la volonté de Jupiter, fourni de « nobles sujets aux *sophistes*. »

Le goût pour les sentences règne encore dans les contrées orientales : les plus graves maximes de la sagesse, de la politique, de la morale, sont conçues dans le style parabolique et sententieux. On trouve l'origine de

cette pratique, ce me semble, dans le caractère de ces peuples, sur lesquels la patience, la force, la tempérance, l'hospitalité, le courage, toutes les vertus morales, en un mot, font une grande impression; et dans le despotisme de leurs monarques, qui ne recevaient la vérité que lorsqu'elle se présentait vêtue du voile favorable d'une ingénieuse allégorie. C'est aux poètes qu'est confiée la fonction sublime d'instruire les hommes des principes de la sagesse: Sadi, le plus grand moraliste de la Perse, en est le plus excellent poète. Djami, Hosseïn-Vaëz, Férid-eddin unissaient au titre de poète celui de philosophe; et leurs ouvrages sont semés d'apologues, de sentences, qui renferment en peu de mots et exprimés dans un

style élégant, les devoirs de la vie civile et privée. J'ai recueilli plusieurs de ces sentences : j'en offrirai quelques-unes à mes lecteurs.

Sur le Monde.

Médite ton entrée dans ce monde, et pense à ta sortie. Homme, tu es sorti du néant; dans un moment tu seras comme si tu n'avais jamais été. Considère les rois et les grands qui t'ont précédé; vois comme ils ont passé : eh bien! tu passeras comme eux. Ce monde n'est qu'une terre ingrate; il a cependant l'avantage d'être pour nous le champ dans lequel nous semons pour l'autre vie; et ce sera dans celle-ci que nous recueillerons les fruits semés sur cette terre.

Ce monde est une vieille qui se pare comme une jeune fiancée ; on la voit chercher sans cesse de nouveaux époux.

Heureux l'homme qui fuit cette perfide, lui tourne le dos, et fait avec elle plein divorce.

A travers le sourire qu'elle adresse à son époux, on découvre les dents qui vont lui faire des blessures mortelles.

Sur la Vie.

La vie est un arbre amer, un pin sans cesse vacillant et agité, qui ne conserve pas long-temps pour l'homme l'éclat de la jeunesse. Elle est encore semblable à la rose vermeille qui charme à la fois l'odorat et la vue ; mais on ne peut espérer de la conserver long-temps.

La vie est le chemin de la mort.

La vie est un journal sur lequel on ne doit écrire que de bonnes actions.

L'arrivée du printemps et le retour de l'hiver plient tour à tour les feuillets du livre de notre vie.

Le temps de notre vie est un temps d'orage et de tempête : tantôt il nous éclaire, tantôt il nous laisse dans l'obscurité.

Cette vie est un sommeil dont celle de l'autre monde est le réveil. Les hommes ne font pendant ce sommeil que des songes confus.

Sur l'Espérance.

L'homme est de courte vie et de longue espérance. L'espérance ne s'en va que pour laisser entrer la mort; l'espérance est le pain des malheureux.

Sur l'Homme.

L'homme n'est homme que par les deux plus petites parties de son corps, par son cœur et par sa langue.

Le corps de l'homme est un fourreau dans lequel l'ame est enfermée comme une épée ; c'est la lame qu'il faut estimer, et non le fourreau.

Apprenez-donc à bien apprécier un homme, et cessez d'admirer l'élégance et le luxe d'un ignorant : c'est un mort couvert de ses ornemens funèbres.

Le jeune homme bien élevé est comme l'or fin qui a cours en tous pays ; l'enfant gâté est une monnaie de cuir que l'on ne reçoit point chez l'étranger.

Sur la Fortune.

La fortune est une échelle : autant

vous montez d'échelons, autant il en faudra descendre.

Nourrisson de la fortune, qui suces pendant quelque temps le lait de la prospérité, que distillent ses mamelles empoisonnées, ne vante point trop ton bonheur, tandis que tu es encore dans le lit suspendu et agité de la vie ; souviens-toi seulement de la grandeur des Barmécides. Hier, la présence de mon bien-aimé réjouissait mon ame ; aujourd'hui, son absence me plonge dans la douleur.

Pourquoi faut-il que la main de la fortune écrive alternativement la joie et la douleur dans le livre de notre vie !

Les plaisirs, les richesses, les honneurs, tout nous abandonne au dernier moment ; la vertu seule nous suit : elle

est encore avec nous lors même que nous ne sommes plus.

Sur les Rois.

Le roi est la tête d'un individu dont le peuple est le corps. On peut encore le comparer à un mur épais dont la solidité consiste dans l'*à-plomb*; s'il cesse d'être *droit*, il penche vers sa ruine.

Le roi est le pasteur des pauvres: les brebis ne sont point pour le pasteur, mais le pasteur pour les brebis.

La royauté ne constitue point le bonheur. Le monarque est le premier esclave de son empire: cependant la vertu doit l'embellir; il doit être au milieu de son peuple, comme la rose plantée dans un buisson d'épines.

Sur le Savoir et l'Ignorance.

Un Arabe interrogé comment il avait appris tant de choses, répondit : « C'est « en imitant le sable du désert, qui re- « cueille toutes les gouttes de pluie, « sans en perdre une seule. »

L'ignorance est une *rosse* qui fait broncher à chaque pas celui qui la monte, et rend ridicule celui qui la conduit.

CHAPITRE XII.

Des amours du Rossignol et de la Rose.

LA reine des parterres reçoit les hommages de toutes les nations ; partout elle orne la tête du vainqueur ; elle figure dans les jeux, dans les triomphes, dans les solennités religieuses. Symbole de la candeur de l'ame, elle couronne le front pudique de la jeune vierge. Son vif incarnat, sa fraîcheur offrent l'image de la beauté dans son printemps : elle fournit à la poésie les images les plus riantes, les pensées les plus délicates, les comparaisons les plus gracieuses.

Mais rien n'égale et l'ardeur et la constance du culte rendu à la rose par les Persans. Ils célèbrent même son retour au printemps par une fête connue sous le nom de *Gulrizi*, profusion de roses : pendant dix jours qu'elle se prolonge, les appartemens sont semés de roses et décorés de peintures, de miroirs, de banderolles. Tout annonce l'allégresse : des corps de musiciens, des troupes de jeunes gens couronnés de cette fleur parcourent les rues, répétan des chants et exécutant des danses : on ne vit que pour les concerts, les festins et la joie.

La rose figure dans toutes les compositions poétiques, et l'ivresse qu'inspirent son parfum, ses charmes, sa fraîcheur, enrichit le style d'une

foule d'images brillantes et gracieuses. Mais les Persans, en prenant la rose pour l'image de la jeune beauté, lui donnent pour amant le *conteur de mille historiettes*, le rossignol, chantre mélodieux des bosquets, qui ne fait entendre ses accens que pour célébrer les attraits de sa belle maîtresse, son amour passionné, ou se plaindre de ses agaceries, de son indifférence, de ses infidélités. Cette ingénieuse fiction se retrouve dans tous les poètes persans, et surtout dans Hafiz; souvent même le poète se déguise sous le nom du rossignol, tandis qu'il prend la rose pour l'image de sa bien-aimée. Alors il prête à ses deux objets les discours, les sentimens de deux amans :

Musicien ! où es-tu ? voici le temps des

roses : les bosquets retentissent de toutes parts des chants mélodieux du rossignol.

Un poète mystique dit, en s'adressant à Dieu :

Tant que le rossignol célébrera tes louanges, je serai tout oreille, comme la tige de la rose.

Hafiz reproche ainsi à sa maîtresse ses infidélités :

O rose trompeuse ! comment pourrais-tu écouter les accens du rossignol, toi qui prêtes l'oreille et l'intelligence aux galanteries des oiseaux du bocage ?

Je pourrais multiplier les citations ; mais je préfère terminer ce chapitre par une fable de Sadi, qui fera connaître avec quel degré de délicatesse les Persans emploient cette fable des

amours de la reine des fleurs et du roi des bosquets.

LE ROSSIGNOL ET LA FOURMI,

FABLE DE SADI.

« Parmi les divers arbustes qui ornaient un jardin frais et délicieux, un rossignol adopta un rosier dont les fleurs faisaient tous ses amours. Au pied de ce même buisson, une fourmi avait établi sa petite demeure, qu'elle prenait soin d'approvisionner pour les jours de disette. Cependant le rossignol ne faisait que voltiger jour et nuit dans tous les angles du bosquet, qui retentissait sans cesse des plus douces chansons. La fourmi ne laissait pas un instant perdu pour le travail; tandis que ce chantre mélodieux, enivré par ses propres ac-

cords, voyait le temps s'écouler avec la plus grande insouciance. Amant passionné, il contait en secret ses amours à la rose; mais le vent du matin les trahit, et la fourmi, instruite et témoin des agaceries du rossignol et des caresses de la rose: » Pauvres fous! se disait-elle, nous verrons, dans un autre temps, quel fruit ils doivent retirer de tout ce vain badinage. « Bientôt les heureux jours du printemps firent place aux jours brumeux de l'automne: l'épine remplaça la rose, et la corneille monotone occupa le nid même du chantre de la nuit. Le vent d'automne s'éleva, et les arbres commencèrent à se dépouiller de leurs feuilles flétries; leur verdure brillante prit une teinte jaunâtre, et le froid devenant de plus en plus piquant, une pluie de perles se détacha

des nuages, et le camphre le plus pur, tamisé par le crible de l'air, couvrit la terre d'un tapis éblouissant. Lorsque le pauvre rossignol vola de nouveau vers son rosier favori, il ne reconnut plus le tendre incarnat de la rose ; en vain il chercha le doux parfum de l'hyacinthe. Accablé sous le poids de la douleur, sa langue éloquente ne trouva plus de sons pour l'exprimer; plus de rose à cajoler; plus de riante verdure où il pût prendre ses ébats. Dans cet état de dénuement, ses forces l'abandonnèrent; dans ce moment de détresse, il ne songea plus à ses douces chansons. Alors il se ressouvint de la fourmi qui habitait au pied du rosier, et qui avait fait provision de grains. En ce jour de malheur, se dit-il à lui-même, je vais voler à sa porte, et en

faveur de la proximité de nos demeures et du droit que donne le titre de voisin, je lui demanderai un service. Le pauvret, épuisé par un long jeûne, vola vers la fourmi; et, d'un ton suppliant, il lui dit : » Bonne voisine, vous savez que la bienfaisance est l'apanage du riche et le capital de l'homme heureux. Voyez, j'ai consumé inconsidérément les instans précieux de la vie, tandis que, plus prévoyante que moi, et sachant les mettre à profit, vous avez amassé un riche trésor : ne pourrais-je donc espérer de votre générosité que vous m'y fassiez participer ? « La fourmi lui répondit : jour et nuit le bosquet ne retentissait que de vos chansons, tandis que je donnais le même temps au travail. Sans cesse enivré de la fraîcheur de la rose, ou séduit par les charmes

trompeurs du printemps, vous n'avez pas réfléchi, jeune insensé, que le printemps est suivi de l'automne, et qu'il n'y a pas de chemin qui n'aboutisse au désert. »

O toi qui viens d'entendre cette histoire du rossignol, compare ta conduite à la sienne, et n'oublie jamais que la vie doit être suivie de la mort, et que les plus douces liaisons sont toutes assujetties aux douleurs d'une séparation cruelle! *)

---

*) J'ai emprunté la traduction de cette fable charmante à M. de Chézy. *Voy. Chresto. Ar.* de M. Silvestre de Sacy, tom. III, pag. 482.

LIVRE HUITIÈME.

DES SCIENCES ET DES ARTS.

CHAPITRE PREMIER.

De la Philosophie chez les Orientaux.

Les Arabes ne furent, sous les quatre premiers Califes et les Ommiades, qu'un peuple guerrier uniquement occupé de conquêtes et de la propagation de la religion nouvelle. L'enthousiasme, le fanatisme auxquels ils devaient leurs premiers succès, se ralentirent sous le gouvernement des Abbasides : en s'accoutumant aux douceurs de la vie

tranquille et sédentaire, ils prirent le goût de l'étude ; apprécièrent le mérite et les charmes de l'instruction, l'utilité des connaissances. Les princes abbassides Mansour, Aaroun-Arrachid, Mamoun, monarques à jamais célèbres, aimaient les sciences et les lettres, les cultivaient eux-mêmes ; leur cour était un asile pour les hommes à talent en tout genre : ils y trouvaient protection, richesse, estime, honneurs. En peu de temps toutes les productions de la Grèce, celles du moins qui ne dépendaient pas de l'imagination, passèrent dans la langue de Mahomet, et les Arabes y puisèrent et les principes des sciences, et le goût de la métaphysique, de ses subtilités, de ses discussions oiseuses. Hippocrate et Galien dans la médecine, Hypparque et Pto-

lémée dans l'astronomie, Euclide et Apollonius dans les sciences mathématiques, Platon et Aristote dans la philosophie, la logique et la morale, devinrent leurs maîtres exclusifs, les seules autorités dont on pût appuyer ses principes et ses opinions. On eût dit que les Grecs, renonçant à leur idiome, ne s'exprimaient plus que dans le langage des Arabes. Le cours des siècles n'a altéré en rien cette influence accordée aux auteurs grecs, et ils sont encore aujourd'hui les seuls guides des Orientaux dans la carrière des sciences.

Ce que nous venons de dire des Arabes doit s'appliquer aux Persans. En recevant la doctrine de l'Islamisme, ils adoptèrent la langue, les principes de ses premiers sectateurs. L'arabe

devint et est encore en Perse, dans l'Orient, le langage des sciences : c'est en arabe que Razy ou Rhazès, Avicenne, Nassir-eddin, Cazvini ont écrit leurs ouvrages; de même que dans le seizième et le dix-septième siècles les écrivains occidentaux employaient le latin dans leurs compositions.

Puisque les Persans ont puisé aux mêmes sources que les Arabes, on doit chercher dans les écrivains grecs l'origine et les principes des sciences qu'ils cultivaient. Pour donner plus d'évidence à cette vérité, nous jetterons un coup d'œil sur les opinions des Péripathéticiens touchant l'enchaînement et la classification des connaissances humaines, et nous rechercherons ensuite quel est le systême adopté par les Persans dans cette même clas-

sification. Cette marche fera naître des rapprochemens nouveaux qui donneront quelque mérite à ce huitième livre.

Chez les Anciens, les mots sagesse, science, philosophie exprimaient une même qualité. En remontant à l'étymologie, la *philosophie* était l'étude de la sagesse; dans les écoles, elle désignait la sagesse elle-même, et cette sagesse se composait de la science et de l'intelligence des choses divines et naturelles. On accordait le titre de sage, de philosophe, au mortel privilégié qui s'élevait par la contemplation à la connaissance de la Divinité et des merveilles de la création; qui embrassait l'étude de la nature dans toutes ses opérations, dans tous les objets dont elle se compose; qui en-

seignait aux hommes la haute morale, la sagesse, la vertu.

Aristote définit la philosophie, la science exacte des choses telles qu'elles sont; c'est-à-dire que, sous cette dénomination, il comprend la série des connaissances humaines. D'après cette définition, les Péripatéticiens divisaient la philosophie en trois branches : en *théorique*, en *pratique*, en *poétique*.

La philosophie théorique était la contemplation même : elle se proposait la vérité pour fin de ses méditations, et embrassait la physique, les mathématiques et la théologie ou métaphysique.

Par la physique, on entendait la connaissance des choses naturelles, des cieux, des élémens, des animaux,

des corps en général : la médecine en dépendait.

Les mathématiques embrassaient l'étude de la quantité discrète ou arithmétique, de la quantité continue ou géométrie. La musique était une branche de l'arithmétique, en ce qu'elle considère les nombres sous le rapport de l'harmonie. De la géométrie dérivaient l'astronomie et l'optique, comme deux ruisseaux d'une même source.

La théologie, ou plutôt la métaphysique, la plus sublime des sciences, contemplait la Divinité, les intelligences, les choses spirituelles, l'*Être*, en un mot.

La philosophie pratique ou éthique, ainsi nommée, parce qu'elle dirigeait les actions volontaires vers le bien suprême, était de trois espèces, selon

qu'elle s'appliquait aux trois conditions de la vie. Elle s'appelait *monostique*, lorsqu'elle considérait l'homme isolément; *économique*, lorsqu'elle le considérait vivant en famille; et *politique*, quand elle l'envisageait dans ses rapports avec la société.

La philosophie poetique était l'art proprement dit, ou cette disposition naturelle à faire bien une chose, telle que le talent inné de la peinture dans l'ame du peintre, de la poésie dans l'ame du poète, etc. Elle embrassait la totalité des œuvres extérieures de l'homme; mais l'art se subdivisait en deux rameaux : l'art de la parole, auquel appartenait la grammaire et la rhétorique; et l'art extérieur ou matériel, qui comprenait la peinture, l'architecture, etc.

La dialectique ne se rattachait à aucune des branches de la philosophie ; mais elle en était l'*organe :* on la considérait comme l'instrument de toutes les sciences.

Passons à l'examen du système des orientaux sur la philosophie et la classification des sciences.

« Par le mot *hikmet* , *philosophie* , « dit Nassir eddin , on entend , dans « le langage de la science , *connaître* « *les choses telles qu'elles sont* , et *agir* « *de telle manière que l'ame parvienne* « *à la perfection , seule fin qu'elle doive* « *se proposer*. La philosophie se divise « en deux parties : la *théorie* et la *pra*- « *tique*. La *théorie* est la contempla- « tion des choses existantes ; la *pratique* « consiste à régir ses mouvemens , ses « actions de manière que l'on mette en

« usage les facultés humaines, que l'on
« s'élève de l'imperfection à la perfec-
« tion. Quiconque possède ces deux
« qualités, est un philosophe accom-
« pli, *hakim kamel*, l'homme par
« excellence, *insan fadhil*.

« La philosophie, continue le même
« écrivain, étant la science exacte des
« choses créées, elle est comme elles
« susceptible de deux divisions. La pre-
« mière embrasse l'étude des choses qui
« ne dépendent point des actions ou de la
« volonté des hommes; c'est la philo-
« sophie méditative. L'étude, la direc-
« tion des choses soumises au gouver-
« nement humain, forme le domaine
« de la seconde division, ou philoso-
« phie pratique.

« Ces deux divisions admettent plu-
« sieurs subdivisions. Ainsi, la philo-

« sophie méditative se partage en trois
« branches, selon qu'elle s'applique
« aux objets purement spirituels, aux
« objets que l'on peut comprendre, sans
« avoir égard au mélange de la ma-
« tière, à ceux qu'on ne peut connaître
« qu'en étudiant ce mélange. Ces trois
« branches portent les noms de *méta-
« physique* ou *science de ce qui est au-
« delà de la nature*, *sciences mathé-
« matiques*, *sciences naturelles*. A ces
« sciences s'en rattachent plusieurs au-
« tres, dont les unes sont fondamen-
« tales, les autres secondaires. En
« métaphysique, la connaissance de
« Dieu, des esprits, des intelligences,
« qui sont les principes et les causes de
« ce qui existe; celle des *accidens* des
« choses créées, tels que l'unité, la
« multiplicité, la nécessité, la possibi-

« lité, la nouveauté, l'ancienneté, etc.,
« forment deux sciences fondamentales
« appelées *ilm ilahy*, science divine,
« et *filaséféh aoula*, philosophie supé-
« rieure. La jurisprudence canonique
« en dérive. La géométrie, l'arithmé-
« tique, l'astronomie, la musique sont
« les quatre sciences fondamentales des
« mathématiques, auxquelles appar-
« tiennent l'optique, l'algèbre, la mé-
« canique, etc.

« Les sciences naturelles fondamen-
« tales sont au nombre de huit ; elles
« consistent à connaître, 1° les causes
« des changemens qui s'opèrent dans
« les œuvres de la création ; 2° les
« corps simples et composés, supé-
« rieurs et inférieurs ; 3° les élémens,
« les variations de forme auxquelles la
« matière est sujette ; 4° les causes des

« accidens de l'air et de la terre, tels
« que le tonnerre, les éclairs, la pluie,
« les tremblemens de terre, etc.; 5° la
« nature et la composition des miné-
« raux; 6° les vertus des plantes; 7° les
« qualités des animaux; 8° les événe-
« mens de notre ame, la manière de
« la diriger, de la gouverner inté-
« rieurement et extérieurement. A ces
« sciences appartiennent la médecine,
« l'astrologie, l'agriculture, etc. Quant
« à la logique sur laquelle le philo-
« sophe Aristote a écrit *ex professo*,
« elle apprend comment on doit savoir
« les choses, et indique la route à
« suivre pour acquérir la connaissance
« de ce qui est ignoré. *C'est donc véri-*
« *tablement une science qui sert d'ins-*
« *trument pour acquérir les autres.*

« La philosophie pratique, dont

« nous avons indiqué le but ci-dessus,
« s'applique à l'homme, pris isolément
« ou vivant en société ; lorsqu'elle ne
« se propose que la bonne direction
« des mouvemens, des actions de l'in-
« dividu, elle s'appelle *hikmet khalaki*,
« philosophie individuelle, ou *tehdzib*
« *akhlac*, correction des mœurs. Lors-
« qu'elle a pour objet d'instruire
« l'homme vivant en société, elle
« prend le nom de *hikmet menzéli*,
« philosophie économique, ou *tedbir*
« *manazel*, administration des mai-
« sons, ou *hikmet moudouni*, philoso-
« phie civile ou politique, selon qu'elle
« envisage le même homme dans ses
« rapports avec sa famille ou les ci-
« toyens de sa même ville. »

Il est facile de s'apercevoir que cette classification a été puisée presque lit-

téralement dans Aristote. Nassir-eddin et les auteurs orientaux ne traitent point de la troisième branche de la philosophie ; la cause de ce silence est facile à expliquer. Les Arabes ne pouvaient prendre chez les Grecs les règles de l'art de la parole ; dès les temps les plus anciens, l'étude de leur langue était la plus noble des occupations ; ils avaient sur son ancienneté sa richesse, sa variété, son énergie, sa beauté, sur le mérite de ses compositions, un sentiment trop avantageux pour puiser chez une nation étrangère les règles et les modèles de la poésie et de l'éloquence : sous le nom d'*Adeb*, belles-lettres, ils créèrent une science particulière qui embrassait les principes de l'écriture, de la grammaire, de la syntaxe, de la littérature en gé-

néral , et ne se rattachait à aucune branche de la philosophie. D'ailleurs, les Arabes ne se sont jamais occupés de l'histoire des nations étrangères ; et la mythologie de l'Olympe, incompatible avec leurs sentimens religieux, leur rendait odieuse la lecture des poètes grecs. L'Alcoran proscrit toute représentation de figure humaine ; par conséquent, la peinture et la sculpture. La danse est abandonnée, en Orient, aux plus viles classes de la société.

L'architecture, dans laquelle les Arabes ont eu l'honneur de créer un ordre nouveau, l'art nautique très peu cultivé, se rattachent à la géométrie. Les Arabes n'ont donc emprunté des Grecs que la philosophie théorique et pratique : les arts qui composaient la philosophie poétique ont été ou né-

gligés par eux, ou rattachés à d'autres sciences fondamentales; ou bien ils en ont formé une science particulière qui n'appartenait pas à la philosophie.

Je ne m'arrêterai point à toutes les sciences : ce serait abuser de la patience de mes lecteurs, et dépasser les bornes que je me suis prescrites. Je traiterai donc, dans deux chapitres assez courts, des objets qui me paraîtront d'un intérêt général : l'un sera consacré à quelques sciences et arts, l'autre aux beaux-arts seulement.

CHAPITRE II.

De quelques Sciences et Arts.

SECTION PREMIÈRE.

Agriculture.

L'AGRICULTEUR persan est sans cesse obligé de lutter contre le défaut d'eau ; c'est à s'en procurer, à en faire l'emploi le plus économique , à suppléer par l'art à ce que la nature lui a refusé , qu'il dépense ses soins. Il consacre la nuit à remplir les réservoirs qui doivent désaltérer et fertiliser son terroir brûlant. Ordinairement l'eau lui est fournie par des puits profonds, dont la mécanique et la structure méritent d'être remarquées.



Puits Persan. Instrumens d'Agriculture.

Cette mécanique est simple ; elle peut être mise en activité par un seul bœuf. Le puits est placé au milieu d'un champ, sur un monticule ; deux montans soutiennent un cylindre tournant sur un axe, et placé au-dessus de l'orifice du puits. (*Voy.* la fig. ci-contre, n° 1.) Sur ce cylindre, monte et descend une corde d'une longueur égale à la profondeur, et attachée d'un bout au sceau, de l'autre au collier ou joug du bœuf. Pour ménager les forces de l'animal, on le fait suivre un sentier droit, tiré en pente, et afin qu'il ne s'en écarte pas, l'anneau latéral de son collier coule dans une corde tendue, tenant par une extrémité à l'un des deux montans ci-dessus indiqués, et de l'autre, à un pieu fiché au bout du sentier. Ainsi, lorsque le bœuf tire, cette pente entraîne naturellement

son corps, et allège le poids du vase rempli d'eau.

Les sceaux ne sont autre chose que des outres très grandes, dont l'orifice est garni d'un cercle en bois et de deux traverses en croix. On en emploie de deux formes : les unes ont presque la forme d'un entonnoir, étant terminées par un tube recourbé, et fermées d'une soupape; les autres ressemblent assez à un grand baquet : mais l'usage des premières exige une seconde mécanique, qui se compose de deux montans et d'un cylindre à axe, placés au-dessus d'un réservoir qui est situé proche du puits. Une corde attachée à l'extrémité du tube tourne sur ce petit cylindre, passe sur le grand, et va joindre le collier du bœuf; la fonction de cette corde est d'attirer hors du puits l'outre

remplie d'eau, afin que son tube la verse dans le réservoir.

Dans les endroits plus favorisés de la nature, situés au-dessous des montagnes couvertes de neige, l'industrie du Persan, son activité laborieuse, se montrent avec succès. Dans les gorges des montagnes, partout où la forme du terrain l'a permis, les eaux de neige, celles des pluies sont retenues par des murs jusqu'à la belle saison : lorsque leur volume est assez abondant pour former des rivières, on établit des chaussées et des digues qui facilitent les saignées qu'on veut faire. A défaut d'eau de neige ou de pluie, on creuse la terre; quand on est parvenu à la roche, ou couche d'argile sur laquelle l'eau repose, on creuse des galeries souterraines, *kariz* : l'eau de plusieurs puits

est dirigée par ce moyen vers un même lieu, et de ce lieu on conduit une seule galerie jusqu'à ce qu'on soit hors de terre. La construction de ces kariz est le plus souvent en terre, ce qui exige de grandes réparations. On leur donne ordinairement huit ou neuf pieds de hauteur. Quelques-uns de ces canaux parcourent une étendue de plusieurs lieues. Des soupiraux placés de distance en distance permettent d'y descendre. *)

Outre l'irrigation, les Persans trouvent encore dans la stercoration un moyen de fertiliser un territoire sablonneux, dur et argilleux. Les villa-

---

*) On peut voir sur la distribution des eaux ce que j'ai dit en parlant du Mir-ab, intendant des eaux, tom. III, pag. 140.

geois ramassent avec soin les immondices des villes, les jettent dans une fosse où elles restent l'été : lorsque la fosse est à demi-comblée, ils la recouvrent de terre. Pendant deux ans, la pluie et la neige tombant sur cette fosse, mélangent la terre et le fumier : au bout de ce temps, on emploie cette pâte pour engraisser les terres. Ainsi l'agriculture, en Perse, consiste dans l'art des irrigations et des engrais, et ne saurait se comparer à la nôtre.

Le labour se fait au moyen d'un soc tiré par deux bœufs attelés, non par les cornes, mais par un arceau qui embrasse le poitrail. Ce soc est très court, et son coutre entame légèrement la terre. (*Voy.* la fig. n°. 3.) A mesure que les sillons sont tirés, on rompt les mottes avec de grosses mailloches de

bois, et on unit la terre au moyen de la herse, qui est garnie de dents très petites (*Voy.* la fig. n° 4.) et de la bêche. Ainsi travaillée, la terre se présente, divisée par carrés comme les parterres des jardins, ayant des rebords hauts d'un pied plus ou moins, selon la quantité d'eau nécessaire pour l'arrosement.

Les Persans ne battent pas les grains comme nous, avec des fléaux; mais ils placent les épis par monceaux et en rond sur une aire : de petits traîneaux, longs de trois pieds environ, et larges de deux, tournent avec vitesse sur ces monceaux, coupent la paille, et tirent le grain hors de l'épi. Le haut de ces traîneaux est plus étroit que le bas, et sert de siége pour le charretier. Le bas, composé de quatre pièces de bois en carré, a en travers trois ou quatre

bâtons ronds qui servent d'essieux, et passent dans des piquans de fer qu'on peut comparer aux roues de nos tourne-broches, excepté toutefois qu'ils ont des dents très-aiguës. (*Voy.* la fig. n° 2).

Pour écosser le riz, on le place dans une fosse garnie de briques; une poutre placée au-dessus de la fosse, tenant par son extrémité supérieure à un pivot, et ayant à sa partie inférieure un cercle de fer demi-tranchant, s'élève par le mouvement d'un homme qui marche sur la culasse, et retombe sur le riz par le cercle de fer. L'art consiste à épargner le grain.

La culture du palmier, plante tendre et délicate, donne une nouvelle preuve de l'industrie des Persans. Leurs soins le suivent depuis sa naissance jusqu'à sa mort. L'imagination orientale se plaît

à le faire naître, dès l'origine du monde, du reste du limon dont Adam fut formé. Mahomet l'appelle la *tante* *) du genre humain. Quel prix le Persan ne doit-il pas attacher à sa conservation! Ses fruits le nourrissent abondamment, et font sa richesse; ses branches épaisses offrent une voûte impénétrable aux rayons du soleil; c'est sous son ombrage que le voyageur, épuisé de fatigue, de chaleur, trouve un asile et des alimens; c'est dans les bois de palmiers

*) On sait que cet arbre porte plus qu'aucun autre l'empreinte de la différence des sexes. Le mâle ne produit point de fruits; mais la femelle ne peut être fécondée que par l'accouplement. Voilà sans doute pourquoi Mahomet dit *tante* en parlant du palmier, qui d'ailleurs est du genre féminin en arabe.

que l'habitant des rives du golfe vient fixer sa demeure pendant les mois les plus chauds de l'année. L'ombre d'un palmier dans le voisinage d'une fontaine, ou sur le bord d'un ruisseau, voilà l'*Eden* des Orientaux.

Ne soyons donc point étonnés des sollicitudes prises pour l'élever, le féconder, le préserver, le guérir de ses maladies, et dont Kœmpfer nous trace le tableau.

SECTION II.

Commerce.

La Perse n'a jamais été une contrée essentiellement commerçante à aucune époque de son histoire, si ce n'est sous l'empire des Arabes; alors les caravanes des contrées occidentales de l'empire

Musulman la traversaient pour se rendre dans la Transoxane et quelques parties de l'Inde. Les lois de Zoroastre, qui encourageaient la culture des terres, prohibaient naturellement le commerce; et la majeure partie des rivières n'étant point navigable, le négoce intérieur était peu actif. Le sol produit peu de choses en assez grande quantité pour être exportées; seulement on fait quelques envois de froment, de riz, d'orge, de dattes et d'amandes, à Abouchir, à Mascate, et vers les ports du golfe Persique.

Les principaux objets fabriqués sont le brocard d'or, les étoffes de soie, les toiles de coton de diverses espèces; des cuirs, des schalls d'une qualité inférieure, et de superbes tapis. Les draps d'Ispahan, d'Yezd et de Kachan sont

exportés en Russie par Astracan, et échangés contre des draps larges, des velours, des satins et de la coutellerie. On trouve à Méragah et à Chiraz des manufactures de verre : presque toutes les grandes villes ont des ateliers où l'on fait des pistolets et des fusils. Les lances du Korassan sont les plus estimées, et sortent des mains de ces fourbisseurs habiles que Tamerlan transporta de Damas dans cette province. Yezd, ville frontière du Farès, est, par sa position avantageuse, le centre de tout le commerce de la Perse.

La Perse produit beaucoup de gommes et de drogues, entre autres l'Assafœtida, dont on exporte une grande quantité dans l'Inde ; elle reçoit en échange le sucre, l'indigo, les épices, et plusieurs objets d'Europe.

SECTION III.

De la Médecine et de la Chirurgie.

La médecine, méprisée des Turcs, est honorée parmi les Persans. On ne l'enseigne point dans des écoles comme en Europe; mais chaque médecin reçoit chez lui un certain nombre d'élèves auquel il communique les résultats de son expérience. N'étant fondée ni sur l'anatomie, ni sur la physique, elle n'a que des conjonctures pour se guider, qu'une routine peu propre à mener à des résultats certains. La pratique de cette science est tirée de la théorie des Grecs, qui a subi une grande altération en arrivant jusqu'aux médecins persans : ceux-ci prennent toujours pour base de leurs remèdes un certain degré de chaleur ou de froid dans chaque chose; ainsi, la seule difficulté qu'ils

rencontrent dans une maladie, est de déterminer par lequel de ces deux principes elle est causée. La rhubarbe est une panacée pour eux : ils l'ordonnent dans tous les cas.

« Dans la plupart des maladies chro-
« niques, dans presque toutes celles
« qui dépendent de la lésion d'un vis-
« cère, le hasard conduit leur main;
« ou s'ils procèdent en se rendant rai-
« son de ce qu'ils font, le diagnostic
« se trouvant erroné faute de con-
« naissances anatomiques, le traite-
« ment auquel ils ont recours ne peut
« être que vicieux. Ils ressemblent
« assez souvent à ce médecin de la
« fable, qui, marchant au milieu des
« ténèbres, frappe à droite ou à gauche
« indistinctement : s'il attrape le ma-
« lade, il meurt; si c'est la maladie,
« il est sauvé. »

La religion mahométane ne permettant point la dissection, les prive de toute connaissance anatomique. Ainsi, la chirurgie est dans un état pire que la médecine ; elle se borne à appliquer des emplâtres sur les plaies, à mettre des ventouses ou le moxa sur les parties douloureuses, à faire des cautères, à réduire une luxation, à ouvrir un abcès extérieur. Que peut être cet art, lorsqu'il n'est point éclairé par le flambeau de l'anatomie?

« La médecine est exercée dans les « campagnes par des hommes qui se « transportent d'un village à l'autre, « et qui ne manquent jamais de se « faire payer d'avance les remèdes « qu'ils administrent. Quoiqu'ils n'aient « en général sur leur art que des no- « tices très superficielles, ils ont une

« jactance , un ton d'assurance qui
« en imposent aux gens du peuple.
« Jamais ils ne sont embarrassés ; ja-
« mais ils ne sont pris au dépourvu.
« Munis d'un petit sac dans lequel se
« trouvent quelques plantes, quelques
« drogues et quelques instrumens, ils
« donnent à l'instant qu'on les consulte
« un breuvage ou un opiat, ils ap-
« pliquent des ventouses ou le moxa,
« font des cautères, tirent du sang,
« envoient leur malade au bain ou au
« gymnase : le tout sans discernement
« et sans se rendre raison de ce qu'ils
« font *). »

---

*) Je dois la plus grande partie de cette section à M. Olivier. *Voy*. Voyage dans l'empire Othoman, etc., tome V, pag. 3 et suiv., édit. in-8°.

CHAPITRE III.

Des Beaux-Arts.

SECTION PREMIÈRE.

De la Musique.

NOUS ignorons l'origine et la théorie de la musique des Persans : on peut conjecturer qu'ils l'ont reçue de l'Inde ; mais il est certain qu'ils l'ont communiquée aux Arabes et aux Turcs. Les airs les plus estimés à Constantinople sont persans pour la plupart. Quant à la théorie, comme elle se rattache aux sciences mathématiques, elle a été l'objet d'écrits de plusieurs grands philosophes, dont on ne s'est point encore

occupé en Europe, quoique nos bibliothèques en possèdent quelques-uns.

Avicenne divise la musique en deux grandes parties : le *tâlif* ou composition, et l'*ica* ou chute des sons. Le *tâlif* est la musique considérée dans la mélodie des sons ; c'est de là qu'elle est appelée, par *Nassir-eddin*, *ilm alnasab almoutéoualléféh*, science des rapports composés. L'*ica* est la cessation mesurée de la mélodie.

Les tons se nomment *aouaz*, les demi-tons *nim*. Ces demi-tons sont plus nombreux que les nôtres, car les Persans divisent les intervalles en très petites parties. Le passage d'un ton à un autre par une suite de progressions insaisissables dans le système de notre musique, fait le charme, le mérite principal de la leur.

Les modes s'écrivent dans des cercles, *adouar;* voilà pourquoi la musique est appelée quelquefois *ilm aladouar*, *science des cercles*, c'est-à-dire, *des modes*. En Persan, *mode* se dit *perdéh*.

Les intervalles portent le nom de *kiah*, lieu; ainsi, *yék-kiah* signifie premier intervalle, *dou-kiah* deuxième intervalle, et ainsi de suite jusqu'à sept.

La gamme persane est dans un rapport parfait avec la nôtre. Elle se compose de huit invervalles, dont le dernier, appelé *intervalle dans tous les tons*, répond à notre *octave*. Il est bon d'observer que, dans cette gamme, les lignes ne se comptent point, mais seulement les intervalles. Une chose très singulière est la cou-

tume d'assigner à chaque ligne , à chaque nom d'intervalle, une couleur invariable. Ainsi, le *yék-kiah* doit être vert; le *dou-kiah*, rose; le *séh-kiah*, couleur d'aristoloche , etc.

Les Orientaux n'ont point de notes proprement dites; mais ils se servent de lettres qu'ils placent dans les interlignes pour indiquer au musicien l'intervalle dans lequel il doit commencer, les différens tons qu'il doit parcourir, la tenue des sons, les pauses, la vitesse ou la lenteur du chant, enfin le ton par lequel il doit finir. Les Persans ne pratiquent pas toujours cet usage. Chez eux la musique se compose de *modes* ou *phrases harmonieuses*, qui prennent les noms de certains personnages ou certains lieux, et servent de moules pour les productions de l'ima-

gination de leurs artistes. Ces modes sont ou fondamentaux *ossoul*, et au nombre de quatre, ou dérivés *forou*, et au nombre de huit; ou composés, et alors ils se multiplient à l'infini. Le musicien le plus habile est celui qui connaît le plus de modes et le plus d'airs; car alors il évite de tomber dans le plagiat, dont l'accusation détruit la réputation la mieux établie. Le *zenkéléh* est le mode le plus mélodieux. L'*ecchac* est consacré à la guerre et à l'amour. C'est sur le *rast* que se chantent les histoires du Chah-naméh. Les romances amoureuses, les élégies, les chants pour les morts se composent sur le *buzurk*, le *zyr-afkend* et le *rahavi*. *Zer-kechi*, ou *tissu d'or*, indique la richesse ou la beauté du mode qui porte cette dénomination.

Ce défaut de notes est un des grands obstacles qui doivent s'opposer aux progrès de la musique des Persans. Il est vrai qu'ils ont quelques moyens d'y suppléer, tels que les noms différens donnés aux tons et demi-tons, et la mesure qui se divise comme la nôtre en temps parfait et imparfait. Dans tout concert, cette mesure est battue par un musicien placé au premier rang, sur ses genoux ou sur deux petites timbales, nommées *naccaréh*; il indique ainsi les notes que nous écrivons, et dirige l'orchestre. Mais un maître habile, sans s'écarter de la mesure, la varie par tant de finesses de l'art, de modulations douces, de gradations insensibles, qu'il est quelquefois impossible de la reconnaître. Ce sont ces

rapports harmonieux que le vulgaire saisit difficilement, mais qu'une oreille exercée sait apprécier, qui constituent le mérite de l'artiste.

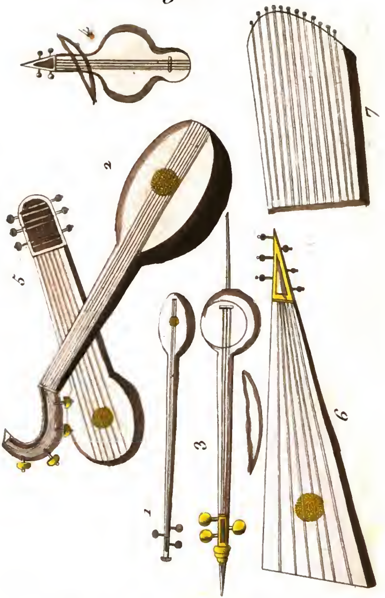
Un morceau de musique se compose ordinairement d'un *pichrev*, en arabe *teksim*, ou prélude, de quatre parties, et d'un *simaï* ou hors-d'œuvre. Le *pichrev*, sorte de caprice sur le même ton que le morceau qu'on doit exécuter, est joué par un seul musicien; tandis que les autres font une espèce de basse, en touchant sans discontinuer le ton sur lequel le *pichrev* est composé. Il se prolonge quelquefois des heures entières. L'art du musicien consiste à broder le ton de mille manières différentes. Le *simaï* peut se comparer au presto qui termine ordinairement les symphonies; la mesure en est or-

dinairement différente et très précipitée.

Il existe une musique harmonieuse dont la théorie est assez simple, qui, se bornant au seul physique, n'agit que sur les sens, sans aller au cœur, et produit seulement des sensations plus ou moins agréables. Il en est une autre que Rousseau appelait imitative : celle-ci « exprime toutes les passions, peint « tous les tableaux, rend tous les ob-« jets, soumet la nature entière à ses « savantes imitations. » Elle exige une étude approfondie du cœur de l'homme et des ressorts qui peuvent l'émouvoir. Les Persans l'ignorent entièrement ; en revanche ils réussissent assez bien dans la musique harmonieuse ; chez eux elle plaît, pénètre, touche, attendrit peut-être plus qu'aucune autre.

« Nous avons entendu, dit M. Oli-
« vier, des chants et des airs guerriers
« qui animaient, qui excitaient puisam-
« ment les auditeurs ; nous en avons
« entendu d'autres qui réveillaient tou-
« tes les idées de volupté. » Les chansons persanes, selon M. Scott-Waring, sont douces, touchantes et composées sur une musique agréable ; mais le plus grand défaut de cette musique est la monotonie : les impressions étant toujours les mêmes, elles finissent par fatiguer et assoupir, quoiqu'agréables au commencement. Le musicien persan ignore les règles de proportions dans l'assortiment des sons ; il n'a nulle idée de la musique à plusieurs parties, ni du ton divisé en tierce, quinte, octave, enfin de ce qui constitue notre contre-point simple ; de là vient que

Fig. A.



Instrumens de Musique.

dans un concert persan l'on n'entend ni basse, ni dessus, ni taille; tous les instrumens sont à l'unisson.

Les instrumens sont très nombreux, et peuvent se diviser en trois classes, désignées chacune par un nom générique. A la première, *aoud*, appartiennent les instrumens à corde; à la seconde, *néfir*, les instrumens à vent; à la troisième, *thabl*, les instrumens à percussion. Je ne parlerai ici que des instrumens les plus en usage, et j'aurai soin d'en donner la figure.

Instrumens à corde. (Fig. A.)

1° Le *baglama* ou *tamboura*, qui n'a que trois cordes, dont deux d'acier et une de laiton. Autour du manche, sont attachées des cordes à boyaux, pour rendre les sons plus aigus.

2° Le *tchéhizdéh* qui, selon Kœmpfer, a tantôt huit et tantôt neuf cordes qui s'accordent deux par deux ; les trois dernières s'accordent lorsque l'instrument à neuf cordes : la forme du *tchéhizdéh* est très remarquable.

3° Le *kémantchéh*, nommé aussi *rébab*, a quelquefois trois ou quatre cordes, mais le plus souvent deux, dont l'une est montée à une tierce majeure de l'autre. Touché artistement, le *kémantchéh* est l'instrument dont les sons ont le plus de douceur : on en joue avec un archet garni de crins de cheval. Le manche est un cône de forme gracieuse et bien travaillé, ayant autant de chevilles qu'il y a de cordes. Le corps est rond, et du diamètre d'un empan : il porte un chevalet, et est terminé par un style en fer d'une palme

et demie de longueur. L'instrument, compris le manche et le pied, peut être long de cinq palmes.

4° Le *tchartar*, espèce de pandore à quatre cordes, qui se touche aussi avec un archet; le manche en est court et étroit : le corps ouvert à sa partie supérieure, oblong et très large ; la partie inférieure est beaucoup plus petite, ronde et fermée par un petit chevalet en bois.

5° Autre instrument à six cordes.

6° Le *tchenk*, espèce de tympanon à six cordes, très commun en Perse.

7° Une autre espèce de *tchenk*, également très commun, dont la forme est carrée. On touche les *tchenk* avec des petites baguettes recourbées, ou des plumes.
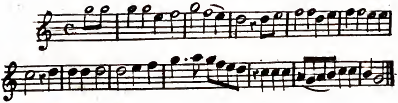
Instrumens à vent. (Fig. B.)

1° Je commence par le néfir, qui a donné son nom au genre : c'est une espèce de trompette droite, longue d'une aune, dont le son est assez doux.

2° Le *carhana*, autre espèce de trompette nommée *karama*, par C. Le Brun. Cet instrument est d'une longueur démesurée. « Les plus petits, dit Chardin, « sont plus hauts qu'un homme n'est « long. » Il y en a de sept à huit pieds, faits de cuivre ou de laiton, et d'une grosseur inégale, car le fût est fort étroit à un pied de l'embouchure, puis il s'élargit peu à peu, et cette embouchure a jusqu'à deux et quatre pouces de diamètre. La base a quelquefois quatre pieds de circonférence. Le musicien ne peut donner de cette trompette,

Fig. B.

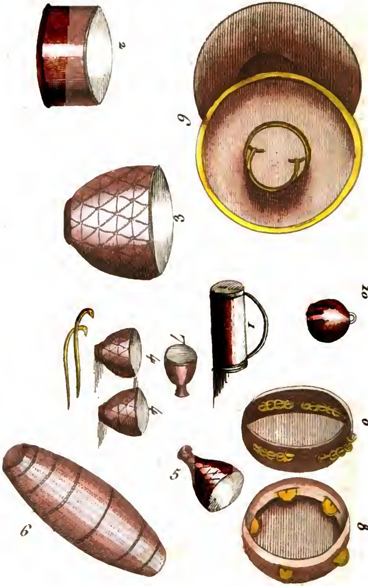
Air Persan.





Instrumens de Musique.

Fig. C.



Instrumens de Musique.

saus qu'elle ne soit soutenue par un appui, autrement il plie sous le faix. Le son répond à la grandeur de l'instrument. Entendu seul, il est dur et sourd; mais joint à d'autres sons, il sert de basse, et produit un effet agréable. 3° Le *chak-néfyr,* ou trompette arquée, est en cuivre et très grande. 4° Le *sour-naï,* ou haut-bois. 5° Le *mousicar,* ou *mousical,* qui n'est autre chose que notre syrinx, ou sifflet de chaudronnier.

Instrumens du genre nommé Thabl.
(Fig. C.)

Les Persans ont plusieurs sortes de tambours. 1° Le *dembal,* ou *tambourin,* dont la forme est oblongue, et qui paraît venir des Indes. 2° Le *dohol* ressemble au tambour de nos troupes. 3° Le *kous,* ou grand tambour en cui-

vre, haut de cinq pieds environ, et d'une circonférence de neuf à dix pieds. On ne s'en sert qu'à l'armée, en temps de guerre, et dans les caravanes, pour avertir les voyageurs du départ. 4° Les *néccaréh*. Ce sont deux timbales unies, dont un même musicien bat à la fois; nous avons déjà dit que cet instrument servait pour la mesure. Le corps des *naccaréh* est en cuivre. 5° Le *thabli-baz*, timbale du faucon; on lui donne ce nom, parce qu'on s'en sert à la chasse pour rappeler les faucons qui ont été lâchés : les grands seigneurs, le roi même en portent au côté gauche de la selle du cheval. Le *thabli-baz* est de cuivre. 6° Espèce de tambour dont se servent les habitans du Moultan. Son corps est en bois, et de forme oblongue. On en bat des deux mains sur les

deux faces, sans le secours de baguettes. 7° Le *dombek*, timbale en usage chez les paysans. C'est une espèce de marmite d'argile, terminée par un pied qui sert à tenir l'instrument sous le bras; l'embouchure est recouverte d'une vessie ou d'une peau tendue. 8° Tambours de basques : on les nomme *def*, lorsqu'ils sont garnis d'anneaux, et *daïréh*, lorsqu'ils portent des grelots. Le *def* a ordinairement quatre empan de circonférence, et quatre ou cinq grelots de cuivre qui tournent sur un axe. 9° Les *sindi* ou cimbales. 10° Le grelot.

SECTION II.

De la Danse.

La danse est abandonnée parmi les Persans aux femmes de la plus basse condition et de la moralité la plus dé-

pravée. Danseuse ou courtisane sont deux termes synonymes désignant une même personne. Les femmes persanes déploient dans cet art une agilité de corps incomparable, et qui constitue leur talent, plutôt que la grâce et la combinaison de leurs pas et de leurs mouvemens. Leur habileté consiste à faire des sauts si élevés, si prompts, qu'elles échappent à la vue ; à s'agiter de mille manières, à se renverser le corps, la tête touchant les talons; enfin, en mille tours de force qui seraient à peine dignes chez nous des baladins des boulevards. Cependant comme la danse est le moindre des plaisirs qu'elles vendent, elles s'étudient à peindre les passions, et expriment l'amour, ses transpors, ses enchantemens, avec une lasciveté dont elles offrent seules l'indécent modèle.

Les danseuses sont en très grand nombre dans la Perse : elles parcourent les villes par troupes, exerçant leur art dans les lieux de débauches, ou se rendant aux festins licencieux. Le roi et les grands en entretiennent un grand nombre.

SECTION III.

De l'Architecture, de la Peinture et de la Sculpture.

A aucune époque, les Persans n'ont atteint à un grand dégré de perfection, dans la peinture et la sculpture. Les figures de Persépolis et des autres parties du Farès sont très défectueuses, sous le rapport du goût et des proportions. L'art se montre plus parfait dans les monumens de Kermanchah; mais

ils paraissent être l'œuvre d'artistes grecs ou romains. Aujourd'hui, les Persans ont entièrement oublié la sculpture, et je ne sais si l'on trouverait une statue dans tout le royaume.

Dans leurs peintures insipides et affectées, la nature et le goût sont toujours outragés. Ils sacrifient la grâce et l'expression à la beauté et à l'éclat des couleurs, n'ont aucune idée de la perspective, et se doutent à peine des effets de la lumière. Cependant les artistes persans attrapent heureusement la ressemblance, et peignent mieux le portrait que tout autre chose.

C'est surtout dans l'embellissement des murs et des plafonds qu'ils déploient leur talent : les peintures représentent ordinairement quelques faits de l'histoire ancienne, tels que les combats de

Roustem, les amours de Chirin et de Kosrou, ou les belles actions de quelques princes des temps modernes. Elles n'ont que le mérite de transmettre les traits fidèles de la physionomie des personnages, et sont détestables sous le rapport de l'art, n'offrant qu'une multitude confuse de figures disproportionnées d'hommes et de chevaux confondus de la plus ridicule manière.

En architecture, aussi-bien qu'en sculpture, les anciens Persans surpassaient leurs descendans; c'est du moins le jugement que nous pouvons porter, d'après les ruines de Persépolis, de Chuster, de Kendjaver, et les restes du palais de Kosrou, dans l'ancienne Ctésiphon. Aujourd'hui les dômes et les minarets forment les principaux ornemens des constructions. Les plafonds

et les dômes sont d'une recherche, d'un fini, d'un précienx, d'une richesse qui étonnent : souvent on a mis plus de travail et de dépense pour l'ornement d'un plafond, que dans le reste de l'édifice.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.

NOTES

DU

TOME CINQUIÈME.

NOTE (1), pag. 7.

CETTE coutume de s'offrir des œufs au premier jour de l'année paraît tirer son origine de l'Inde. On sait que l'œuf, *Brahmenda*, du quel est sorti le cahos, joue un grand rôle dans la cosmogonie indienne, d'où il a passé dans les autres cosmogonies orientales. Lorsque la Divinité, *Ixoretta*, après s'être réduite à la petitesse d'une goutte de rosée, veut reproduire le monde, elle devient elle-même d'abord aussi grosse qu'un grain de sénevé, puis elle atteint la grosseur d'une perle, et enfin celle d'un œuf dans lequel les cinq élémens prennent ensuite naissance. M. Du-

puis s'est livré à des recherches très savantes touchant les opinions diverses et les traditions des anciens sur cet œuf, dans l'*Origine de tous les cultes*. Voyez *Catal. des manuscrits samskrits de la Bibliot. imp.*, pag. 10 et 37; *Voyages de Chardin*, t. II, p. 268; édit. de M. Langlès; M. Silvestre de Sacy, *Chrest. ar.* t. II, p. 386.

NOTE (2), pag. 45.

J'ai dit que l'on trouvait dans les auteurs grecs et latins plusieurs mots encore en usage dans le persan moderne : j'en citerai ici quelques-uns. *Roxana*, *Statira*, *Parisatis*, paraissent venir de *Roùchen*, *Sitâréh*, *Péryzâdéh*, mots persans, qui signifient *éclat*, *astre*, *fils d'ange*. *Pasagardes*, ou *prince du sang*, semble composé du mot *pucer*, fils, et de *guédah*, maison, c'est-à-dire enfans de la famille royale. A ces mots, nous pouvons ajouter les suivans : *Ard*, courageux; *Artaxerces*, ou Ardchyr, courageux comme un lion; *Artaban* ou *Ardban*, gardien courageux.

Mithridates, ou *Mithrahdadéh*, donné par *Mithra*. Ces mots *ard*, et *dadéh* (donné) entrent dans la composition de beaucoup de noms persans. *Voyez* W. Jones, *History of the persian language*, tom. V, pag. 412 et 413 de l'éd. in-8°. de ses Œuvres.

NOTE (3), pag. 119.

Le Chah-naméh n'a jamais été imprimé entièrement; quelques parties seulement ont été traduites et publiées avec ou sans le texte. M. Champion est de tous les orientalistes celui qui a traduit en anglais le plus long extrait du Chah-naméh. Sa traduction est en vers, et elle s'éloigne si souvent du texte original, qu'elle ne doit être regardée que comme une imitation. Feu M. le comte de Ludolf avait entrepris une traduction allemande de ce poëme, sans avoir pu la terminer. M. Silvestre de Sacy annonce dans son avant-dernier extrait des *Mines de l'Orient*, inséré dans le t. 4 du *Mag. Encycl.* (année 1813), que M. Goërres s'occupe de réaliser le projet de M. de Lu-

dolf. Il serait à désirer que l'on publiât quelques longs fragmens du Chah-naméh, afin qu'on pût mieux juger du style et de l'imagination de Ferdouci.

J'ai sous les yeux, en rédigeant cette note, un des manuscrits de cet ouvrage, le plus beau peut-être qui existe en Europe; il appartient à M. Auguis, l'un de mes amis, qui a bien voulu me le confier : ce précieux manuscrit, où la beauté de l'écriture se trouve unie à tout le luxe de la peinture, offre soixante-douze petits tableaux faits avec un soin merveilleux, et parfaitement conservés. Il serait à désirer que quelque établissement public en fît l'acquisition.

FIN DES NOTES DU TOME CINQUIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

MOEURS ET COUTUMES.

LIVRE SEPTIÈME.

DE LA LITTÉRATURE PERSANE.

LIVRE HUITIÈME.

DES SCIENCES ET DES ARTS.

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME ET DERNIER.